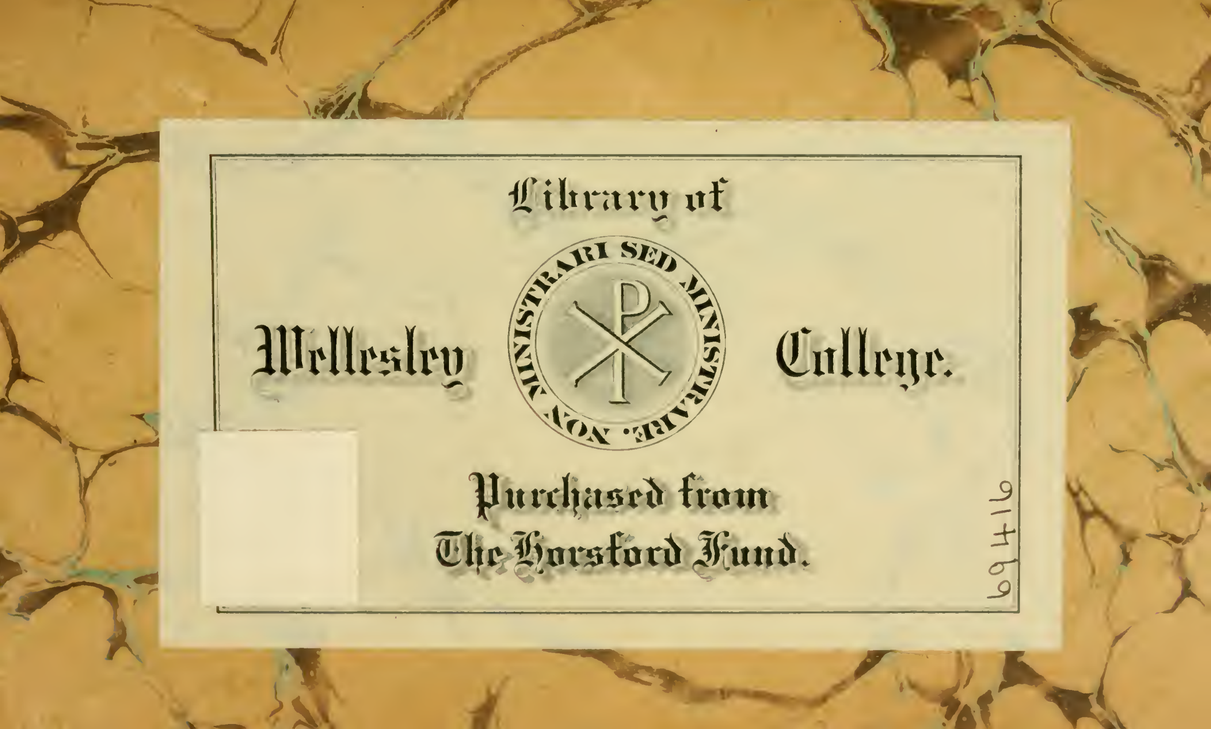
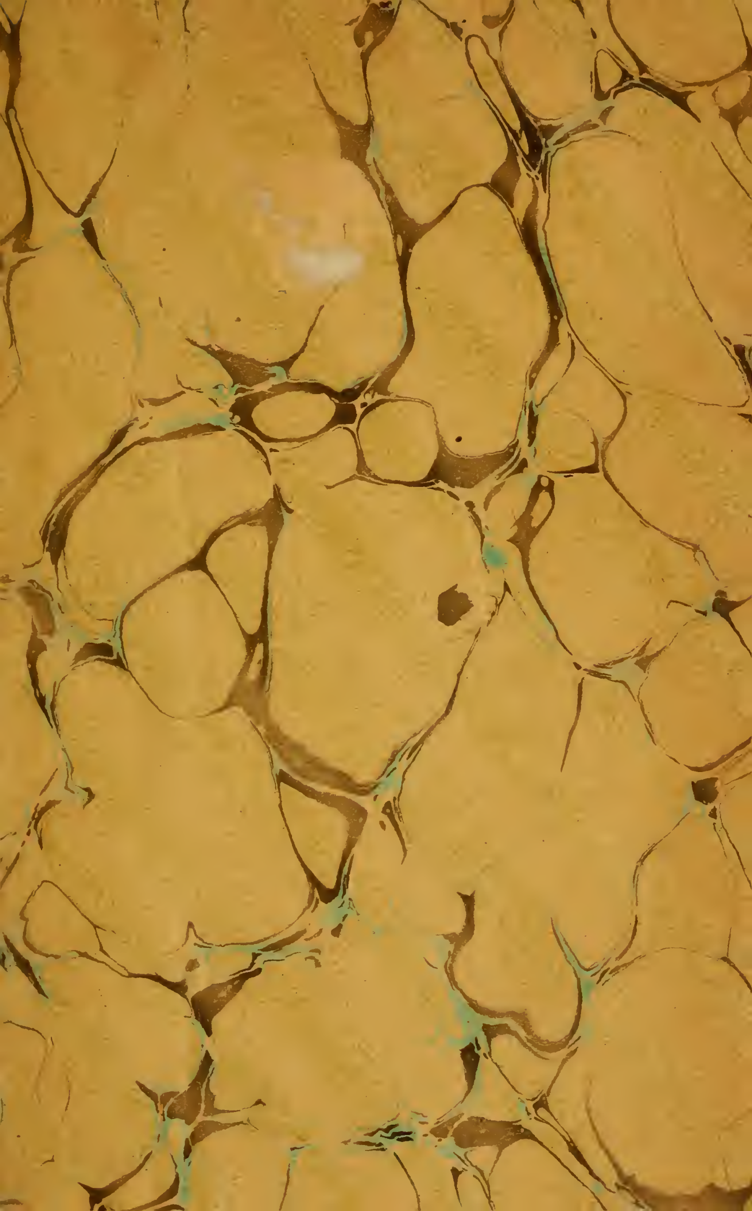






La Vieille Eglise

LA
Vieille Eglise

PAR

Emile GEBHART

de l'Académie française



PARIS (VI[e])

BLOUD & C[IE], Éditeurs

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

—

1910

AVANT-PROPOS

M. Gebhart nous avait promis un livre sur Léopardi qui devait être, dans notre pensée, le premier volume d'une série consacrée aux littératures étrangères. A la mort de l'éminent écrivain, nous nous sommes adressés à ses héritiers dans l'espoir qu'on retrouverait parmi ses papiers au moins quelques chapitres de ce livre. Cet espoir fut déçu. En revanche, on nous permit de parcourir les vastes cartons dans lesquels M. Gebhart rassemblait, au jour le jour et par ordre de date, ses nombreux articles de la *République Française,* du *Temps,* des *Débats,* du *Gaulois* et d'autres encore. En relisant cette riche collection que l'auteur comptait bien, sans doute, utiliser quelque jour, l'idée nous vint de publier en volume au moins quelques-unes de ces pages qui portent toutes

la marque de ce charmant esprit. Il y aurait là matière à plusieurs volumes. Pour l'instant, voici la série des articles de M. Gebhart qui se rapportent plus directement à l'histoire de l'Eglise. Nous les avons fait précéder de deux études sur la religion antique et suivre de quelques morceaux de circonstance que les admirateurs de M. Gebhart retrouveront avec plaisir. A la fin d'un article sur l'*Hérésie albigeoise*, l'auteur de *Moines et Papes* avait écrit ces lignes : « Tout cela, c'est l'hérésie, le rêve enfiévré, paradoxal d'un peuple à qui la vie terrestre était si facile et si riante, grâce à la bénignité de la nature et à la douceur de son ciel et qui eût été si sage en demeurant dans le bercail de la *Vieille Eglise* ». Nous avons retenu ces deux derniers mots pour en faire le titre du présent volume, désireux que nous étions de ne rien introduire dans cette œuvre posthume qui ne fût de la propre main de M. Gebhart.

Les Editeurs.

L'Egypte antique et les Grecs (1)

Je ne touche, aujourd'hui, qu'en tremblant, à l'antique Egypte, en ce journal où Maspéro insère les résultats de ses recherches archéologiques et les conclusions de son admirable science. Mais le petit livre de M. Albert Gayet se met si bien à la portée des simples lettrés qu'il m'est agréable d'en feuilleter ici quelques pages. On y trouve un tableau que je crois digne de toute confiance, des données présentes de l'égyptologie. Je ne me propose, d'ailleurs, à l'aide de cet ouvrage, que d'offrir au lecteur des vues personnelles, pures de toute critique, imprégnées de prudence.

Le Pharaon, le prêtre, le grand seigneur féodal sont les personnages de première ligne dans l'histoire politique et religieuse de l'Egypte : derrière eux apparaît le scribe, la multitude immense de fonctionnaires qui écrivent, enregistrent, compilent, perpétuent une civilisation savante, soutiennent la machine administrative de l'Etat, annotent les rites sacrés, l'économie domestique, les arts et l'agriculture, recueillent les souvenirs légendaires, les hymnes venus des ancêtres sécu-

(1) *La Civilisation pharaonique*, par Albert Gayet. — Paris, Plon-Nourrit, 1907.

laires, la chronique de guerre et les chants d'amour. C'est bien dommage que cette race paperassière n'ait pas connu l'imprimerie et le papier de fil. Elle eût édifié des pyramides de livres, plus hautes que le tombeau de Khéops. Au moins a-t-elle eu cette invention originale : envelopper les morts d'écritures, gratifier les momies d'un viatique littéraire portatif en voyage, à travers les steppes mélancoliques de l'*Amenti*, sans compter *le Livre des Morts*, déposé en un coffret, dans la cellule mortuaire, véritable *Guide Joanne* de l'autre monde, et la curieuse confession négative dont chaque tombe renfermait un exemplaire : « Je n'ai pas tourmenté la veuve ! Je n'ai pas été oisif ! Je n'ai pas affamé ! Je n'ai pas fait pleurer ! Je n'ai pas tué ! Je n'ai pas enlevé les provisions ou les bandelettes des morts ! Je suis pur ! Je suis pur ! ». Ainsi le défunt, après s'être donné à lui-même l'absolution, pénétrait, l'âme légère, dans le royaume d'Osiris.

L'Egypte fut, pour l'ancien monde méditerranéen, l'objet d'une ardente curiosité, presque d'une vénération religieuse. On avait le sentiment vague d'une antiquité prodigieuse dont nous supputons maintenant les lointains. Cinq mille ans avant l'ère chrétienne, le pays de Memphis possédait un régime monarchique, une théologie, une théorie du surnaturel, une discipline de morale. Voilà près de sept mille années, sans doute, que l'humble pyramide de Sakkarah, si délabrée, sent passer sur ses assises le souffle brûlant du simoun. Peut-

être, un jour, Maspéro trouvera-t-il, au fond de quelque sépulcre, sur le cœur d'une momie, le registre de police dénonçant les noms des voyageurs illustres qui naviguèrent sur les eaux vertes du Nil au temps des Atrides ou du roi Salomon. De ces pèlerins qu'attirait vers l'Egypte un charme de mystère, les plus anciens appartiennent à une période relativement récente : le prophète Jérémie, au VIe siècle, à l'époque de la captivité de Babylone ; cent trente ans plus tard, Hérodote ; vers la fin du Ve siècle, Platon.

Jérémie dut découvrir avec stupeur, entre deux lamentations, chez ces barbares que Moïse avait fuis jadis, une doctrine d'immortalité, une sagesse d'outre-tombe marquées d'un sentiment profond des choses divines, inconnu à la race chère à Jéhovah. Le charmant Hérodote s'intéressa aux mœurs des crocodiles et des chats liturgiques et consigna sur ses tablettes de jolis contes à dormir debout que lui prodiguaient ses drogmans. J'imagine les astucieux personnages soutirant au naïf Hellène, en échange de leurs petites histoires, des drachmes sans nombre, à la façon de ces Arabes qui vous hissent au sommet de la grande pyramide et, s'arrêtant tout à coup sur quelque palier, disent d'un air aimable à l'étranger haletant : « Ici, Messieurs Anglais, bon *bakchich !* » Quant à Platon, il rapporta en son pays une grave parole des prêtres d'Héliopolis : « O Platon ! vous autres Grecs n'êtes que des enfants, et il n'y a pas de vieillards parmi vous ! ». Et ces archidiacres du

Dieu-Soleil, montrant de loin, d'un geste solennel, à l'enfant d'Athènes, les vertigineuses sépultures des grands Pharaons memphites, baignées d'aurore rose et comme aériennes, ont pu, avertis par une chronologie plus exacte que celle de Bonaparte, lui murmurer à l'oreille : « Mon fils, du haut de ces Pyramides... » Mais vous savez le reste.

Jérémie, troublé par le spectacle des statues et des icônes divines, les dieux à tête d'épervier ou de chacal, offensé même en sa conscience hébraïque par les rites réservés aux bêtes sacrées, les chiens, les chats, les crocodiles, dut considérer la religion de l'Egypte comme un grossier paganisme. Platon, que Pythagore et Parmonide avaient nourri de mathématique et de métaphysique, jugea certainement digne de respect les triades et les ennéades du ciel égyptien et vénéra une doctrine où dominait sur le système harmonieux des trinités divines le dieu éternel, sans commencement et sans fin, « le Un, chantaient les hymnes, qui est Seul, Celui qui s'engendre en lui-même, Celui qui était alors que rien n'était ». Hérodote, qui avait fait sa théologie dans Hésiode et Homère, ne manifesta, au sujet d'une religion dépourvue d'Olympe, de dogmes joyeux et de mystères d'amour, qu'un effarement presque comique. Le délicieux bonhomme qui voudrait retrouver en Egypte une figure des dieux, des héros, des oracles de la Grèce, n'ose pas regarder de trop près les mythes et les effigies mons-

trueuses placées dans les temples, ou qui, parfois, tels que le Sphinx, veillent sur la tristesse du désert. La grande triade d'Osiris-Isis-Horus ne lui enseigne rien d'intelligible. A deux ou trois reprises, il s'excuse de son silence. « Si je voulais dire pourquoi on regarde ici les animaux comme sacrés, je m'engagerais dans un discours sur la religion et les choses divines ; or, j'évite surtout d'en parler et le peu que j'en ai dit jusqu'ici, je ne l'ai fait que parce que je m'y trouvais forcé. »

Les Grecs contemporains d'Hérodote et de Platon étaient trop éloignés de leurs propres origines religieuses, de la *révélation* donnée par la nature à tous les peuples primitifs, pour observer avec sympathie des croyances où la sensation des phénomènes les plus simples et les plus permanents du ciel et de la terre persistait à la suite d'une si longue série de siècles. L'épopée, le drame, la sculpture, la peinture, avaient réduit à un anthropomorphisme souvent puéril les antiques légendes naturalistes, encore visibles chez Hésiode, déjà voilées et défigurées chez Homère. La naissance quotidienne du soleil et sa mort, chaque soir, et son ensevelissement dans la nuit, la fécondation de tous les êtres par la chaleur et la lumière, l'angoisse des solitudes mornes, arides, peuplées de grands fauves, où erraient les divinités méchantes, au souffle dévastateur, intéressaient moins les Hellènes que les amours de Zeus, les colères de Poseidon, le sourire d'Aphrodite et la lyre d'or d'Apollon. N'oublions pas enfin le rôle

du prêtre, considérable en Egypte, si médiocre en Grèce. Aujourd'hui selon M. Gayet, on a renoncé au préjugé historique, créé par Hérodote et ses compères, de la caste sacerdotale, comme à celui de la caste militaire : le prêtre, sur le Nil, est un grand fonctionnaire pharaonique ou féodal, le gardien d'une tradition théologique, l'interprète des dieux : aux bords de l'Ilissus ou du Céphise, le prêtre est un citoyen qui préside de temps en temps à des rites élégants, à des processions de jeunes filles et d'éphèbes, n'est point obligé à l'ascétisme et rit gentiment, au théâtre, des mésaventures de ses dieux, des fredaines de ses déesses.

Mais il est vraiment étrange qu'Hérodote et Platon n'aient point été frappés de la grande originalité religieuse de l'Egypte, préoccupation de la vie future (on pourrait même dire d'une expression toute chrétienne, du *salut*), théologie de l'au delà, infiniment plus intelligible pour eux que les triades et les ennéades divines, liturgies funéraires, culte des morts, tout un ensemble de croyances et de pratiques qui dérivaient logiquement d'une doctrine très primitive de panthéisme et de métempsychose faite pour charmer la curiosité hellénique. Hérodote nous décrit la toilette des momies et ne soupçonne point de lien entre la conservation des tristes reliques et une espérance de résurrection. Les mystères du polythéisme grec, Perséphone, Adonis, Hermès guide des âmes sur le sentier des Enfers, rendaient cependant sympa-

thiques à des Hellènes les évolutions d'Osiris entraînant dans la nuit infernale, vers « l'autre terre », les âmes dont le corps dormait en ses bandelettes mortuaires et qui, après de longues pérégrinations, « rassemblant leurs membres », à l'imitation d'Osiris, identifiées au dieu, ressusciteraient comme le soleil divin à chaque aurore. Enfin, la plus singulière des créations dogmatiques de l'Egypte, le *Double* pouvait sembler aux fidèles d'Homère une fort respectable invention. Le *Double*, écrit M. Gayet, « essence psychique, projection colorée de l'individu, second exemplaire de lui-même, forme impalpable et aérienne, plus qu'ombre et moins que réalité ». Il naissait en même temps que la personne terrestre, puis s'envolait au ciel des *Doubles*, d'où il veillait sur son Egyptien à la façon d'un ange gardien. L'homme, une fois embaumé, le fantôme venait le rejoindre, et, dans les ténèbres du sépulcre, gratifiait sa momie d'un tête-à-tête mélancolique.

Or, entre cette apparence jumelle de l'Egyptien mort et la figure des âmes échappées du Tartare qui, autour de la fosse creusée par Ulysse et remplie de sang, voltigent, avides de boire, pleurent, crient et tiennent d'édifiants discours, les analogies étaient assez saisissantes et méritaient d'arrêter la réflexion des Grecs. Faut-il expliquer l'ignorance ou le silence des voyageurs hellènes par le dédain d'une race pour laquelle le reste de l'humanité n'était que tribus barbares, les Egyptiens comme les Perses, et qui n'attendait, de ces mortels infé-

rieurs, aucune vue noble de la pensée ? J'y verrai plus volontiers l'effet de l'un des sentiments les plus profonds de l'âme hellénique, que révélait, dans la scène même de l'Odyssée, le fantôme d'Achille : « Il vaut mieux être le valet d'un pauvre laboureur que de règner sur les morts ! ». Les Grecs ont trop aimé la vie présente pour se soucier beaucoup de la vie future. L'image de la mort leur semblait fort déplaisante. Ils eussent donné toutes les religions sépulcrales du monde pour un cantique de Panathénée, sur le rocher de l'Acropole, en vue du Pentélique violet et de la mer d'azur « au sourire sans nombre ».

Procès d'impiété [1]

M. Paul Decharme, qui enseigne à la Sorbonne la poésie grecque, est un attique très préoccupé et enchanté de mysticisme hellénique. Nous avons bu jadis, côte à côte, dans le creux de notre main droite, l'eau noire du Styx arcadien. Il recherchait alors et crut retrouver, dans les montagnes sacrées de la Grèce septentrionale, le Parnasse, l'Hélicon, le Pinde, les jardins où s'ébattaient les neuf Muses, les ruisseaux où les divines sœurs rafraîchissaient leurs corps d'une pureté marmoréenne ; il a cueilli et dévotement respiré les dernières roses de leurs plates-bandes. Il est peut-être aujourd'hui le dernier païen de l'Université, le dernier fidèle de la tradition intellectuelle fondée par nos pères de la Renaissance. Quand il erre lentement sous les ombrages du Luxembourg, légèrement mélancolique, il a toujours l'air de songer, non sans regret, au temps

> Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
> Secouait, vierge encore, les larmes de sa mère,
> Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

---

(1) *La Critique des traditions religieuses chez les Grecs, es Origines au temps de Plutarque*, par Paul Decharme, professeur à l'Université de Paris. — Paris, Picard, 1904.

Le livre qu'il vient de publier est une longue et consciencieuse enquête sur le conflit séculaire qui mit aux prises, après l'époque héroïque des Iliades et des Théogonies, le rationalisme grec et la religion, ou plutôt les religions nationales. Chaque cité eut alors sa théologie et son culte municipal, je veux dire sa façon d'interpréter et de vénérer les personnages olympiens dont Homère et Hésiode avaient écrit l'Evangile initial et parmi lesquels chaque communauté choisit, à son gré, un patron. Ce morcellement des croyances religieuses fut, pour le polythéisme, à la fois une cause de durée et un principe de ruine. Tandis que le patriotisme local — j'allais dire de clocher — par les traditions des vieilles familles, le maintien des superstitions populaires, des légendes dramatiques, le respect des œuvres d'art, temples, statues, icônes, perpétuait les cultes particuliers, la diversité même des doctrines et des rites inclinait les esprits réfléchis au scepticisme. L'unité dogmatique, nécessaire fondement d'une religion qui aspire à la domination souveraine des volontés et des consciences, manqua, dès l'origine, au polythéisme. Et cette infirmité théologique fut une cause d'impuissance morale aussi décisive que la sensualité effrénée des Immortels abreuvés d'ambroisie. La philosophie, dès ses premières prédications, se heurta contre la religion. Thalès, prédisant une éclipse et donnant de ce phénomène des raisons naturelles, découvrait la fixité des lois du monde et, du même coup, désarmait le caprice

ou la malveillance des Dieux. Xénophane n'abolissait point les Dieux, mais il voulait les purifier, opération difficile, et les rangeait sous l'empire d'un Dieu suprême, incorruptible, éternel. Il ne pardonnait point à Homère, à Hésiode, d'avoir prêté aux Dieux, disait-il, tous les crimes, le vol, l'adultère, la fourberie. Le sage de Colophon forgeait, contre le paganisme, les armes que reprendront, huit ou neuf siècles plus tard, les Pères de l'Eglise. Il refusait toute créance aux fables déshonorantes pour les Dieux, méprisait la divination, ne demandait au fidèle que la pureté du cœur. Il revenait à l'œuvre entreprise dans la Grande Grèce par Pythagore : la réformation de la vie religieuse. Empédocle, à son tour, tenta d'ennoblir la notion des choses divines. « Le Dieu, disait-il, n'a ni la tête qui orne le corps de l'homme, ni des bras, ni des pieds, ni des genoux agiles... Il est seulement une âme sacrée et infinie, dont la pensée, dans son rapide essor, parcourt tout l'univers ».

Avec Hérodote, nouveau progrès de l'esprit critique. Cet admirable voyageur a visité les sanctuaires pélasgiques, les temples de Phénicie ; à Samothrace, il s'est fait initier aux mystères des Cabires. Il a conversé avec les prêtres de l'Egypte et comparé aux divinités anthropomorphes de la Grèce, si favorables à la glorification de la beauté, les monstres sacrés de Memphis et de Thèbes, têtes de bêtes plantées sur des corps d'hommes, idoles formidables et ridicules. Il a comparé les théologies et, par l'assimilation des figures et des

légendes divines, aperçu la filiation ou l'étroite parenté des mythes chez les barbares, en Asie, sur le Nil, en Hellade. Il est sur le point de deviner que les polythéismes divers expriment les terreurs ou les adorations de la conscience humaine en présence des forces mystérieuses de la nature, et que l'identité des croyances transparaît, sous la variété des symboles.

Au siècle même d'Hérodote, la philosophie atomistique, la doctrine de Démocrite, portait à la religion populaire un coup très sensible. Par l'invention de l'infini, de l'éternel mécanisme aveugle des atomes qui explique toute vie, tout devenir, elle rendait les Dieux inutiles au monde. Démocrite, longtemps avant Lucrèce, attribuait à l'ignorance et à la peur l'origine de la religion. « Les hommes d'autrefois, disait-il, à la vue des troubles qui se produisent dans les hauteurs célestes, comme le tonnerre, les éclairs, la foudre, les comètes, les éclipses du soleil et de la lune, étaient saisis de frayeur, et ils pensaient que les Dieux étaient les auteurs de ces phénomènes ». Bientôt les sophistes feront un nouveau pas sur la voie de l'incrédulité. Ils nieront qu'il soit possible de rien savoir sur les Dieux, même de croire raisonnablement à leur réalité. « Beaucoup de choses s'y opposent, disait ironiquement Protagoras, et l'obscurité de la question, et la brièveté de la vie de l'homme ». Critias expliquera, dans son drame de *Sisyphe*, par une mesure de haute police, les créations religieuses. Les lois qui attei-

gnent les crimes commis au grand jour épargnant les fautes cachées dans les ténèbres de la conscience, un sage parut, « homme fort habile », qui jugea bon de moraliser les gens par la terreur. De là les Dieux « à la vie éternellement florissante », fables de nourrices excellentes pour imposer la vertu aux personnes d'humeur perverse et de caractère timide.

La vieille foi déclinait rapidement. Aux sophistes se joignaient les poètes comiques, les grandioses parodies de la vie des Dieux. Aristophane montrait un Bacchus grotesque dans le cadre d'un enfer bouffon. Dans le désarroi moral qui sévit à Athènes après les désastres de la guerre du Péloponèse, les athées affichèrent sans discrétion leur dédain absolu des choses divines. Mais il parut alors aux magistrats que la religion était une institution nationale et que les Dieux, s'ils tombaient, entraîneraient la chute de la patrie. Et les procès d'impiété commencèrent.

Le crime d'impiété avait bien des degrés. Arracher un olivier sacré, manquer, dans l'exercice du sacerdoce, aux rites traditionnels du culte, entrer en un temple les mains souillées de sang, voler les objets sacrés, révéler ou parodier les Mystères d'Eleusis, profaner les cérémonies saintes, ces crimes, diversement graves, étaient frappés de confiscation des biens, ou d'exil, ou de mort. Tout citoyen pouvait dénoncer le sacrilège à l'archonte-roi, qui instruisait la cause et livrait l'accusé au tribunal compétent, à l'Aréopage ou aux

Héliastes. Le dénonciateur, si l'accusation semblait mal fondée, se voyait condamner à une grosse amende, ne pouvait plus dénoncer personne à l'avenir, était exclu de certains sanctuaires. Le métier de sycophante avait des épines.

Les noms les plus éclatants d'Athènes et de la Grèce sont inscrits à la chronique des procès d'impiété : Eschyle, Anaxagore, Aspasie, Phidias, Alcibiade, Socrate. Eschyle, en un drame, avait parlé légèrement des mystères. Anaxagore avait déclaré que le soleil n'est qu'une « masse incandescente de fer ou de pierre », la lune « une terre » ; Aspasie laissait causer d'astronomie et de physique les gens d'esprit qui fréquentaient chez elle. Mais Périclès plaida pour l'aimable dame et la fit acquitter. Phidias fut poursuivi pour un bien singulier sacrilège : il avait osé sculpter son propre portrait sur le bouclier d'Athéna ! Il mourut dans sa prison. Pour Alcibiade, prince de la jeunesse dorée, incrédule et libertine d'Athènes, les chefs d'accusation furent plus graves encore. Il avait osé, en compagnie de quelques jeunes étourdis, parodier, dans une maison particulière, les cérémonies des Grandes Déesses. Lui-même, revêtu du costume sacerdotal et portant les vases sacrés, il jouait en cette comédie le rôle de l'officiant. Imaginez, chez Mme de Montespan, le scandale inouï de la Messe Noire. L'affaire se compliqua d'un autre sacrilège mystérieux qui venait de troubler Athènes : la mutilation des Hermès. Un matin de mai, en l'an

415, les Athéniens reconnurent avec stupeur que les statues ou piliers d'Hermès, debout sur les carrefours, au coin des rues, avaient la tête brisée. Figurez-vous Tolède ou Naples apercevant, à leur réveil, abattues dans la fange, les Madones qui veillent sur la paix de la ville. Alcibiade, qui commandait alors la flotte athénienne expédiée en Sicile, fut condamné par contumace au bannissement et à la confiscation de ses biens. Ce fut pour cet homme extraordinaire, si merveilleusement doué et d'un esprit si charmant, le commencement d'une vie aventureuse dont la fin tragique dut paraître, aux dévots de Déméter et de Perséphone, la revanche des Dieux outragés.

La plus haute victime des inquisiteurs athéniens, Socrate, fut-elle réellement frappée pour des raisons d'ordre purement théologique ? Ses accusateurs feignirent de le confondre parmi les disciples d'Anaxagore, qui regardaient dans la lune et n'y signalaient plus la présence d'une divinité. C'est le Socrate des *Nuées*, qu'Aristophane dénonce en outre comme sophiste. Or, Socrate fut l'adversaire très décidé des sophistes. Ces beaux parleurs étaient les favoris des démagogues, qu'Aristophane, conservateur et aristocrate, haïssait cordialement : comment n'a-t-il pas vu en Socrate un allié politique ? Il est peut-être bon de ne point attribuer aux *Nuées*, dans le procès d'opinion qui prépara la poursuite en justice du philosophe, une importance exagérée. Ce théâtre comique de la première époque jouis-

sait d'une si audacieuse liberté que les flèches de son ironie s'émoussaient par l'abus même qu'en faisaient les poètes. N'oublions pas, enfin, que les *Nuées* précédèrent de vingt-quatre ans le procès d'impiété.

Socrate tomba sous les coups d'une coalition formée par tous les partisans de l'Etat démocratique.

Il avait passé sa vie à critiquer, en tous les carrefours d'Athènes, les fausses méthodes de l'esprit et les fausses directions de l'activité humaine. Il démontrait, ce réactionnaire, que, pour sculpter une statue, il fallait apprendre d'abord le métier de sculpteur, pour commander une galère, connaître l'art du marin, pour gouverner la République, connaître les lois et l'art de la politique. En pleine démagogie athénienne, il se moquait tout aussi librement qu'Aristophane des corroyeurs et des charcutiers, des charlatans et des rhéteurs qui précipitaient la ruine de la patrie. Les délateurs avaient beau jeu avec lui. Ses fiches furent donc très mauvaises. N'était-il point un athée plus dangereux que Démocrite, plus pervers qu'Alcibiade, un partisan furieux de la tyrannie, ce petit vieux au masque de Silène, qui osait flageller la sottise de ses maîtres ? Ceux-ci s'empressèrent de lui donner l'occasion d'une mort, la plus religieuse qu'ait vue l'ancien monde, et d'une suprême volonté, ironie exquise : le vœu d'un coq à Esculape.

L'Empereur Justinien [1]

Les études d'histoire byzantine obtiennent décidément droit de cité dans la science française et l'enseignement public de notre pays. M. Ch. Diehl vient d'ajouter à la suite déjà longue de ses premiers travaux un livre savant sur Justinien, son œuvre multiple, et la civilisation générale de l'empire d'Orient. C'est un beau livre, un peu gros, peut-être, trop richement illustré d'images qui ne correspondent point d'assez près avec le texte et donnent au lecteur de trop fréquentes distractions. Beaucoup de mosaïques aux figures rébarbatives, d'ivoires, dont les personnages n'ont pas un bien vif attrait ; beaucoup de chapiteaux byzantins : on ferait une forêt. La méthode de composition, qui rappelle le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire, est plus scientifique que littéraire. Le règne de Justinien apparaît divisé par tranches très nettes : l'empereur, Théodora, le palais, la cour, les ministres, la politique extérieure, l'armée, les guerres, l'œuvre législative, la crise religieuse, l'administration intérieure ; puis Constantinople,

---

(1) *Justinien et la Civilisation byzantine au sixième siècle*, par Charles Diehl, correspondant de l'Institut, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris. — Paris, Ernest Leroux, 1901.

l'Hippodrome, Sainte-Sophie, le commerce byzantin, l'agonie du paganisme dans les dernières écoles d'Athènes, Antioche, Rome et Ravenne, l'empire et la papauté, l'art byzantin : c'est une revue immense, une classification plutôt qu'un ensemble, je n'ose dire un tableau historique, le mot tableau sentant son vieux temps. Cependant, le livre laisse une impression de rigoureuse unité dont M. Diehl a fixé la formule. Justinien, ce petit paysan venu d'un village obscur de Macédoine, cet époux de la danseuse Théodora, dans le désarroi de l'histoire du monde bouleversé par les invasions et les conquêtes barbares, se forma une conception extraordinaire d'un gouvernement universel, une idée impériale mêlée de souvenirs archéologiques et de vues d'avenir : il voulut être empereur romain, relever les ruines de la domination romaine, refouler les barbares, les Goths, les Vandales, les Huns, les Perses, les Arabes ; continuer César, Marc-Aurèle et Dioclétien. Mais il voulut aussi être l'empereur chrétien, dépositaire de l'Evangile, surveillant et régulateur de la doctrine, protecteur de l'évêque de Rome, et, au besoin, son pédagogue, son juge ou son geôlier. C'est bien de Justinien que procède la théorie à la fois politique et théologique des deux *grands luminaires* ; c'est par lui que les hommes ont appris à distinguer et souvent à opposer l'une à l'autre, en de tragiques conflits,

Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur.

Ainsi, dans l'âme de ce Basileus byzantin, au moment même où il prétendait restaurer le vieil édifice impérial de Rome, apparaissait déjà, par une de ses vues les plus personnelles, la conscience du moyen âge occidental. Mais voici peut-être le trait le plus original de cette nature complexe. Qu'il fasse pressentir Charlemagne, Othon le Grand, Frédéric II de Souabe, la rencontre est intéressante. Mais qu'en même temps il ait devancé Philippe le Bel, le fait est encore bien singulier. Cet empereur fut excellemment un juriste. Son œuvre législative, secondée par les plus doctes jurisconsultes du siècle, l'exhumation et la codification du Droit romain, est, dans l'ordre des choses morales, le bienfait capital de son règne. Œuvre colossale, dont a vécu le genre humain. Songez que, pour la constitution du *Digeste*, il fallait dépouiller deux mille livres, environ trois millions de lignes. En trois années, l'opération était accomplie. L'immense *Corpus* eût-il été accueilli sans les plus graves réserves par les antiques législateurs ? On en peut douter. Les vieux textes ont été sollicités, tronqués, refondus, arbitrairement groupés par la main de Trébonien et de ses collaborateurs. « Une notion fondamentale, écrit M. Diehl, apparaît en cette législation. C'est l'idée de l'Etat, constitué par une savante hiérarchie de fonctionnaires, obéissant à un chef absolu, qui gouverne sans contrôle et dont l'autorité est de droit divin. Et par là encore Justinien était bien l'héritier des Césars ». Un despotisme si théocra-

tique ne pouvait se limiter au gouvernement des intérêts civils et politiques de l'empire. Nécessairement, il devait peser sur l'Eglise et s'emparer des consciences. Dès le début de son règne, Justinien réglementait par une législation minutieuse les moindres détails de la discipline ecclésiastique, remaniait les circonscriptions épiscopales, modifiait les hiérarchies, créait des évêchés, conférait le *pallium*, mettait le bras séculier au service des juridictions canoniques. Enfin, « en face du Pape, des patriarches, des évêques, Justinien s'érigeait en docteur de l'Eglise, en interprète infaillible des Ecritures, rédigeant des formulaires de foi, lançant des anathèmes, tantôt contre Origène, tantôt contre les Trois Chapitres » (les recueils de l'hérésie nestorienne). La docilité de l'Eglise d'Orient, le perpétuel effarement de l'Eglise romaine secouée par la tempête politique où se débattait l'Italie encourageaient toutes les audaces théologiques de l'empereur. Il modifiait à son caprice ou cassait les canons, et les édits des Pères ne devenaient obligatoires que si la volonté impériale les transformait d'abord en lois de l'Etat.

De si hautaines prétentions rendaient inévitable une profonde crise religieuse. Un jour vint où l'évêque de Rome, si préoccupé qu'il fût des misères de son Eglise, découvrit, sur le Bosphore, un assez inquiétant confrère. Le paysan macédonien penchait vers l'hérésie. Il y penchait, poussé par l'étonnante Théodora qui se passionnait plus âprement encore que lui-même pour la théo-

logie. C'est par là que Justinien se montra parfait byzantin. Il subissait la contagion de ces multitudes de moines, d'ermites, de stylites et de mangeurs de sauterelles qui, le cerveau plein de rêves et de vapeurs, apportaient dans leurs visions dogmatiques la subtilité scolastique du vieil esprit platonicien. Il ne s'agissait plus alors de raisonner à l'infini sur l'Un et le Multiple, sur le Même et l'Autre, mais sur le suprême mystère, la réalité divine de Jésus. La vieille hérésie d'Arius, qui niait le Dieu, toute simpliste, était bonne pour les nations barbares de l'Occident. Byzance embrassait maintenant, soit la doctrine nestorienne, qui distinguait en Jésus deux autres natures et deux personnes, soit plutôt la théorie d'Eutychès, qui n'acceptait que la seule personne divine. Ici, le prophète visible, venu de Galilée, n'était plus qu'un fantôme. Dans l'une comme dans l'autre hérésie, on ne savait plus qui avait souffert la Passion, qui était mort sur la croix pour la rédemption de l'humanité. La foi chrétienne se trouvait toute désorientée par cette recherche de métaphysiciens qui raffinaient imprudemment sur la révélation des évangélistes, la prédication de saint Paul, les affirmations des Pères de l'Eglise grecque. Le *Credo* de Nicée semblait défaillir. Le Concile de Chalcédoine avait été impuissant à imposer l'orthodoxie. L'Eglise de Rome, tombée en une noire barbarie, manquait de dialecticiens autant que d'apôtres. Les Papes, sans cesse opprimés, soit par les Lombards, soit par les Goths, représentants

de l'hérésie radicale, se tournaient anxieusement vers Byzance, n'osaient ou ne pouvaient en condamner les fantaisies théologiques, parfois même capitulaient à demi par leur propre silence.

Cependant, en 536, un Pape énergique, Agapit, vint à Constantinople, fit déposer le patriarche Anthime et plier la résistance de Justinien. Mais il mourut subitement. L'empereur continua néanmoins de poursuivre les monophysites, il les fit battre de verges, jeter en exil ; il ferma leurs monastères ; il en brûla quelques-uns afin de mieux sauver leur âme. Un terrible tortionnaire, l'évêque d'Antioche, Ephrem, fit périr dans les supplices le grand missionnaire de l'hérésie, Jean de Tella. Mais Théodora n'avait point renoncé à la lutte. Le nonce apostolique à Byzance, Vigile, fut, par ses intrigues et l'appui armé de Bélizaire, alors maître de Rome, improvisé Pape, ou plutôt antipape, car Agapit était déjà remplacé légitimement sur la chaire de Pierre par l'honnête Silvère. Celui-ci, brutalement arrêté, fut déposé et proscrit. Vigile n'était ni un Grégoire VII, ni un Innocent III, mais un diplomate timide, de conscience inquiète, tout prêt à s'entendre avec l'empire, à renier même le concile de Chalcédoine. En novembre 545, Justinien le fit enlever à Rome, en pleine église de Sainte-Cécile et embarquer pour la Corne d'Or. Vigile s'arrêta de longs mois à Syracuse. Au commencement de 547, il paraissait enfin à Byzance, se laissait séduire par les caresses de la cour, condamnait la doctrine de la double person-

nalité du Christ et, du même coup, relevait les espérances des monophysites et s'attirait les colères d'une notable partie de l'épiscopat catholique. En 550, les évêques d'Afrique le retranchaient de la communauté chrétienne. Le malheureux pontife ne savait plus comment sortir de ce guêpier théologique. Il prit parti de fuir du palais que l'empereur lui avait donné comme résidence. Les sbires impériaux vinrent l'arracher de la basilique de Saint-Pierre in Hormisda. Il s'était cramponné aux colonnes de l'autel. On le tira par les pieds et par la barbe : l'autel s'écroula sur le lamentable Pape. La foule poussait des cris d'horreur. Le magistrat de police et les soldats, épouvantés de leur sacrilège, battirent en retraite. Vigile consentit à réintégrer son palais. Mais là encore il sentait sa vie menacée. De nouveau, par une nuit de décembre, il s'enfuit, se jeta sur une barque, traversa presque seul, le Bosphore et vint frapper à la porte de l'église où s'était tenu le Concile de Chalcédoine. Pendant quatre années, il résista, non sans noblesse, aux assauts théologiques de l'empereur et de l'Eglise d'Orient. Il regrettait amèrement les Goths qui, bien qu'hérétiques, avaient toujours laissé à l'évêque romain la liberté de sa foi. Justinien eut enfin pitié de ce vieux prêtre. Il lui permit de retourner au tombeau des Apôtres. Mais Vigile, épuisé par une vie si agitée, ne devait pas revoir Rome ; il mourut de langueur à Syracuse, en 555.

Cette crise religieuse, si curieusement byzantine, peut inspirer une vue historique que je recom-

mande à vos méditations. Deux Papes appelés à Constantinople par la volonté du Basileus et contraints de défendre le christianisme latin contre la théologie impériale et orientale, c'est beaucoup ; l'un d'eux indignement violenté et chancelant dans sa foi, c'est trop. Le protectorat de Byzance sur Rome était un despotisme funeste à la conscience de l'Occident, à la civilisation comme à la vie morale de la chrétienté. Pendant deux siècles encore, ce danger persista en s'aggravant. Peu à peu, l'Eglise grecque absorbait l'Eglise romaine. L'axe du monde chrétien se déplaçait. L'acte politique de Pépin, le protectorat franc, fut l'un des plus notables sauvetages de l'histoire.

Un Pontificat ambulant (1)

Le XIe siècle fut, dans l'histoire de l'Eglise romaine, une époque bien tourmentée, traversée d'événements sinistres, bouleversée par les Antipapes, les Papes impurs, les Papes magiciens, et ce jeune Pape autour duquel se pressaient tous les brigands de l'Italie, Benoît IX, qui, chassé trois fois par son peuple et ses clercs, symbole d'horreur pour la chrétienté, deux fois était rentré au Latran en brisant les portes de Rome. Dans cette confusion, et parmi tant de tragédies, apparaissent cependant les traits organiques d'une crise qui touchera brusquement, sous Grégoire VII, au dernier tiers du siècle, à son plus haut degré d'acuité ; alors la Papauté, qui avait maintenu, par la protection des empereurs, contre l'aristocratie sauvage du Latium, la succession légitime de ses Pontifes, se sentira assez puissante dans l'ordre des choses spirituelles pour revendiquer tout à coup la primauté dans l'ordre politique et opposer au despotisme impérial, à l'orgueil féodal, ce *Dictatus Papæ*, qui, jusqu'à la papauté d'Avignon, sera la charte théologique de tant de papes superbes,

---

(1) *Saint Léon IX, 1002-1054*, par M. l'abbé Eug. Martin. — Paris, Victor Lecoffre, 1904.

Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV, Boniface VIII. Sylvestre II, Léon IX, Grégoire VII sont les figures caractéristiques de cette évolution historique. Entre Sylvestre et Grégoire, entre le doux pape français, qui s'abritait tout effaré sous le manteau des Othons, et le terrible justicier de Canossa, qui obligeait un empereur à grelotter, pieds nus, épaules nues, dans la neige, attendant la pénitence et l'absolution, le fossé semble si large que, peut-être, sans l'œuvre apostolique et politique de Léon IX, il n'eût point été de sitôt franchi. Sylvestre II était parvenu à durer, échappant par miracle à l'intronisation d'un antipape, aux attentats sanguinaires des nobles, à l'exil ou au poison. Mais il avait usé ses forces à la régénération morale du monachisme, à la répression de la simonie. Découragé, ce grand esprit que, pour sa science puisée en Espagne, à l'école des Arabes, on soupçonnait de sorcellerie, revint à son algèbre, à son Virgile et à ses horloges. Il mourut dans l'angoisse des calamités qui menaçaient l'Eglise.

Près d'un demi-siècle plus tard, Brunon, évêque de Toul, montait sur la chaire de Saint-Pierre. C'était un prêtre moins lettré que Gerbert, d'une conscience aussi pure et doué d'une ténacité inlassable dans l'accomplissement de son devoir d'évêque universel. Il appartenait à la grande famille des comtes d'Alsace; il était le cousin des deux empereurs franconiens, Conrad II le Salique et Henri III. Les témoignages contemporains le montrent délicat, réservé et charmant. Son mys-

ticisme faisait naître en ses songes les aimables visions qui fleurissent dans les récits des vieux hagiographes, enveloppant les arides chroniques monacales comme d'une miniature azurée et dorée du missel. Peu de jours avant son élection, il rêva de la cathédrale de Worms. Une infinité de personnages vêtus de blanc s'y trouvaient rassemblés et, parmi eux, son ami l'archidiacre Bézelin, qu'il avait vu mourir en Italie. Il demanda quelle était cette foule. « Ce sont, lui fut-il répondu, les hommes qui ont achevé leur vie terrestre dans le service du prince des Apôtres ». Alors parut saint Pierre, et le premier pape annonça que Brunon allait donner la communion à tous ces fidèles. On le revêtit des insignes pontificaux, les saints Pierre et Etienne le menèrent à l'autel majeur où il présenta l'Eucharistie à tous les assistants. Puis, l'Apôtre lui remit cinq calices d'or, trois à un clerc qui le suivait et un seul à un troisième personnage. Je pense que, plus tard, les amis de l'évêque toulois comprirent le symbolisme de ces neuf calices, que je ne parviens point à pénétrer.

Ce visionnaire, placé, à l'âge de quarante-sept ans, au gouvernement de l'Eglise, connaissait à merveille les nécessités religieuses de son siècle, les defaillances de la foi chrétienne, les maux du monachisme, les velléités d'indiscipline de certaines chrétientés trop éloignées de la surveillance pontificale, la doctrine latente de quelques hérésiarques, enfin l'état d'anarchie où se débattait l'Italie, la détresse des provinces voisines du do-

maine ecclésiastique sans cesse ravagées par le brigandage des Normands. Mais il comprit aussi et ce fut la vue de génie qui illustra ce pontificat — que, attaché à l'Italie, enfermé dans les murs de Rome et comme prisonnier de son épiscopat, il demeurerait impuissant comme l'avait été Sylvestre II, incapable de remédier aux misères de la chrétienté, d'instituer à l'égard des loups rôdant en son troupeau de sérieuses enquêtes théologiques, de rabattre l'orgueil de quelques très hauts évêques, grands batailleurs, tels que l'archevêque de Milan, qui se croyait pape de l'Italie lombarde; celui de Ratisbonne, Gebhart, qui menait à la baguette son suzerain, le duc de Bavière; l'évêque d'Eichstaedt, encore un Gebhart (que Dieu leur fasse miséricorde!), qui fut son successeur à la papauté, sous le nom de Victor II, et lui donnait aussi quelques tracas. Léon résolut donc d'aller de sa personne sur tous les points du monde chrétien où serait nécessaire sa présence de souverain justicier. Et, durant quatre années, son bâton de pèlerin passa et repassa sur les sentiers des Alpes. Dès sa première entrée à Rome, au début de l'an 1049, il s'empressait, afin de reprendre sa liberté d'action dans toutes les provinces du christianisme, de porter le fer rouge sur les deux plaies séculaires du clergé romain : la simonie et la luxure. Le Synode qu'il présida déposa sans pitié les évêques et les abbés, même des cardinaux, qui avaient acheté à prix d'or leur dignité ecclésiastique. L'un d'eux, l'évêque de

Sutri, qui avait soudoyé de faux témoins, s'affaissa, nouvel Ananie, aux pieds de cet autre Pierre. Quant à l'autre infirmité morale, les lecteurs qui auraient la curiosité de feuilleter le livre étrange écrit en ce temps par saint Pierre Damien, le *Liber Gomorrhianus*, verront combien profonde était alors la corruption des moines et des clercs. De ce côté, Léon courut au plus pressé, dans la ville même de Rome. Puis, confiant au moine Hildebrand, le futur Grégoire VII, la réforme de la grande abbaye de Saint-Paul-hors-les-Murs, il vint, après la Pentecôte, ouvrir à Pavie un second synode dont les actes ont malheureusement disparu, détruits sans doute par le haut clergé concussionnaire et adultère de Lombardie. Il franchit les monts, rencontra l'empereur Henri III à Mayence ou à Fulda, l'accompagna à Cologne, à Aix-la-Chapelle, revint à Toul et, le 29 septembre, entrait dans Reims, où l'attendaient les nobles, les clercs et le peuple de Lorraine, de Champagne, d'Ile-de-France et de Normandie. A Reims, nouveau Concile, d'une extraordinaire solennité. Au premier jour, un seul abbé, sur l'accusation de l'évêque de Langres, fut alors déposé; quelques évêques plus ou moins suspects, durent s'estimer heureux de n'être frappés que d'un avertissement salutaire. Léon appliquait dès lors la méthode d'indulgence et de douceur évangélique qui servit à ses desseins mieux que ne le fit plus tard, pour Grégoire VII, l'implacable dureté. Il se vit néanmoins contraint d'excommunier ce même évêque

de Langres, si sévère à la simonie du prochain, et dont le dossier se compliquait de meurtre et d'excessifs manquements à la vertu de chasteté. Enfin, Léon IX réprima les prétentions d'indépendance de certaines églises d'Occident, particulièrement en Espagne où apparaissaient des germes de schisme.

De Reims, le Pontife se rend à Mayence pour tenir les assises des prélats de l'empire. Là il présida une dramatique cérémonie que Grégoire VII imposera à Henri IV : l'évêque de Spire, accusé d'adultère, offrit de se justifier par la formidable épreuve de l'Eucharistie. Il reçut l'hostie sans tomber mort ; mais sa mâchoire demeura paralysée et contournée jusqu'à la fin de ses jours. Léon revint en Alsace, passa au lac de Constance, traversa Augsbourg, célébra à Vérone la fête de Noël et rentra à Rome en janvier 1050.

Quatre mois plus tard, à la suite d'une première expédition tout apostolique du côté des Normands qui désolaient la Pouille et la Terre de Labour, il ouvrit à Rome un Concile quasi œcuménique où les évêques précédemment excommuniés vinrent faire leur soumission. Une très grave question s'imposait alors à la sagesse doctrinale de l'Eglise : l'hérésie de Bérenger, qui réduisait à un pur symbole le mystère eucharistique, faisait en France d'inquiétants progrès. L'hérésiarque fut cité à comparaître en septembre, à Verceil. Le synode de Verceil, sur lequel nous ne savons que peu de chose, semble avoir été assez houleux. Bérenger

s'y était fait représenter par ses partisans : il se défendit en invoquant les profondes doctrines de Scot Erigène. La dangereuse hérésie ne fut point alors déracinée. Mais Léon eut la consolation d'arrêter les empiétements de juridiction de l'altier archevêque de Ravenne, Humphroy, client de l'empereur. Nouveau passage des Alpes. La tournée apostolique combla de grâces la cathédrale et les chanoines de Besançon, toucha Langres, puis Toul, se replia sur la chère Alsace, puis sur Trèves où l'attendait Henri III; de Trèves, le Pape et l'empereur firent route pour Augsbourg où Humphroy reçut le pardon du Pontife. Le 12 mars 1051, Léon se trouvait à Lucques. Il revoyait Rome au moment de Pâques. Bientôt il rejoignit l'empereur sous les murs de Presbourg et réussissait à réconcilier Henri avec le roi André de Hongrie, à établir définitivement le royaume de Saint-Etienne dans la famille des Etats européens.

Il était désormais le maître de la doctrine, aussi incontesté que le sera un jour Innocent III et l'arbitre politique de la chrétienté. Il se crut assez fort de son prestige religieux et de l'appui de l'empereur pour heurter de front les Normands. Ces turbulents personnages avaient pris goût à l'Italie dont le charme devait si rapidement les adoucir et les civiliser. Les oranges de Sorrente et de Palerme leur semblaient plus délectables que les pommes aigres des bords de la Seine. Ils prétendaient en cueillir partout. Ils convoitaient avec âpreté celles du duché de Bénévent, que,

depuis Charlemagne, le Saint-Siège regardait comme le jardin de l'Eglise. On sait quelle fut l'issue malheureuse de la campagne pontificale. Malgré la vaillance des impériaux, mal secondé par ses troupes italiennes, le Pape fut vaincu sous les murs de Civitella. Défaite étrange au soir de laquelle le vainqueur s'agenouillait sous la main bénissante de son prisonnier. Robert Guiscard promit d'être, à l'avenir, le chevalier fidèle et le protecteur de l'Eglise romaine. Il recevait, en échange de ses serments et de ses larmes, d'immenses privilèges et comme le droit de cité dans l'Italie méridionale.

Saint Léon IX ne survécut que peu de mois à la bataille de Civitella. Son œuvre était accomplie. Il avait repris, sur la chrétienté, l'ascendant spirituel perdu par les Papes scandaleux des cent dernières années. Il était vraiment le pasteur et le docteur universel. Mais, d'autre part, son union politique et militaire avec l'empire, avait préparé, entre la papauté et l'empire, un malentendu dont les effets paraîtront au pontificat de Grégoire VII : le Pape, regardant l'empereur comme son légat et son condottière, l'empereur prenant le Pape, vassal allemand d'origine, pour son chapelain et son feudataire apostolique, le chemin de Canossa, l'effondrement de Grégoire VII, l'exil de Salerne.

J'ai essayé de tirer quelques réflexions historiques du petit livre de M. l'abbé Martin. Nos lecteurs connaissent cet écrivain distingué, dont la grande histoire des diocèses de Toul et de Nancy

renfermait les attachantes figures épiscopales que je leur ai jadis présentées. Si chacun de nos diocèses possédait un érudit de cette valeur, l'Eglise de France pourrait entreprendre une œuvre d'ensemble, comme une *Gallia christiana*, et ce grand monument d'histoire ecclésiastique serait bien honorable pour la présente République.

L'Empereur Byzantin de la première Croisade [1]

Le règne de l'empereur Alexis Ier Comnène fut, dans l'histoire de Byzance, d'une importance capitale. Il marque le moment où l'empire grec échappe enfin à l'anarchie qui, durant tout le onzième siècle, avait permis aux barbares d'envahir et de rétrécir ses frontières dans la région du Danube comme en Asie Mineure, jusqu'à Nicée, jusqu'en vue du Bosphore. Alexis reprit sur les Petchénègues et sur les Seldjoucides une grande partie des provinces perdues. Mais, pour l'histoire générale de la chrétienté, l'intérêt de ce règne est encore de premier ordre. C'est le temps de la première croisade, l'heure où l'Orient grec et l'Occident latin se rencontrèrent face à face et, presque aussitôt, se heurtèrent l'un contre l'autre et se reconnurent non seulement très divers d'esprit politique et de conscience religieuse, mais hostiles et inconciliables. Les malentendus réciproques, l'âpreté des ambitions rivales, les trahisons et les conflits de ce premier tête-à-tête

(1) *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène (1081-1118)*, par Ferdinand Chalandon. — Paris, Picard, 1900.

des deux races, des deux Eglises, des deux civilisations, préparèrent de loin la fatale croisade de 1204 qui, pour contenter le formidable égoïsme de Venise, dressa entre le monde latin et l'empire grec une barrière de souvenirs tragiques et de haines inexpiables que ne pourront abattre, vers le milieu du quinzième siècle, les plus pressantes nécessités de salut public européen. L'histoire elle-même des personnages qui furent les principaux acteurs de ce long drame eut beaucoup à souffrir des préjugés et des calomnies échangées alors entre l'Occident et l'Orient. Dès la première croisade, dès la première brouille, une légende désobligeante, encouragée plus tard par les poètes et les romanciers, se forme autour d'Alexis Comnène. « Trop souvent, écrit M. Chalandon, les jugements portés sur les Grecs touchant leurs relations avec les premiers croisés ont été inspirés par des réminiscences du Tasse ou même de Walter Scott ». Deux groupes de ces jugements téméraires semblent définitivement revisés par la critique pénétrante du docte historien : 1° le prétendu appel à la croisade, c'est-à-dire à l'intervention de la féodalité occidentale contre les Musulmans, sollicitée par Alexis effrayé des progrès des Seldjoucides ; 2° les manquements à la foi jurée et les violations perfides de traité de la part d'Alexis qui auraient provoqué les désastreuses aventures des Latins en Asie Mineure et en Syrie.

La première, la plus grave de ces erreurs historiques se fondait sur l'interprétation excessive

de trois démarches diplomatiques accomplies par l'empereur près du comte de Flandre, du Pape Grégoire VII, du Pape Urbain II, l'apôtre de la première croisade. A trois reprises, par les lettres dont il chargeait ses ambassadeurs, le basileus aurait invoqué désespérément le secours des princes latins, sous forme d'alliance offensive encouragée, imposée même par la parole auguste du Souverain Pontife. M. Chalandon expose, à l'Appendice de son livre, une très minutieuse critique de la lettre au comte de Flandre, lettre *fausse*, supposée écrite en 1091, mais fabriquée en 1098 ou 1099 à l'aide d'une première lettre vraie, dans laquelle l'empereur appelait à lui non la croisade universelle, mais simplement un corps de mercenaires. Ce document apocryphe dut servir d'*excitatorium* pour apitoyer les princes et les peuples sur les très réelles misères des chrétiens de Syrie. Quant à l'appel aux deux Papes Grégoire et Urbain, la portée n'en avait point été considérable. Alexis demanda sans doute (le document précis nous manque) au premier de ces pontifes un appui contre Robert Guiscard, qui guerroyait alors contre l'empire aux îles Ioniennes et sur les côtes orientales de l'Adriatique. Du Pape Urbain II, il sollicitait encore une aide morale pour lever des mercenaires.

Ainsi tombe ou, tout au moins, s'atténue l'argument premier du réquisitoire des Latins contre les Grecs. Vous nous avez fait venir en Orient, disaient-ils, afin de vous défendre contre

les Turcs. Puis vous nous avez abandonnés, sous les murs d'Antioche, aux flèches des païens, à la famine, à la peste, à nos propres dissensions. Vous avez déchiré le pacte qui nous liait. Vous avez trahi la cause de Dieu.

La vérité est que l'apparition des bandes incohérentes et mal disciplinées qui, l'une après l'autre, s'abattirent, pareilles aux vagues d'une marée imprévue, sur les rives de la Propontide et du Bosphore, déconcerta et inquiéta le politique Alexis. L'empereur et le haut clergé byzantin se souciaient sans doute assez peu du divin Tombeau. Jérusalem asservie par l'Islam ne troublait point leurs songes. Peut-être même, au fond de leur cœur, ne souhaitaient-ils pas de voir le *Filioque* triomphant sur le sépulcre où les disciples avaient déposé le corps sanglant du fils de Dieu. Comnène acheta très cher l'alliance armée des capitaines féodaux dont il attendait le relèvement militaire de l'empire sur la terre d'Asie. Il s'aperçut bientôt de son erreur. Le traité qu'il avait contracté avec ses hôtes ne tarda guère à être violé par les princes latins. Eux aussi ne pensaient plus trop à la libération de la ville sainte. Ils ne rêvaient que principautés et se taillaient des domaines au détriment des Grecs comme à celui des infidèles. L'empire byzantin se trouvait ainsi menacé d'expropriation rapide. Une coalition de ces jeunes souverainetés, légères de scrupules, insolemment dédaigneuses à l'égard d'une puissance schismatique, très capables même de s'entendre avec les Seld-

joucides ou les Sarrasins, pouvait être mortelle à l'hellénisme. La mauvaise foi des chefs de la croisade éclate à chaque page du livre de M. Chalandon. N'oublions pas le rôle prépondérant joué dans l'entreprise par le fils et le neveu de Robert Guiscard, Bohémond et Tancrède, maîtres d'Antioche et des frontières de Cilicie. C'étaient des Normands, rusés compères, avides de gain, protecteurs intéressés du Saint-Siège en Italie et qui volontiers se croyaient tout permis par la grâce des saints Pierre et Paul. Alexis vit en ces deux hommes les vrais ennemis de Byzance, en Bohémond surtout, qui détint Antioche malgré de solennels engagements. A deux reprises, en 1098, l'empereur commença d'exécuter les traités, à mettre en marche une armée de secours. Chaque fois les Latins, entraînés par Etienne de Blois, levèrent le camp sans daigner attendre les Grecs. Et bientôt le prince d'Antioche passait à l'offensive contre l'Empire. Il est remarquable qu'Alexis ne rompit qu'avec les Normands et les seigneurs entraînés dans la politique de Bohémond. Il demeura l'ami de Raymond, comte de Toulouse, et s'il essaya de tourner à son avantage la rivalité du comte avec le prince et les tristes querelles des barons latins, en réalité, c'était d'assez bonne guerre. Il put se croire, dès les premiers jours de la croisade, en légitime défense, et s'il se mit dans sa conduite un grain de fourberie, il ne semble pas que le Normand ait eu le droit de lancer la première pierre au Byzantin.

Le spectacle de cette première croisade, désorientée par l'intrigue et la cupidité de ses chefs, laisse une impression fort mélancolique. Etait-ce donc là que devait aboutir l'immense élan d'enthousiasme qui depuis le temps de Grégoire VII, entraînait vers la terre sainte la pensée et le cœur de la chrétienté ? Quand les multitudes criaient en suivant, à travers les cités et les champs, l'âne du vieux Pierre-l'Ermite : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » ces naïfs enthousiastes ne souhaitaient-ils que de voir se dresser sur Antioche, Nicée, Laodicée, Edesse, Tripoli, Jérusalem, les hautes tours féodales dans l'ombre desquelles ils peinaient, penchés sur les sillons de leurs maîtres, vaguement consolés par l'attente du jour de Dieu ? Et quel désenchantement plus pénible encore pour l'historien, cette explosion de fanatisme et de pillage dont les premières bandes, les plus passionnées sans doute pour le salut de la Palestine, signalèrent leur passage à travers l'Europe, jusqu'aux murs de Constantinople ! En Allemagne, dans les grandes villes du Rhin, en Bavière, en Bohême, en Souabe, ils massacrèrent les Juifs par milliers. A Trèves, les Juifs tuèrent leurs coreligionnaires, les femmes se jetèrent dans la Moselle, pour échapper à ces furieux mystiques. On tuait et l'on rançonnait sans miséricorde. Et les chefs n'étaient point plus humains que les soldats. Godefroy de Bouillon avait juré qu'il vengerait sur Israël le sang du Christ, et l'intervention de l'empereur Henri IV seule l'empêcha d'accomplir son projet. Mais les

Juifs de Cologne et de Mayence durent racheter leurs vies au prix de 500 pièces d'argent. Les Pastoureaux et les Jacques ne promenèrent point plus tard par le monde une plus formidable terreur. A Nisch, en Bulgarie, les croisés de Pierre l'Ermite, après avoir acheté des vivres, incendièrent les moulins et les faubourgs. Ils brûlèrent tout aux alentours de Constantinople, même les églises, qu'ils dépouillaient des plombs de leurs toitures, pour les revendre aux Grecs. « On comprend, dit M. Chalandon, qu'Alexis, peu soucieux de garder ces hôtes incommodes, leur ait enjoint de passer le Bosphore ». Anne Comnène, fille d'Alexis, qui écrivit la chronique de ces événements, prétend que les croisés coupèrent des enfants en morceaux, les embrochèrent et les firent rôtir. Espérons que l'honnête princesse acceptait ici une incertaine rumeur populaire. Mais demeurons seulement dans le doute cartésien.

Les manifestations mêmes d'une religion sincère furent parfois gâtées par d'étranges fantaisies. Une petite histoire, rapportée par Marino Sanudo, a bien de la saveur. Les Vénitiens, fort dévots à saint Nicolas, patron des gens de mer, envahirent un jour, sur les côtes d'Anatolie, un couvent grec où ils comptaient découvrir les reliques du bon évêque. L'higoumène, interpellé, jura sur sa part de paradis que les reliques n'étaient point chez lui. Les Vénitiens pénétrèrent dans l'église, et, à grands coups de hache, démolirent l'autel. Ils y trouvèrent deux corps saints, dont l'un pouvait

appartenir au thaumaturge. Ils les emportèrent tous les deux, sans dire merci. Puis, très contents, ils se rembarquèrent. Mais, en pleine mer, ils rencontrèrent la flotte des Pisans qui, eux aussi, cherchaient un saint Nicolas. On se battit, tout un jour, sans grand dommage. Alors les Vénitiens dirent aux Pisans : on peut s'arranger ; nous en avons deux, prenez celui-ci et faisons la paix. Et les deux grandes communes maritimes eurent chacune le corps du patron des navigateurs. Celui de Venise est à Saint-Nicolas du Lido. Le moyen âge, si faible en esprit de critique, ne se troublait point la cervelle à l'occasion de telles singularités.

Mais les Musulmans, les Sarrasins, les émirs et khalifes, d'âme hautaine, jugèrent parfois sévèrement les contradictions qui, chez les chevaliers croisés, séparaient la doctrine de la conduite. Saladin, le Soudan de la troisième croisade, le noble prince que Dante plaça dans la compagnie des demi-élus du *Preinferno*, parmi les poètes et les sages de l'antiquité, Saladin remarqua, au cours d'une entrevue, que les seigneurs chrétiens foulaient aux pieds le tapis de sa tente, parsemé de croix, et « crachaient dessus comme sur la terre nue ». Il leur dit : « Vous prêchez la croix et vous l'avez outragée sous mes yeux ; vous n'aimez votre Dieu qu'en paroles et non en action ». L'histoire, qui est au *Novellino*, semble d'accord avec le livre que nous venons de feuilleter.

Chanson de geste féodale (1)

L'éclatante épopée orientale où se complaisent l'érudition et le talent littéraire de M. Gustave Schlumberger vient à nous aujourd'hui avec un chant nouveau, d'un charme singulier. Elle ne nous présente plus le tableau dramatique de l'empire grec. Empereurs aux yeux farouches d'icônes byzantines, théologiens féroces, passionnés pour les jeux de l'Hippodrome, infatigables sophistes discutant avec leurs moines les insondables mystères de la lumière incréée, de la consubstantialité, de la procession du Saint-Esprit ; grands politiques parfois, hardis capitaines, grands massacreurs de Bulgares ; impératrices rigides dans leur gaine de lourdes pierreries, ouvrières sinistres de conspirations, d'assassinats, de régicides et de révolutions et qui, desséchées par les ans, momifiées, changent encore d'époux ou d'amants ; puis, tout un monde bizarre, multicolore, éblouissant, parfois grotesque, souvent terrible, de patriarches et d'eunuques, de condottières et de scribes, de fonctionnaires hiératiques, de prétoriens cuirassés

(1) *Campagnes du Roi Amaury Ier de Jérusalem en Egypte au XIIe siècle*, par Gustave Schlumberger. — Paris, Plon-Nourrit, 1905.

de plaques d'or, d'évêques chamarrés de pierreries, d'anachorètes mangeurs de sauterelles, de grammairiens éplucheurs de syllabes, de scolastiques occupés à l'alchimie des dogmes. A ces grandioses images du passé byzantin, si magnifiquement encadré par les collines fleuries du Bosphore et le décor lointain de l'Olympe de Bithynie, M. Schlumberger avait joint déjà des épisodes tirés des entreprises aventureuses que les chrétiens latins tentèrent en Orient, aventures rehaussées d'héroïsme et toutes parées d'une poésie de rêve, telles que la vie de ce Renaud de Châtillon, qui fondait un royaume dans les solitudes lugubres de la mer Morte ; aventures aussi d'un brigandage implacable, telles que l'équipée de ces capitaines catalans qui, au xive siècle, de Sicile où ils guerroyaient contre les Angevins, passent à Constantinople pour guerroyer contre les Turcs, se brouillent avec les Grecs, travaillent dès lors pour leur propre compte, vont et viennent à travers les régions balkaniques, inondent de sang la Thessalie, brûlent les villes, les moissons, les forêts, chassent d'Athènes le duc latin Gautier de Brienne et plantent leur étendard sur le Parthénon. On sait que quelques années plus tard, le fils de Gautier se créait tyran de Florence et accrochait son gonfalon au palais vieux. Il se disait toujours duc d'Athènes et ce n'était point un banal symbole historique, Athènes et Florence réunies, s'embrassant sous la cape de ce spadassin féodal. Ah ! les siècles heureux ! On n'avait point le temps de s'y ennuyer. Même le

brigandage avait alors très grande allure et ne savait point encore dégénérer en cambriolage et en vilenie.

Maintenant, sous la plume alerte de M. Schlumberger, la scène a changé. La Chanson de Geste nous rend quelques années d'histoire de France, l'action politique et militaire, au XIIe siècle, en terre sainte et en terre musulmane, d'un très noble prince féodal, les campagnes en Egypte, du roi de Jérusalem, Amaury Ier. Amaury avait succédé, en 1162, à son frère Baudouin III, mort à Beyrouth, empoisonné par les pilules de son médecin arabe. Les chroniqueurs ont conté le pèlerinage funèbre du roi mort, conduit par son frère Amaury, comte de Jaffa et d'Ascalon, par le désert mélancolique qui va de Beyrouth à Jérusalem. Sur tous les sentiers de la Syrie et de la Palestine se pressaient les foules chrétiennes, soldats, chevaliers, ermites et paysans, pleurant sur le prince, orgueil de l'Orient latin qui, par Godefroy de Bouillon, son ancêtre, représentait les souvenirs et l'espérance de l'Eglise et de la Croisade. Nour-ed-Din, sultan de Syrie, khalife d'Alep, sollicité alors par ses émirs de profiter de ce grand deuil pour envahir le royaume chrétien, avait répondu : « Nous devons avoir compassion de la juste douleur des Francs et les épargner, car ils viennent de perdre un prince tel que le monde n'en possède pas actuellement un second ». Le lendemain de sa rentrée à Jérusalem, trois jours « devant la feste Monseigneur saint Pierre », en présence des

évêques et des hauts barons, Amaury recevait, dans l'église du Saint-Sépulcre, la lourde couronne qui repose encore idéalement aujourd'hui sur la tête de l'empereur François-Joseph.

Le grand chroniqueur de la croisade au XIIe siècle, Guillaume de Tyr, a laissé d'Amaury le portrait le plus séduisant : « Homme sage, instruit, profondément réfléchi, de vaste et riche expérience dans la connaissance des choses de ce monde. A l'inverse de son frère Baudouin, qui était très verbeux, il parlait peu, il possédait mieux que pas un les assises, les coutumes du saint royaume ». Il était avide de lectures, surtout historiques. Il réformait les lois, étudiait les questions religieuses, détestait les paroles vaines des jongleurs, les divertissements des ménétriers, les plaisirs de la table. La noble chasse féodale au faucon était sa joie. Dans la guerre, où il témoignait d'une énergie et d'une endurance prodigieuses, il faisait preuve de prudence, de finesse, de la plus admirable valeur. Il fut, d'après un témoin sarrasin, le plus grand des rois francs par la bravoure, la prudence et la sagesse. Il aimait à interroger sur les us et coutumes des contrées lointaines les pèlerins qui venaient en Palestine; il consultait les clercs sur les passages difficiles de l'Ecriture, sur les conditions de la vie future. Sa taille était haute, imposante ; son grand nez d'aigle émergeait entre des yeux étincelants comme des escarboucles. Ajoutez une chevelure et une barbe abondantes. Quand il riait, toute sa personne

était ébranlée au détriment de sa dignité royale. Du vivant de Baudouin, il avait épousé une cousine un peu trop proche, Agnès de Courtenai. Quand celle-ci lui eut donné un fils, qui fut Baudouin IV, et une fille, Sibylle, le patriarche Foucher jugea — un peu tard — le mariage incestueux et fit dépendre du divorce son consentement au couronnement. La bonne Agnès se remaria avec sérénité; elle eut trois autres maris; sa dernière union avec Renaud de Sidon, fut encore annulée pour cause de parenté défendue. La croisade faisait beaucoup de jeunes veuves. Mais pour le bien de la chrétienté, elles se disaient : « Dieu le veut » et se remariaient très gentiment, afin que, dans la volière du Seigneur, il y eût toujours des oisillons. Amaury, n'osant plus contracter d'union latine, demanda la main d'une princesse byzantine. Après deux années de négociations difficiles, des ambassadeurs lui amenèrent de Constantinople une charmante personne, Marie Comnène, nièce du grand empereur Manuel. La flottille nuptiale, « chargée d'or, d'argent, et de draps de soie et de gens », aborda à Saint-Jean d'Acre, puis à Tyr, où le mariage fut célébré le 29 août 1167. Marie donna à Amaury une fille, Isabelle, qui, pour demeurer fidèle à l'esprit matrimonial du siècle, eut quatre maris, dont deux rois de Jérusalem.

Amaury était un politique. Il comprit le péril que courait son petit royaume resserré, étranglé entre les deux grandes portions du monde musulman,

heureusement encore rivales entre elles, la Syrie et l'Egypte, le jour où, réconciliés, les deux khalifats se tendraient la main pour abattre le principat chrétien de la Palestine. Il sentit que l'œuvre de la croisade serait ruineuse tant que les barons francs n'auraient point pied en Egypte, soit comme conquérants, soit comme alliés. C'est au Caire que lui parut se trouver le nœud de la Question d'Orient, telle que l'avait posée l'entreprise mystique de Pierre l'Ermite et d'Urbain II. Un demi-siècle plus tard, l'empereur Frédéric II reprendra la même vue historique, mais à sa façon, et en dépit des prières et des anathèmes du Saint-Siège, jugera qu'une entente diplomatique et un traité d'amnistie avec le Soudan eût été plus utile qu'une action militaire et des opérations de chevalerie aux intérêts de la chrétienté. Les résistances obstinées de Rome, fortifiées par d'éclatantes excommunications, empêchèrent le César souabe de couronner pacifiquement la croisade. Et plus tard encore saint Louis tentera de prendre en Egypte d'abord, et plus tard à Tunis, les clefs du Saint-Sépulcre.

Amaury poursuivit avec une ténacité extraordinaire l'exécution de son plan politique. De 1163 à 1169, il fit cinq campagnes en Egypte. La première, marquée par un échec au siège de Bilbéis, qui commandait sur la branche pélusiaque du Nil, la route du Caire, fut très brève. Les expéditions qui suivirent eurent un caractère plus original. Les races de l'Islam traversaient alors des jours tra-

giques. La dynastie fatimite, représentée par un enfant relégué au fond de son harem, touchait visiblement à sa fin. Nour-ed-Din, le maître de la Syrie, à qui les Francs venaient d'infliger de graves désastres militaires, préparait une action énergique contre le royaume chrétien, et, en même temps, intervenait dans les affaires très troublées de l'Egypte, où deux vizirs, le père et le fils, victimes de conspirations de palais ou d'odieuses trahisons, avaient été assassinés. Leur successeur, Schawer, lettré et d'esprit chevaleresque, était à son tour précipité, se réfugiait près de Nour-ed-Din, appelait le sultan sur le Nil, et celui-ci le restaurait *manu militari* en son vizirat. Mais Schawer se brouillait aussitôt avec Schirkoûh, général de son patron asiatique. Le roi Amaury crut le moment favorable à son rêve. Il prêta l'oreille aux sollicitations de Schawer, et le monde musulman vit avec stupeur l'union du croissant et de la croix ligués contre l'armée syrienne. Dès ce jour Amaury s'engageait à fond dans l'imbroglio oriental où, de leur côté, étaient entrés les Turcs sur l'invitation de Nour-ed-Din. Sans cesse, de la Palestine à l'isthme sinaïtique, le long des rivages sablonneux, d'une si terrible désolation, chevaucheront, étincelantes au grand soleil, les bandes féodales. Après l'alliance fatimite contre le Sultan et Schirkoûh, ce fut l'alliance byzantine, dont les résultats ne furent pas plus heureux. D'ailleurs, les Byzantins n'eurent jamais, dans les opérations de nos croisades latines, qu'une action

funeste. Cette entrée des barbares dans les affaires de l'Orient les inquiétait : ils eurent très vite le pressentiment d'une grosse aventure ; un jour viendrait certainement où le sourire du Bosphore semblerait à ces Francs cuirassés de ferrailles rouillées plus séduisant que la figure funèbre de la vallée de Josaphat ou du lac de Sodome.

Le livre de M. Schlumberger, dont je n'ai pu indiquer que la trame sommaire, se lit comme un roman de cape et d'épée. On y rencontre beaucoup d'égorgements et d'intéressantes têtes coupées. C'étaient les mœurs de ce temps-là. Mais voilà un chapitre de notre histoire nationale placé en belle lumière. *Gesta Dei per Francos*. Tous les peuples du monde n'en peuvent dire autant. C'est par trois siècles de coups de lances stériles que la France avait imposé à l'Orient le respect de son nom et le prestige de son génie, prestige et respect dont se rit l'insondable niaiserie de nos parlementaires.

Français de Terre Sainte

M. Gustave Schlumberger doit être un homme heureux. Il vit par le souvenir dans le vieil Orient du moyen âge, en un monde d'éblouissante lumière, de ruines pathétiques, de mœurs pittoresques, de légendes de terreur, de chansons d'amour. Parmi les joies que donne l'histoire des âges très anciens, l'une des plus douces, assurément, est de détourner la pensée et les yeux des choses présentes ; on s'enferme dans le passé comme les ermites en leur cellule ; on oublie les tristes artisans de politique qui s'acharnent à l'œuvre calamiteuse d'abaissement national ; on berce par le rêve l'angoisse et les souffrances des jours que nous traversons. Allez à l'Orient de Schlumberger. Vous y trouverez une chronique inouïe d'héroïsmes, de violences, de misères et de crimes, des chansons de Geste, des romans de cape et d'épée, de grands scélérats et de grands ascètes, des massacres, des tempêtes, des empoisonnements, des liturgies saintes, des icônes aux regards terribles, des églises ruisselantes de mosaïques d'or, des paysages inondés de soleil, des mers d'azur profond baignant des acropoles, des forêts de palmiers, des fleuves empourprés par le sang des batailles, des palais de marbre où glis-

sent des fantômes d'Empereurs et d'Impératrices et des déserts mornes, d'une désolation infinie. Les hordes barbares, Bulgares, Sarrasins, Turcs, qui, durant huit ou neuf siècles, furent la terreur de Byzance, ont une autre tournure historique que Narbonne et Béziers tenant la France en échec depuis deux mois. Les guerres atroces, les invasions sauvages et la peste noire qui surgit sans cesse et emporte des provinces, sont des catastrophes plus dignes de pitié que la mévente des vins de l'Hérault. Et même certains grands eunuques byzantins, maires du palais impérial, administrateurs des finances publiques, parfois généraux excellents, donnèrent là-bas des preuves de génie politique que vous attendrez en vain de certains ministres de notre connaissance.

Byzance, les dixième et onzième siècles byzantins nous ont été rendus par Schlumberger en des volumes enrichis de gravures permettant au lecteur de revivre dans la familiarité de ce monde étrange, la fantasmagorie de ces ameublements, de ces étoffes, de ces costumes, de ces rites ecclésiastiques qui, depuis Luitprand, au huitième siècle, et les chevaliers francs de la quatrième croisade, jusqu'aux légats envoyés par les Papes du quinzième siècle, furent la stupeur des hommes de l'Occident. Mais, quand l'historien rencontre en ses études quelque épisode dramatique de cette geste réservée par Dieu, disait-on jadis, à la vaillance de nos pères, il s'y arrête, oublie le Bosphore, la coupole de Sainte-Sophie, l'ineffable

mélancolie de l'Ad-meïdan pour Jérusalem, le Saint-Sépulcre, Antioche, le Jourdain, la mer Morte, et d'une plume passionnée, trace un tableau d'épopée où éclatent des noms français, des coups d'épée française, des générosités, des témérités, des folies chevaleresques de la vieille France, parfois aussi la loyauté et l'élégante courtoisie du Khalife et des Emirs. Emirs arabes et barons chrétiens, Saladin, Amaury, Lusignan nous font encore oublier pour quelques brefs instants les prodigieux virtuoses de notre présente histoire.

Deux figures singulières, de valeur morale très diverse, mais d'énergie et de vaillance égales, ont attiré Schlumberger, deux croisés du douzième siècle, Amaury Ier, roi de Jérusalem, et Renaud de Châtillon, roi de la mer Morte.



Amaury Ier succédait, en 1162, à son frère Baudouin III, empoisonné, à Beyrouth, par les pilules de son médecin arabe. Il conduisit lui-même le roi mort jusqu'à Jérusalem, à travers les foules de chevaliers, de pèlerins, de paysans qui accouraient de toutes parts sur les sentiers de la Syrie et de la Palestine, pleurant le prince, arrière-cousin de Godefroy de Bouillon, symbole glorieux de la croisade. Aux émirs qui l'engageaient à envahir alors le royaume chrétien troublé par la mort de Baudouin, le khalife d'Alep répondait : « Nous devons avoir compassion de la

juste douleur des Francs et les épargner, car ils viennent de perdre un roi tel que le monde n'en possède pas aujourd'hui un second ».

Amaury fut un grand batailleur. De 1163 à 1169, il fit cinq campagnes en Egypte. Les vertus guerrières étaient d'hérédité féodale. C'est ailleurs que parut l'originalité de son génie. Ses contemporains l'ont montré « homme sage, instruit, profondément réfléchi, de vaste et riche expérience dans la connaissance du monde. Il parlait peu et possédait mieux que pas un les *assises*, les *coutumes* de son royaume ». Il lisait beaucoup, détestait les paroles vaines des jongleurs, le jeu des ménétriers, la table, faisait sa joie de la noble chasse au faucon, réformait les lois, s'intéressait aux choses religieuses, interrogeait les pèlerins sur les mœurs des contrées qu'ils avaient traversées, les clercs et les moines sur l'Ecriture sainte. Selon les Sarrasins eux-mêmes, il fut aussi grand par la prudence et la sagesse que par la bravoure militaire. De taille imposante, avec un grand nez d'aigle entre des yeux « étincelants comme escarboucles », quand il riait, « toute sa personne était secouée ». Il avait épousé, n'étant encore que comte de Jaffa, une cousine un peu trop proche, Agnès de Courtenai, dont il avait, à la mort de son frère, un fils qui fut Baudouin IV, et une fille. Le patriarche imposa, comme condition au couronnement, le divorce des deux époux. Agnès se remaria successivement avec trois autres maris : sa dernière union fut encore annulée pour

cause de parenté défendue. Quant au Roi, il obtint, après de longues négociations, une Comnène, nièce du grand Manuel. Il en eut une fille, Isabelle, qui épousa quatre maris, dont deux rois de Jérusalem. La croisade faisait beaucoup de jeunes veuves, qui se remariaient pour le bien de la chrétienté, en disant : « Dieu le veut ! »

Amaury, qui vécut sa royauté à cheval, la lance en arrêt, fut un très avisé politique, tant qu'il se maintint dans la tradition toute latine de la croisade et ne gâta point l'œuvre entreprise, depuis le temps d'Urbain II, par l'Occident féodal et la Papauté, en inaugurant de dangereuses relations diplomatiques et militaires, tantôt avec un vizir rebelle au khalife du Caire, tantôt avec l'Empire byzantin. Il avait compris, au début de son règne, le péril couru par le petit royaume palestinien resserré entre les deux grands khalifats du monde musulman, la Syrie et l'Egypte, le jour où ces deux puissances, réconciliées, s'uniraient pour la ruine des principats chrétiens. Il vit clairement que la croisade ne serait qu'une toile de Pénélope, sans cesse détruite, sans cesse reprise, tant que les barons francs n'auraient point pied en Egypte par la conquête ou une alliance fondée sur la victoire de ses chevaliers. Le nœud de la question d'Orient lui parut être au Caire. Un demi-siècle plus tard, l'empereur Frédéric II reprendra la même vue historique, non plus par la croisade offensive, mais par entente diplomatique avec le soudan d'Egypte, maître alors de la Syrie. Plus

tard encore, saint Louis essayera de reprendre, en Egypte d'abord, puis à Tunis, les clefs du Saint-Sépulcre. Amaury donna au monde ce spectacle imprévu et qui eût frappé de stupeur Pierre l'Ermite : l'union du croissant et de la croix, des fatimites du Nil et des barons francs, venus de la Loire, de la Seine et du Rhône, contre le khalife de Bagdad. Puis, quand il eut imprudemment convié le basileus byzantin à collaborer à la croisade, des Pyramides et du Sinaï jusqu'à Antioche, jusqu'au Bosphore, dans le va-et-vient des chevauchées franches, grecques, musulmanes, on vit un instant l'Orient tout entier faire au roi latin de Jérusalem comme un cortège bariolé et magnifique.



En ces mêmes années et jusqu'à la fin du siècle, un prodigieux aventurier, Renaud de Châtillon, déroulait aux yeux de la chrétienté son extraordinaire roman féodal. C'était un fort petit seigneur qui, tout jeune, avait suivi la croisade prêchée par Saint-Bernard. « Pas moult rich hom », mais « beau et courtois », il fut distingué par la veuve du prince d'Antioche, Raymond de Poitiers, qu'on avait rapporté à sa femme « sans tête ni bras ». Baudouin III autorisa le mariage, et ce cadet venu du pays de Montargis se trouva prince régent d'Antioche pour le temps de minorité de Bohémond, son beau-fils. Renaud devenait ainsi le premier personnage de Terre Sainte, après son

suzerain, le roi de Jérusalem. Antioche, conquête de la première croisade, était la reine de l'Orient, l'entrepôt des marchandises précieuses de l'Asie, un caravansérail immense où se coudoyaient les chevaliers francs, les Bédouins du désert, les nègres africains, les théologiens de Byzance, les évêques latins, les armateurs et marchands de Venise et d'Amalfi, les sectaires du Vieux de la Montagne, les jongleurs provençaux, les courtisanes couronnées de roses, les moines grecs aux yeux luisants, à la face couleur de vieille cire. Les émirs poussaient sans relâche des pointes vers l'antique métropole, où les apôtres avaient passé, où saint Paul avait parlé. Pendant sept ans, jusqu'à la majorité de Bohémond, Renaud régna sur ce monde disparate et défendit son fief contre l'Islam. Malheureusement pour sa gloire, son imagination vagabonde et son goût naturel pour la piraterie l'entraînèrent alors aux plus regrettables entreprises. Tour à tour condottière de l'empereur Manuel et allié de l'implacable ennemi de Byzance, Thoros, le héros national de l'Arménie, il lui parut bon d'armer un jour une flotte à l'aide de renégats chrétiens, de Druses, de Bédouins, de surprendre l'île de Chypre, d'en massacrer la garnison, d'en brûler les églises et d'entasser sur ses galères toutes les richesses de l'île charmante. Renaud, désavoué par le roi Baudouin, paya cher sa félonie. L'Empereur vint présider, sur sa frontière, à l'humiliation du corsaire qui, nu-pieds, la hart au col, suivi de ses chevaliers et

de ses moines pleurant et criant merci, dut s'agenouiller devant le basileus.

L'incorrigible aventurier eut alors la pensée de s'en aller vers l'Euphrate razzier les troupeaux turkomans qui paissaient *super flumina Babylonis*, sous la protection de l'émir d'Alep. Cette affaire finit bien mal encore. Renaud, prisonnier, fit, dans Alep, une entrée mélancolique, lié nu en travers d'un chameau. On le garda seize ans dans la fraîcheur d'un cachot. Il se racheta fort cher, et reprit le chemin d'Antioche. Sa femme y était morte et Bohémond régnait. Le cadet du pays de Loire n'était plus que Renaud sans terre. Il prit son bâton de pèlerin et s'en vint à Jérusalem, où le jeune Baudouin IV, successeur d'Amaury, languissait de la lèpre, tandis que Saladin, soudan d'Egypte, prenait le gouvernement de l'Asie musulmane. Le roi *mésel* (le lépreux) accueillit avec empressement le capitaine errant, lui donna une seconde épouse avec les fiefs du premier mari de la dame, des forteresses en pays de Moabes et d'Idumée, sur les montagnes qui dominent la mer Morte. Contrée horrible, hantée par les souvenirs les plus grandioses du Vieux Testament, mais marche frontière qui surveillait et pouvait séparer l'une de l'autre la Syrie et l'Egypte. Renaud commença, sans embarras, en 1177, une période nouvelle de sa vie, plus fantastique encore que la première.

***

Cette principauté d'outre-Jourdain allait de la mer Morte à la mer Rouge. Du lac de Sodome au Sinaï, dix forteresses dressaient leurs tours dans la désolation des montagnes, sur les noirs précipices. En ces infernales solitudes, du plus formidable de ses châteaux, le Karak moabite, la « Pierre du Désert », à plus de trois mille pieds au-dessus de la Méditerranée, Renaud de Châtillon, « le démon franc », disaient les Sarrasins, pendant onze ans, chevalier chrétien et forban sans scrupule, veillait à la fois sur la sécurité du Saint-Sépulcre et les longues caravanes de chameaux, chargées de marchandises précieuses, qui cheminaient en ces solitudes. Tout en pillant, il poussait vers l'Est ses bandes où les chevaliers francs se mêlaient aux mercenaires bédouins, aux renégats musulmans. Peu à peu son empire de rochers et de misère grandissait, empire peuplé de chacals et de vipères, baronnie fantastique où vaguaient les fantômes de Jacob et de Moïse, où au cri d'agonie de Gomorrhe répondait la lamentation pleureuse de Jérémie. Un moment, il parut véritablement le bouclier du royaume latin. A la tête de toute la noblesse franque et des Templiers, accompagnés par l'évêque de Bethléem, tenant la sainte croix, il taillait en pièces, en vue de Ramleh, l'armée de Saladin. Le Khalife conclut une trêve avec le Roi qui, se sentant mourir, assurait sa couronne à Guy de Lusignan. Mais l'incorri-

gible Renaud prétendait piller toujours les enfants d'Allah, en dépit de la trève jurée par son suzerain. Saladin reparut, terrible, et la guerre se ralluma. Renaud dicta le plan de campagne, se fit battre, se replia dans ses inaccessibles tours, d'où il projetait l'invasion de Médine et de la Mecque, l'enlèvement du tombeau du Prophète. Il choisissait pour cette belle opération, la voie de mer, faisait porter par ses bédouins, pièce à pièce jusqu'à la mer Rouge, une flotte dont ses ingénieurs rajustèrent les morceaux, et, toute une année, jusqu'à l'entrée de l'Océan Indien, brûlait les côtes de l'Arabie et de l'Egypte, jusqu'à Aden. A son tour, le soudan passait sa flotte par petits fragments à travers l'isthme, reprenait l'offensive, faisait subir à la flotte chrétienne un épouvantable désastre.

Renaud se trouvait alors en Palestine, et donnait, au bord de la mer Morte, des fêtes chevaleresques pour célébrer le mariage de son beau-fils Humfroy avec une nièce de Baudouin. Saladin apparut, en pleines noces, avec son armée. Renaud lui envoya des plats du festin nuptial : le soudan défendit qu'on attaquât la tour réservée aux jeunes époux. Quatre années s'écoulèrent en sièges impuissants des citadelles latines et en trèves que Renaud violait toujours. Saladin finit par s'emparer à la fois de Lusignan et de Renaud. Le roi de Jérusalem mourait de soif ; le Khalife lui fit servir un sorbet d'eau de rose rafraîchie dans la neige du Liban. Renaud acheva la coupe que lui

tendit son prince. Mais la dernière gorgée fut gâtée par la dague de Saladin. Les esclaves tranchèrent la tête de l'aventurier. Et Saladin faisait gracieusement asseoir à ses côtés Lusignan qui tremblait. « Un roi, lui dit-il, ne tue pas un roi ».

Ce roi de la mer Morte, conquistador, poète et brigand, manquait sans doute de loyauté commerciale. Mais cette étrange figure a des traits héroïques. Il eut sa large part, en Terre-Sainte et dans tout l'Orient, à la légende d'admiration et de respect qui, là-bas, s'attacha au nom des Francs. Or, jusqu'à ces quinze dernières années, les Francs, pour les Orientaux, c'était la France. Tandis qu'aujourd'hui, hélas !.....

Le Pape Innocent III [1]

I

Parmi les Papes qui laissèrent à l'histoire de l'Eglise un éclatant souvenir de grandeur, c'est Innocent III, pour lequel Léon XIII professait la vénération la plus profonde. Il fit restaurer le tombeau de son glorieux prédécesseur au transept méridional de Saint-Jean de Latran. Le Pape juvénile, coiffé de la tiare médiévale, sommeille, les mains jointes, étendu sur sa couche de marbre, dans le clair obscur de la vieille basilique, et le rêve d'un passé tragique semble flotter encore autour du grand pensif bercé par la psalmodie lointaine du chapitre. Innocent III fut un Pape scolastique, nourri de dialectique et de syllogismes par les maîtres de l'Université de Paris, de droit civil et de droit canon par les docteurs de Bologne. Il écrivait à Philippe-Auguste : « C'est à l'Université que je dois, par la grâce de Dieu, tout ce que j'ai de science ». Il demeura toute sa vie le patron de notre école, défendit les étudiants et les maîtres contre la tyrannie de l'évêque et du chan-

(1) *Innocent III. Rome et l'Italie*, par Achille Luchaire, membre de l'Institut. — Paris, Hachette, 1904.

celier de Notre-Dame. « De mon temps, écrivait-il en 1212, je n'ai jamais vu que les écoliers de Paris fussent traités de cette façon ». Mais plus encore que les Universaux et les Décrétales, une affinité intime du génie rapprochait l'un de l'autre Innocent III et Léon XIII ; tous deux ils eurent le sentiment juste des nécessités historiques de l'Eglise et du Saint-Siège, et l'œuvre de leur politique répondit aux aspirations de leur conscience pontificale.

Le beau livre de mon confrère, M. Achille Luchaire, met en pleine lumière l'apostolat de l'un des plus nobles papes du moyen âge. Et la noblesse d'Innocent fut d'avoir compris à quelles conditions l'évêque de Rome pouvait devenir le maître moral de l'Italie, l'évêque universel du monde chrétien.

Cette fonction purement spirituelle encore, avait été naguère recherchée et occupée par Grégoire le Grand. Celui-ci parut à l'heure de la plus douloureuse des invasions, après Alaric et Attila, après les Goths, au temps des Lombards, période de terreur, où l'extrême barbarie couvrit toute l'Italie jusqu'au détroit de Messine. Quelques épaves de civilisation flottaient encore çà et là sur la péninsule : Ravenne, plus byzantine qu'italienne, Naples, qui bientôt s'alliera aux Sarrasins, Rome, enfin, où ce moine, agenouillé dans sa cellule du Cœlius, était la dernière espérance de la chrétienté latine. Ce praticien lettré, très doux et très pur, par sa patience et l'ascendant de sa

vertu, sut constituer autour de lui la République chrétienne et la pacifier : il traitait avec les Byzantins, les Francs, les Goths d'Espagne, convertissait les Anglo-Saxons, évangélisait les Lombards. Il les vit s'incliner sous son bâton pastoral. L'Italie était désormais à l'abri de la contagion païenne ou arienne. A Rome même, Grégoire avait été l'évêque œcuménique, non un chef d'Etat. Dans la mélancolie de ses derniers jours, il parut pressentir que l'Eglise, jetée dans la mêlée du siècle, s'éloignerait bientôt de sa mission primitive, ou plutôt compliquerait cette mission par un inévitable contact avec les intérêts temporels.

La donation carolingienne fit, en effet, du Pape un seigneur italien, et le régime féodal fit les évêques et les abbés comtes et barons. L'Eglise devint ainsi une puissance séculière, supérieure à toutes les autres par l'action qu'elle exerçait sur les consciences, plus faible que toutes, parce que l'hérédité n'y perpétuait point le pouvoir dans une même famille. Sa grande misère fut alors d'entrer en concurrence dans le domaine des choses terrestres avec la hiérarchie de tous les pouvoirs d'ordre laïque et politique, avec l'Empereur, qui se croit toujours roi des Romains, avec les barons latins, qui prétendent créer le Pape, le déposer, le chasser de Rome ou l'égorger selon leur bon plaisir, avec la populace féroce des *Monti* et du *Transtévère*, qui le lapide après l'avoir adoré. Pour échapper à cette angoisse, Grégoire VII tenta un effort aussi grandiose que vain. Il crut, en

lançant le dogme d'une papauté théocratique, assurer à l'Eglise la toute-puissance, c'est-à-dire la liberté. Il put savourer la joie amère du matin de Canossa; mais il mourut dans l'exil de Salerne, désespérant de la justice.

Grégoire VII s'était trompé sur son siècle et les conditions vitales de sa puissance politique : il avait parlé et agi comme eût fait un pape contemporain de Philippe II. Des papes d'humeur plus pacifique et d'esprit plus avisé, tels que Silvestre II, notre Gerbert, jugèrent plus sage de s'abriter, en ces jours affreux du dixième et du onzième siècle, sous le manteau impérial. Ils n'étaient alors, dans Rome, que les seigneurs ecclésiastiques de la commune souverainement régie par ses magistrats et sans cesse bouleversée par l'émeute. Au cours du douzième siècle, l'Italie entière avait peu à peu soit substitué, soit juxtaposé l'ordre communal à l'ordre féodal. Vers la fin de ce siècle. Alexandre III comprit les signes de l'heure présente : il s'opposa comme chef du parti guelfe à Barberousse, encouragea la ligue des communes lombardes contre l'empire et put bénir la victoire nationale de l'Italie supérieure sur le champ de Legnano. *Italicæ libertatis propugnator.*

Franchissons maintenant plus de cent années. Voici un Pape d'âme très haute, d'orgueil implacable, qui forme un projet de puissance temporelle aussi hardi que le rêve de Grégoire VII. Boniface VIII, au moment du plein épanouisse-

ment communal de l'Italie, imagine de fonder à Rome, par l'écrasement du patriciat romain, une monarchie absolue et telle qu'apparaîtra, deux cents ans plus tard, le pontificat d'Alexandre VI. Il put brûler Palestrine et déloger de leurs tours féodales les Colonna. Mais cette opération toute séculière l'obligeait à exagérer ses prétentions d'omnipotence canonique. Son plus beau titre au principat temporel, à défaut d'armée, d'aristocratie dévouée et de tradition dynastique, était nécessairement son droit spirituel, sa primauté d'origine mystique sur les princes et sur les peuples. Ses fières et dures Encycliques rappellent par leur ton le *Dictatus Papæ* de Grégoire VII. En Italie, il se heurta contre la masse gibeline, déconcerta ou trahit les cités guelfes du parti blanc; au delà des Alpes il trouva Philippe le Bel, les légistes et l'Université de Paris. Il était très vieux, bien qu'indomptable, entouré de haines, en réalité très faible. L'avanie d'Agnani manifesta la vanité des visions politiques qui furent le tourment de son pontificat. L'homme que les contemporains nommèrent le *Magnanimus peccator* était entré à la fois trop tard et trop tôt dans l'histoire de l'Eglise romaine.

Innocent III vint à son heure ou, plutôt, fut le maître de son heure. M. Luchaire nous le montre, aux jours qui suivirent son élection, fidèle à la tradition théocratique de Grégoire VII. Il reprenait à son profit le symbole scolastique des deux luminaires qui éblouira encore les yeux de Dante. Il

écrivait : « Rien de ce qui se passe dans l'univers ne doit échapper à l'attention et au contrôle du Souverain-Pontife ». Mais déjà il voyait bien que pour affermir sa puissance spirituelle, il devait se dévouer aux intérêts tout séculiers de la papauté, adapter son pouvoir au présent état social de la péninsule. Il ne s'agissait plus de provoquer des Ligues centre l'Empire affaibli, après la mort de Henri VI, par le conflit des prétendants ; encore moins eût-il été opportun d'édifier un principat en face du monde communal. « L'Italie du douzième siècle, écrit l'historien, n'était pas une nation, mais une collection de cités. Leur unique idéal consistait à s'attribuer l'autonomic et à s'étendre aux dépens des villes voisines, de la féodalité locale et du haut suzerain ».

Le premier acte, l'acte capital de ce pontificat devait être l'absolue soumission de Rome non à un despote mitré, un Alexandre VI, un Jules II, mais à son évêque, à son légitime comte ecclésiastique. Ce fut un terrible labeur, une lutte de dix années, contre une révolution sans cesse renaissante et d'aspect toujours changeant. La commune, toujours hostile, autonome, brutale, était tantôt oligarchique, tantôt démocratique. La démagogie, qui n'oubliait point Arnaud de Brescia, remontait sans cesse sur le Capitole ; la plupart des nobles pactisaient avec le peuple ; au Colisée, au théâtre de Marcellus, aux thermes de Caracalla, se dressaient les tours des barons rebelles ; les Orsini, les ours sauvages du patriciat,

entraient dans l'histoire de l'Eglise. Le peuple était prêt pour toutes les violences bestiales. Quand on rapporta de l'exil le cadavre d'Alexandre III, la foule alla « au devant du cortège jeter de la boue et des pierres sur le lit funèbre ». Des hauteurs du Latran, où il vivait seul, protégé par les Annibaldi, Innocent entendait nuit et jour la cloche du Capitole sonnant pour la guerre civile. Autour de Rome, les barons et le sénateur communal étaient maîtres de tout le pays; plus loin, les comtes allemands campaient sur toutes les provinces de l'Eglise. Au nord de Rome, les communes malveillantes en Toscane, douteuses partout ailleurs, par la ruine de l'épiscopat féodal, avaient privé le Saint-Siège de sa meilleure ressource en Italie. Dans la plus florissante moitié de la péninsule, l'hérésie occulte gagnait tous les ordres de la société; dans toute une moitié de la France l'hérésie, soutenue ouvertement par les seigneurs, triomphait; à Paris, enfin, l'hérésie scolastique d'Amaury de Chartres niait l'éternité du christianisme. La chrétienté italienne ne paraissait plus obéir à la voix de son premier pasteur. Innocent III, plus jeune et plus docte que Grégoire VII, comprit que, pour sauver le Saint-Siège, l'Eglise romaine et même l'unité de la foi avant tout, c'était Rome qu'il devait tenir entre ses mains. Il commença en 1198, par se soumettre le préfet impérial et imposer le serment de fidélité au sénateur communal. Le désordre qui suivit la mort de Henri VI lui rendit le patrimoine

et les anciens fiefs toscans de Mathilde ; l'interrègne et la compétition d'Othon IV et de Philippe de Souabe contre le jeune Frédéric II, par le relâchement des liens qui unissaient à l'empire un grand nombre de villes, lui permirent enfin d'être reconnu par la péninsule comme le protecteur des communes et, écrivait-il huit mois après son élection, « le tuteur paternel de l'Italie ».

Cependant Rome, la cavale méchante que Dante dénoncera plus tard aux Européens, Rome résistait toujours et se cabrait. Au printemps de 1203, Innocent dut s'enfuir de sa métropole en flammes et, dix mois après, rentrait dans la ville, jetait ses partisans contre le maître démagogique de la commune, Jean Capocci, et, tout en livrant les batailles de rue, achetait à prix d'or les chefs du peuple. Il obtint cette fois tout ce qu'il voulait, le droit de nommer et de déposer le sénateur ou le podestat, à qui appartenait à Rome le pouvoir exécutif. Mais s'il avait essayé de détruire alors la commune romaine et d'établir la monarchie papale plus d'un siècle avant que la péninsule ne commençât un mouvement d'ensemble vers la tyrannie, il eût abdiqué le protectorat des villes républicaines de l'Italie et laissé le Saint-Siège isolé et désemparé entre l'Empire et les communes. Cependant, vers cette époque, il disait aux légats de Philippe-Auguste : « Le Seigneur a appelé les prêtres des dieux ; le sacerdoce est seul d'institution divine ; l'Empire n'est qu'une extorsion humaine ». Mais il lui suffisait d'être le haut baron

ecclésiastique de Rome et du patrimoine pour grouper les communes autour de la croix pontificale et être sans conteste l'évêque de Rome pour parler à l'Occident comme grand Pontife, régler l'intégrité de la foi catholique, imposer à Paris les sentences de ses théologiens, décréter une croisade d'inquisition (une ombre sur le règne) contre la France albigeoise. Il retenait en tutelle, dans les jardins d'un palais arabe de Palerme, le petit-fils de Barberousse, l'enfant qui, devenu César, sera un jour le tortionnaire de l'Eglise. Avec Frédéric de Souabe, le parti gibelin tout entier semblait tenir entre les mains du Pape. Ainsi la double mission du Saint-Siège au treizième siècle, la primauté en Italie et le rétablissement de la discipline religieuse, commençait par l'œuvre d'un grand homme d'Etat. Elle ne pouvait durer et grandir que par la suite de cette même politique. Plus encore qu'autrefois, la force morale et l'ascendant de l'Eglise romaine avaient pour condition première un intérêt essentiellement temporel, mais un intérêt limité par les conditions générales de l'Italie et la sagesse de la Papauté.

Il me reste à tirer de ce livre intéressant un ensemble de faits qui concourent à mieux expliquer la renaissance religieuse au temps même d'Innocent III.

II

La figure morale des Papes du moyen âge nous donne la sensation mystérieuse et vague, légère-

ment mélancolique, que nous recevons des icônes byzantines. Hiératiques, impassibles, rigides, ces fantômes pontificaux, qui luttèrent si âprement pour l'indépendance politique de l'Eglise romaine, n'ont rien à nous dire sur les singularités de leur esprit ou les secrets de leur cœur. Parfois, l'un d'entre eux, secoué par une tempête plus violente de l'histoire, se révèle à nous, non point en face, mais de profil et comme en une rapide vision, par l'impétuosité de sa passion ou l'inflexible énergie de son caractère. Tel Boniface VIII. Mais Boniface VIII lui-même n'est point un livre très facile à déchiffrer et l'on peut hésiter aujourd'hui sur le jugement définitif à rendre à propos de l'homme que Dante a maudit, que Philippe le Bel a peut-être calomnié et dont un très grave et très docte historien, le Père Tosti, a tracé une image auguste que Philippe le Bel et Dante n'ont point connue.

Or, avec Innocent III, les conditions d'information historique ont changé. Le portrait semble remplacer l'icône. Deux grandes crises religieuses qui marquèrent ce pontificat, la croisade albigeoise et l'apostolat de saint François d'Assise, projettent de deux directions contraires une lumière assez vive sur la figure d'Innocent pour qu'il soit permis de saisir quelques-uns des traits les plus personnels de son originalité morale.

N'oubliez pas qu'il ordonna l'implacable répression du manichéisme dans le Midi de la France, la proscription d'une doctrine lugubre qui était non seulement la contradiction du christianisme,

mais un grand péril pour la civilisation de l'Occident. De cette œuvre tragique, il a gardé dans la mémoire des hommes le renom d'un Pape terrible, *pontifice terribile* diront plus tard les Italiens de Jules II, qui, lui aussi, manqua souvent de douceur. Les personnes qui précipitent volontiers leur jugement ne doutent point qu'Innocent III n'ait dû se montrer d'une intransigeance obstinée. Ces personnes se tromperaient et toute une série de faits recueillis par M. Luchaire dans la correspondance même du pontife nous apprend ce que cette grande âme renferma de sagesse, de tolérance, de bon sens théologique.

De tous les points du monde chrétien les évêques et les docteurs le consultent sur les problèmes délicats de la conscience. Il est l'oracle universel, *apostolicum oraculum*. Il répond à toutes les questions, dénoue toutes les difficultés. Et, toujours, la solution qu'il impose est la plus généreuse, la plus libérale.

Un moine génevois se mêle de chirurgie, opère une paysanne d'une tumeur à la gorge, lui recommande le repos à la chambre. La femme travaille à la moisson et meurt. L'évêque, inquiet, demande si le moine, homicide involontaire, peut exercer la fonction sacerdotale. « Oui, répond Innocent III, il est clair que ce moine a eu tort de faire un métier qui n'est pas le sien; mais il a agi par humanité et non par cupidité; il avait procédé à l'opération avec tout le soin désirable; il n'est point responsable de l'accident survenu par la

désobéissance de la malade. Il faut donc, après lui avoir infligé une pénitence, le traiter avec miséricorde et lui permettre de dire la messe ».

Autre consultation du même évêque. Un étudiant entend, la nuit, du bruit dans sa maison. Il se relève, allume sa chandelle et, derrière sa porte, trouve un voleur qui se jette sur lui et le blesse grièvement. L'étudiant arrache au quidam son poignard, le transperce pour le mieux : le malfaiteur prend la fuite. Le lendemain, les camarades de l'étudiant recherchent le voleur et le livrent aux magistrats. L'homme nie comme il convient. Mais les pièces à conviction, le poignard, ses chaussures qu'il avait retirées pour cheminer en silence suffisent à décider le jugement. On lui crève les yeux. Transporté dans un monastère, il y meurt de rage au bout de trois jours. L'évêque demande s'il peut conférer les ordres à l'étudiant, cause indirecte de cette mort. Innocent répond que le jeune homme s'est défendu légitimement. « S'il est digne du sacerdoce, je ne vois pas que le fait soit de nature à empêcher sa promotion. » Un curé du diocèse de Tolède, se jugeant indigne de dire la messe, a remplacé le saint sacrifice par le psaume *Miserere mei Deus*. L'archevêque s'informe de la peine qu'il a méritée. « Aucune, répond le Pape, du moment qu'il n'a pas eu l'intention de se livrer à une démonstration hérétique, et qu'il a agi par bêtise plus que par malice, imposez-lui une pénitence proportionnée au délit, et laissez-le vaquer à son ministère, à moins que

le fait n'ait causé un grand scandale parmi les paroissiens. »

Un moine, occupé à descendre la cloche de son église, laisse tomber une poutre sur la tête d'un enfant et le tue. Peut-on accorder à ce moine une promotion canonique ? « Oui, répond l'oracle, pourvu qu'il soit avéré que le moine, au moment de l'accident, faisait chose utile et même nécessaire et qu'il ne croyait pas que quelqu'un pùt se trouver sous le clocher ».

En Portugal, au moment du carême de 1206, la famine est si atroce que les hommes, dépourvus de blé, mangent de la viande. « Faut-il les punir, demande l'archevêque de Braga, d'avoir violé la loi de carême ? — Je répondrai d'un mot, dit le Pape : ces hommes ont trouvé leur excuse dans la nécessité à laquelle ils étaient réduits ». Au même prélat, à propos de malades qui désirent faire gras pendant le carême, même sans payer une aumône, il écrit : « Autorisez, c'est votre devoir. Nécessité fait loi ».

Autre cas bien épineux. Une jeune fille est poursuivie par son seigneur, le sire de L'Ile-Bouchard, en Touraine. Elle refuse de lui céder. Un soir, les valets du baron tentent de l'enlever ; elle leur échappe, court au pont de la Vienne, tombe à l'eau et se noie. Le clergé de la paroisse n'ose l'enterrer en terre chrétienne ; l'archevêque, tout aussi perplexe, interroge Rome. « Cette jeune fille, répond Innocent, n'est tombée à l'eau que par accident. Son corps a droit à la terre sainte ».

L'Eglise du moyen âge se montrait méticuleuse pour le recrutement du clergé. Elle ne tolérait en un clerc, ni origine impure, ni tare physique. De là, au tribunal suprême du pontife, des difficultés qui semblent fort subtiles. Peut-on donner les ordres majeurs à un clerc dont le cheval emporté a tué une femme? demande l'évêque de Padoue. — Réponse : « Du moment que ce clerc a déclaré ne pas savoir que son cheval eût la bouche dure, il n'y a pas lieu d'être sévère. Qu'il fasse pénitence : on lui accordera ensuite sa promotion ».

En 1206, le chapitre de Lincoln demande si l'on peut élever un bâtard au siège épiscopal. La tradition était, sur ce point, très rigoureuse. Le Pape décide avec son habituelle modération : « On peut faire exception s'il s'agit d'une personne vertueuse et méritante, et si, d'autre part, il y a nécessité urgente et accord unanime des électeurs ».

La casuistique, en matière matrimoniale, était peu tolérante. Les lois canoniques, qui ne permettaient le mariage entre parents qu'à partir du septième degré, étaient trop souvent violées. Nouvelle série de consultations. « Faut-il, interroge l'archevêque de Lyon, séparer deux époux qui ont eu plusieurs enfants et sont apparentés au sixième degré? » Et le Pape répond : « Non, du moment que leur union a été paisible, *on peut faire semblant de ne rien savoir* ». En Pologne, autre aventure. Un veuf remarié s'aperçoit, au bout de trois ans, que sa seconde femme est

parente de la première au sixième degré. Ce bon homme et son archevêque, très troublés, consultent le Pape, qui répoud : « Puisqu'ils ignoraient leur parenté, et s'il n'y a pas d'autres empêchements, *on doit fermer les yeux* ».

Voici, enfin, d'étranges épines parmi lesquelles se jouent élégamment les doigts de la blanche main pontificale. En 1201, l'évêque de Tibériade et ses clercs convertissent beaucoup de Palestiniens, musulmans ou simples païens, dont les épouses sont leurs sœurs ou de très proches cousines. « Doit-on les séparer ? — Tenez-les pour bien mariés, écrit Innocent, d'abord parce que le sacrement de baptême, s'il lave tous les péchés, n'a pas pour effet de dissoudre les mariages, et, ensuite, parce que si l'on ne regardait pas comme légitimes les unions des païens convertis, leurs femmes, craignant d'être abandonnées, feraient tout pour les ramener au paganisme ».

Réponse facile pour les cas de monogamie. Mais là-bas, en Terre Sainte, les néophytes amènent gentiment à la vasque baptismale les quatre épouses que leur concède le Coran. Quatre épouses suivies d'une petite famille florissante. Embarras profond de l'évêque galiléen et de ses vicaires. Cette fois, Innocent III lui-même hésita. Mais il se souvint d'Abraham et des excellents chefs de famille bibliques qui vécurent à la turque sous le regard paternel de Jéhovah. « Il y eut des patriarches et d'autres hommes justes qui, avant la loi, aussi bien qu'après, ont eu à la fois plusieurs

femmes. *L'Evangile lui-même ne contient aucun passage qui interdise absolument la polygamie.* Il paraît donc que les païens peuvent, selon leurs propres rites, contracter avec plusieurs femmes des mariages légaux, et qu'après leur conversion à la religion du Christ, il leur est permis, *à l'exemple des patriarches, de conserver leurs femmes légitimes* ».

« La pitié l'emporte sur sa foi. *Misericordia superexaltatur judicio* ». Cette parole qu'Innocent III nous a léguée comme formule symbolique de sa magistrature pontificale, et qui devrait être gravée sur son tombeau, indique une évolution doctrinale du génie de l'Eglise, d'une part, l'esprit qui l'emporte sur la lettre, de l'autre, la miséricorde qui prime la justice. Nous sommes au temps de saint François. L'apôtre d'Assise tranche des cas de conscience très semblables à ceux que les évêques portaient à Rome, et presque dans les mêmes termes qu'Innocent III. « Dieu, disait-il, veut la miséricorde et non pas le sacrifice ». Comme autrefois Jésus aux disciples, il permet à ses frères de manger et de boire ce que leur présente leur hôte. Si la fête de Noël tombe un vendredi il défend que l'on observe l'abstinence. « C'est un péché, dit-il, de faire pénitence le jour où naquit l'Enfant Jésus ; ce jour-là, les murs eux-mêmes devraient manger de la chair ».

Il disait encore : « Le Seigneur préfère les œuvres de charité à l'observance extérieure de la religion ». Il y eut donc, entre Innocent et François, comme

une harmonie spirituelle préétablie. Mais on remarquera que la plupart des consultations signalées par M. Luchaire sont antérieures à la rencontre de ces deux personnages, en l'an de grâce 1209. François, entouré de ses premiers fils, se rendit alors à Rome, apportant sa première Règle. A la première heure, le Pape et ses cardinaux accueillirent avec un sincère étonnement la rêverie évangélique de ces douze inconnus qui, du fond de l'Ombrie, venaient solliciter la permission de prêcher aux simples, de mendier pour les affamés, de consoler les mourants et de se partager la conquête du monde en possédant pour tout fief le petit champ et la chapelle en ruines de la Portioncule, au pied de la colline d'Assise. L'Eglise séculière, au plus fort de son combat pour l'indépendance temporelle et la puissance politique, ne pouvait comprendre que les choses religieuses fussent à un tel point détachées de tout intérêt terrestre. Innocent III ne tarda point cependant à bénir le fondateur et son œuvre, « afin de ne pas contredire à l'évangile de Jésus-Christ ». Il eut alors un songe qui demeura dans le souvenir du siècle : il vit la basilique du Latran qui penchait comme un vaisseau battu par la tempête et que soutenait de son épaule l'enfant d'Assise. Les Frères Prêcheurs ont, de leur côté, perpétué ce rêve pontifical avec l'épaule de saint Dominique. Mais je préfère la tradition franciscaine, qui est italienne, à la dominicaine, qui est espagnole.

Saint François d'Assise (1)

« Saint François n'avait pas destiné son Ordre à vivre dans la paix et dans la solitude, en cultivant des fleurs et en apprivoisant des oiseaux ». Ces lignes que je rencontre dès les premières pages d'un livre charmant, méritent qu'on les retienne et qu'on les médite. Elles rendent d'une façon spirituelle au grand fondateur la justice que, parfois, en notre temps, par excès d'enthousiasme ou de tendresse, par un goût facilement puéril pour les jolies légendes, on retire à son génie et à son œuvre. Les artistes, les poètes, les prédicateurs, les belles dames se laissent plus facilement séduire par la grâce tout *ombrienne* des souvenirs qui forment comme l'auréole traditionnelle de saint François, que par l'austérité de la Règle, le labeur apostolique qu'imposa l'enfant d'Assise à ses premiers disciples, les tristesses et les misères de la chrétienté italienne au déclin du douzième siècle et la révolution profonde que la famille franciscaine devait accomplir dans l'Eglise, à savoir, la rénovation de la vie monastique et la création du Tiers-Ordre. Ce fut une telle joie,

(1) *Saint François d'Assise et la légende des Trois Compagnons*, par Arvède Barine. Paris, Hachette.

parmi les historiens, les peintres, les chrétiens lettrés, de saluer enfin un saint indulgent et souriant, de sortir, à sa suite, des sombres cloîtres romans, des monastères farouches, citadelles de prières, de dures pénitences et de larmes, et d'aller près de lui à travers champs, le long des ruisseaux clairs et des haies d'aubépines, au bourdonnement des abeilles, au gazouillement de ses hirondelles familières, qu'on fut tenté de ne plus voir en lui qu'une figure d'idéal Evangile, une miniature de très vieux missel, très fine et très douce, peinte sur l'or et l'azur, entourée de bêtes innocentes, des moutons, des passereaux et des lièvres ; un contemplatif dégagé des angoisses qui tourmentaient les moines du moyen âge et revenu aux rêves de béatitude des lointains ermites, au temps où les lions s'agenouillaient autour des Pères du désert, où les anges jouaient de la viole et de la flûte au chevet des thaumaturges. Le miracle aimable fleurissait si touffu en cette légende dorée qu'il finit par envahir l'histoire même de saint François et recouvrir l'image de l'homme d'action, du réformateur. C'était une si chère vision, dans l'aridité du temps présent, d'adorer la riante icône de cet apôtre de plein air et de pleine lumière, sous les pas duquel, dans la poussière sanglante de la vieille Italie communale, pontificale et gibeline, s'épanouissaient des touffes de roses ! La critique même se laissait volontiers désarmer et ne touchait qu'avec une respectueuse délicatesse de la main à cette chronique de mer-

veilles. Renan, quand il écrivait ou conversait franciscainement, prenait son onction la plus suave. Le pieux Ozanam, en un passage consacré au bon loup de Gubbio, fait entendre avec une sorte d'hésitation et de regret que cette bête symbolique, trop chrétienne pour avoir été un vrai loup, représente sans doute quelqu'un de ces barons d'humeur fauve et de mâchoire vorace, un grand seigneur féodal, converti par la douceur du saint, désormais pacifique et tendre aux brebis bêlantes, digne d'être charitable berger. Mais Ozanam, au fond du cœur, tient pour le loup à quatre pattes, le loup de miracle. Je suis bien près de partager ce sentiment. Après tout, ce fauve hirsute et candide est un personnage autrement plus sympathique que beaucoup de carnassiers humains de notre connaissance.

Cependant, prenons bien garde. A ne considérer en saint François d'Assise que le mystique des *Fioretti*, on risque de défigurer singulièrement son histoire, et cette poétique légende elle-même, que l'action virile ne soutiendrait point assez, tomberait vite à la platitude de l'imagerie religieuse contemporaine, aux terres cuites roses et bleu de ciel auxquelles je souhaite une émeute d'iconoclastes. Mme Arvède Barine, avec un sens très juste de l'histoire, s'empresse de dénoncer la souveraine originalité de l'œuvre franciscaine, le retour de l'Eglise vers les petits, le peuple misérable des serfs de la campagne, les artisans des communes, et cette vague multitude échappée des

cadres du monde féodal ou communal, les proscrits, les fugitifs, les vagabonds, les lépreux, les pèlerins errants, les écoliers réfractaires à la discipline de l'Ecole, les voleurs de grande route, les spadassins et les brigands. Mais cette Eglise qui rouvre l'Evangile à la page depuis si longtemps méconnue presque inintelligible alors, du *Sermon sur la montagne*, cette Eglise de miséricorde n'était ni séculière, ni monacale, elle échappait aux évêques et rompait avec la tradition du monachisme seigneurial des Bénédictins, des Cisterciens. C'était une société essentiellement démocratique, dont la pauvreté fut, à l'origine, la vertu cardinale, un monde aussi peu ecclésiastique que possible, où les prêtres étaient rares (saint François ne fut que simple diacre) où l'office canonique et la méditation solitaire, en cellule, tenaient moins de place que la prédication en plein vent, le travail des mains, la charité active, la recherche amoureuse de la détresse humaine. Cette étonnante invention répondait aux nécessités douloureuses d'un pays et d'un siècle où quiconque n'était point enrôlé et protégé par une corporation, inscrit sur les registres d'une cité, défendu par un baron ou un abbé puissant et bon, par la robe du prêtre ou la cagoule du moine, errait en déshérité, en suspect, repoussé et traqué de toutes parts, dans un monde superbe, égoïste, implacable, qui ne croyait qu'à la force, à la richesse, à l'orgueil.

Quand François d'Assise eut jeté, du haut de l'Alvernia, le cri : *Beati qui lugent !* l'Italie

tressaillit de la Sicile jusqu'aux Alpes ; dès que la main d'un grand Pape politique, Innocent III, se fut étendue sur le front du fondateur et de ses Douze, il sembla que le christianisme reprenait tout à coup une jeunesse nouvelle ; sur tous les sentiers de la péninsule on vit passer, se hâtant de bourg en bourg, la fourmilière ardente des petits frères Mineurs. Les foules roulaient derrière eux avec des cantiques d'allégresse et des larmes d'espérance. Bientôt l'Ordre débordait sur la chrétienté tout entière, atteignait le monde païen, l'Asie, l'Egypte, foulait triomphalement la terre sacrée de Palestine, se prosternait, sans croisade stérile ou sanglante, sur le tombeau de Jésus. En même temps, il s'infiltrait, par l'institution du Tiers-Ordre, dans les couches profondes de la société italienne. Les bourgeois, les artisans, les serfs, les écoliers, les prêtres séculiers, les soldats, les artistes, les femmes s'affiliaient à l'immense famille, se tournaient docilement vers le petit diacre aux yeux noirs, aux lèvres souriantes qui, dans une étable de la Greccia, une nuit de Noël, prêchait l'Evangile de la Nativité, en langue vulgaire, aux pâtres de la contrée, debout près d'une crèche, entre un bœuf et un âne.

Certes, une telle secousse religieuse pouvait se prolonger, à travers la société politique, en commotions inquiétantes. Ce point est bien mis en lumière par Mme Arvède Barine. Le chapitre VII de la Règle du Tiers-Ordre, inspiré à la vérité par le cardinal Ugolin, le futur Grégoire IX, parut une

véritable machine de guerre dressée contre le régime féodal et même communal. Il defendait aux Tertiaires de porter des armes offensives, si ce n'est pour la défense de l'Eglise et de la foi de Jésus-Christ ou pour la défense de leur pays, ou avec la permission de leurs supérieurs ». Cette restriction adoucissait sans doute la périlleuse rigueur du dogme. Mais on ne tarda pas à voir des vassaux refuser le service militaire à leurs suzerains. Et les suzerains trouvaient en face d'eux le Pape tout prêt à les excommunier, s'ils molestaient ou contraignaient « des religieux ». Un autre chapitre interdisait les « serments solennels », sauf dans certains cas. Et les bons Tertiaires de refuser allègrement le serment d'obédience à leur seigneur, à leur cité, à leur faction. Enfin, et ceci est la plus inattendue des inventions sociales dans le monde franciscain, le chapitre XIII de la Règle instituait une cotisation destinée à former une caisse commune. « En donnant un *denier*, l'artisan et le laboureur avaient un capital à leur service, pour créer une industrie ou pour acheter les terres d'un noble ruiné. Le prolétaire sortait de son isolement, et les grands allaient apprendre à leurs dépens la puissance de l'association ».

L'effet de ces nouveautés sera facilement révolutionnaire, ou, tout au moins, contradictoire à l'ancien état social de la chrétienté. L'Eglise de Rome ne s'en aperçut pas tout d'abord. Les premiers qui jetèrent le cri d'alarme furent les politiques très avisés entourant l'Empereur Fré-

déric II, le chancelier, les diplomates et les évêques du prince souabe d'ailleurs franchement hostiles à la suprématie pontificale. L'empereur ne tarda pas à considérer les Tertiaires comme des rebelles, au même titre que les patarins et les manichéens. Rome n'eut de sérieuses inquiétudes à l'égard du christianisme trop indépendant des franciscains qu'après la mort de saint François, au temps où l'ordre se déchira en deux confessions rivales : l'une, les *spirituels*, attachée à la pauvreté parfaite, au renoncement absolu ; l'autre, les *conventuels*, inclinant vers la richesse temporelle et bâtissant de grands monastères. Une querelle, de plus en plus passionnée, autour d'un texte de la Règle, d'une vertu fondamentale de l'Ordre, faillit dégénérer en révolution religieuse et en schisme le jour où les spirituels prétendirent élever à la dignité de dogme la pauvreté du Christ et de ses apôtres qui, n'ayant rien possédé en propre, — pas même une pierre pour y reposer leur tête, — faisaient aux chrétiens, de cette vertu, un article strict de foi. L'Eglise séculière, la papauté magnifique d'Avignon se sentirent atteintes au cœur. Elles crurent en persécutant les exaltés du franciscanisme, combattre pour leur vie même. L'Ordre d'Assise compta alors, surtout dans le midi de la France, des hérétiques et, tout naturellement, des martyrs. Quelques-uns furent brûlés ; d'autres, enchâssés dans les murs de l'inquisition, attendirent douloureusement l'aurore du jour de Dieu.

Le livre de Mme Arvède Barine est fort heureu-

sement complété par une traduction de la plus ancienne chronique franciscaine, *la Légende des Trois Compagnons*. C'est une histoire suivie, scrupuleuse et très naïve, à laquelle manquent beaucoup de feuillets arrachés et dispersés au temps des dissensions qui divisèrent l'Ordre des Mineurs. Les *Fioretti* sont une œuvre très différente, plus littéraire, en langue vulgaire, mais très précieuse encore comme témoignage de l'imagination populaire au cours de plus d'un siècle. On y retrouve à chaque page la préoccupation, si singulière au *Livre des Conformités*, d'adapter la vie du saint à la vie du Sauveur. De la jeunesse un peu folâtre du fondateur, il n'est plus question dans les *Fioretti*. Les *Socii* racontent bonnement tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont ouï-dire. Les débuts de l'apostolat, les premiers travaux de l'Ordre ont parfois, dans ce récit, le charme d'un petit roman d'aventures. On y respire une fraîcheur exquise, comme la senteur d'une vieille église de l'Ombrie, un clair matin du dimanche des Rameaux.

L'Hérésie Albigeoise [1]

Le catharisme fut la grande hérésie du moyen âge occidental. Dès le onzième siècle, on le signale, à l'état sporadique : en certaines provinces de la chrétienté latine : en Lombardie, en Toscane, presque jusqu'aux murs de Rome ; on le découvre çà et là dans la France de langue de *oui* ; peu à peu il se multiplie dans les régions de Toulouse, d'Albi, du Lauraguais, en Narbonnaise, à Montpellier, à Nîmes, dans les contrées qui, au seizième siècle, inclineront au calvinisme. Les premières chapelles hérétiques apparaissent, dans l'Italie supérieure, vers 1035. Mais, antérieurement à cette manifestation collective, des germes flottants du vieux manichéisme asiatique, toujours vivaces, recueillis par les consciences inquiètes, se développaient un peu partout, d'une façon spontanée. Il y avait de ces cathares isolés en Champagne, même avant l'an 1000. En 1022, dit Raoul Glaber, « une femme possédée par le diable, *diabolo plena* », avait apporté d'Italie la détestable religion qui fut adop-

---

(1) *Cartulaire de Notre-Dame de Prouille : l'Albigéisme languedocien aux douzième et treizième siècles*, par M. Jean Guiraud. — Paris, Picard, 1907.

tée par plusieurs chanoines de la cathédrale de Sainte-Croix à Orléans, et se propagea dans la ville et les environs. Un ancien confesseur du roi Robert, Etienne, des femmes, des nonnes allaient à l'hérésie. Robert et la reine Constance vinrent à Orléans présider au Conseil épiscopal chargé de juger les apostats. La séance dura neuf heures dans la cathédrale. Lorsque les clercs dégradés de la dignité ecclésiastique sortirent de l'église, Constance frappa Etienne de son bâton et lui creva un œil. La répression de l'hérésie fut atroce. Le jour des Innocents quatorze personnes, prêtres et laïques, furent brûlées à l'une des portes d'Orléans. Ce fut le premier bûcher français et l'honneur en revient à Robert-le-Pieux.

L'hérésie, désorientée par cette opération, ne put prospérer au nord de la Loire. Elle grandit sourdement de l'autre côté du fleuve, s'organisa en société régulière, avec ses dogmes, ses négations, son clergé, sa morale sociale, la morale violemment ascétique qu'elle imposait à ses fidèles, la tristesse de son culte. Au cours du douzième siècle, l'Eglise cathare, favorisée par la noblesse féodale à laquelle plaisait sa rébellion contre Rome, se dressait formidable au cœur du Languedoc. Saint Dominique, l'ordre des Prêcheurs, l'Inquisition lui firent une guerre terrible. Le grand fondateur s'empressa de bâtir une citadelle d'orthodoxie catholique sur les limites des diocèses de Carcassonne, de Toulouse et de Narbonne, à la rencontre des routes reliant le haut et le bas

Languedoc, la vallée de la Garonne à celle de l'Aude. Ce fut l'abbaye de Notre-Dame de Prouille, couvent de stricte clôture pour les religieuses, centre d'action pour les missionnaires dominicains, poste d'observation et de combat pour les inquisiteurs. M. Jean Guiraud vient de publier en deux forts in-quarto, le cartulaire de cette abbaye, précédé d'un tableau très méthodique et très complet de la doctrine cathare, reconstituée d'après les Actes de l'inquisition et, en particulier, d'après la *Practica Inquisitionis* de Bernard Gui, publiée récemment pour la première fois par Mgr Douais, évêque de Beauvais. Cet exposé de l'Albigéisme, au début du treizième siècle, même après les travaux de Schmidt, de Doellinger, de Molinier, de Réville, est une œuvre historique excellente et à lire et comptera désormais parmi les plus intéressantes recherches sur l'état religieux du moyen âge. M. Guiraud a pu préciser, à l'aide des registres de l'Inquisition, les doctrines des hérétiques, définir plus rigoureusement la morale et les pratiques de la vie commune, par lesquelles se distinguent si radicalement les deux Sociétés formant l'Eglise albigeoise : les parfaits et les simples croyants, les premiers qui vont jusqu'aux dernières extravagances de l'ascétisme, même jusqu'au suicide par la faim ; les autres à qui sont encore permises bien des douceurs, par exemple le célibat consolé par le faux ménage. Le jour où le croyant se sentait le courage de monter au rang des Parfaits, il n'avait point à rompre un lien res-

pectable : il envoyait se promener sur la Garonne, pour ne plus jamais revenir, la dame et ses petits, fermait sa porte et entrait en sainteté. Enfin, l'historien a su tracer, en quelque sorte, la carte géographique de l'albigéisme, montrer, jusque dans les plus humbles villages, la marche, les progrès et le déclin du *phylloxéra* hérétique, circonvenu, attaqué et vivement chauffé par les Pères inquisiteurs ; il est fort regrettable que ces flambées dominicaines aient détruit presque tous les témoignages ou documents directs relatifs à la théologie, à la morale, à l'organisation ecclésiastique des Cathares albigeois. Deux fragments importants ont seuls survécu : une version en langue vulgaire du Nouveau Testament, écrite, vers le milieu du treizième siècle, dans le Haut Languedoc, et, conservée par le même manuscrit de la Bibliothèque de Lyon, un rituel renfermant le détail de plusieurs cérémonies et le texte de prières en usage dans la secte. Mais ces deux morceaux ne suffisent point à former un dossier de défense ou d'explication des hérétiques. Nous assistons ainsi à un procès où nous n'entendons que les témoins à charge et le réquisitoire du ministère public. Il faut bien nous résigner à cette information trop restreinte. M. Guiraud émet d'ailleurs une opinion qui me semble juste : l'absolue concordance des accusations relevées par les inquisiteurs dominicains, en particulier dans la grande enquête de 1242-1247, est une preuve de la sincérité des procédures. L'Eglise avait alors un

intérêt capital à bien connaître l'état de cette chrétienté si malade de la France méridionale. C'était le temps où l'Italie, surexcitée par l'apostolat franciscain, produisait une floraison bizarre de petites Sociétés religieuses très peu dociles aux évêques et au Pape, le temps, surtout, de la grande lutte désespérée de l'empereur Frédéric II contre le Saint-Siège romain, où le César souabe lançait à l'assaut de l'Eglise l'islamisme, l'orthodoxie grecque, l'incrédulité des épicuriens et des géomètres. La mission, en matière d'hérésie, des légats d'un Grégoire IX ou d'un Innocent IV était trop grave alors pour permettre les écarts d'imagination ou les fantaisies de fanatisme. Aux traits originaux depuis longtemps connus de l'albigéisme, et dont le plus profond est un effroyable pessimisme, la haine de la vie, de la famille, de l'activité sociale, M. Jean Guiraud ajoute quelques épisodes théologiques d'une figure assez curieuse. Les doctrines relatives à la création de l'homme et aux anges apparaissent d'une extraordinaire bizarrerie. Conformément à la théorie dualiste du manichéisme, source lointaine du catharisme, Dieu et Satan, l'âme et la matière sont essentiellement inconciliables entre eux. Si Dieu a créé l'âme et Satan les êtres matériels, comment l'homme, composé de deux éléments contradictoires, a-t-il été inventé? Il courait sur ce mystère des mythes empreints d'une réelle candeur. Vers 1274, à Limoux, deux bonnes femmes du petit peuple expliquaient sans embarras cette aventure. Lucifer

avait fait l'homme, mais quand il eut fini le corps, Dieu le mit au défi de le faire parler. Le Diable reconnut son impuissance. Alors Dieu souffla sur le visage de l'homme, qui sauta de joie et cria au démon frappé de stupeur : « Maintenant je ne suis plus à toi ! »

Les Albigeois admettaient la croyance catholique relative à la chute des Anges. Mais comme ils façonnaient leurs Anges par un mélange d'esprit, d'âme et de corps, c'est l'âme seule des rebelles, disaient-ils, qui est tombée sur terre sous la suzeraineté de Satan. L'esprit ne pouvait déchoir, parce qu'il participait à l'indéfectibilité divine. Quant aux corps, ils sont demeurés au ciel, enveloppes inertes et vides. Ce sont ces ossements arides qu'aperçut en vision le prophète Ezéchiel et qui attendent au Campo-Santo de là-haut, le jour où purifiés par mille épreuves et des migrations douloureuses d'astre en astre, ces âmes angéliques remonteront vers le père céleste et, rejoignant leurs esprits, revêtiront de nouveau leur enveloppe corporelle. Toute cette doctrine angélique est empreinte de gnosticisme et rappelle ce qu'avait imaginé Origène expliquant le syndicat des Anges révoltés contre Dieu par l'une des deux séductions que le Diable leur avait présentées : l'ambition et l'orgueil, ou la sensualité. Et sur ce dernier point se place une jolie histoire que pénètre comme une ironie légère de fabliau :

Dieu, ce jour-là se tenait au Paradis, environné de gloire, présidant aux hiérarchies angéliques.

Satan, qui avait entrepris de troubler le royaume céleste, attendait depuis trente-deux ans, à la porte, qu'on lui permît d'entrer, portant l'anarchie dans les plis de son manteau. Le portier, las de le renvoyer sans cesse, ou pris de compassion pour ce pèlerin si patient, lui ouvrit enfin la porte. Satan se tînt caché pendant une année sans que Dieu soupçonnât sa présence. Mais il tentait les anges qui n'avaient sans doute d'autre distraction que de la musique et le chant des cantiques, toujours sur le même air. Il leur promettait des champs, des vignes, des eaux jaillissantes, des fruits, de l'or, de l'argent et enfin des femmes (Ne voyez-vous pas ici une échappée sur le paradis de Mahomet !). Les anges, qui manquaient d'expérience, demandaient au diable ce qu'étaient les femmes. Il promit de leur en montrer bientôt une comme échantillon de l'espèce. Il ne tarda pas, en effet, à introduire au ciel (décidément le portier trahissait) une femme d'éclatante beauté, toute reluisante d'or et de pierreries. Il la fit voir aux anges, à l'insu du Père céleste, qui ne se doutait toujours de rien, ne prévoyait pas l'imminente révolution et — que M. Guiraud me pardonne cette impertinente parole, — fait un peu penser à Louis-Philippe, au 23 février. Puis, quand les anges eurent bien admiré la fatale demoiselle, Satan l'emmena par une fente pratiquée dans le mur du Paradis, et, durant neuf jours et neuf nuits, ils s'enfuirent par la même fissure et « tombèrent sur terre plus drus que les plus fortes pluies »,

et il en tomba tant que le ciel parut désert « même autour du trône de Dieu qui finit par s'en apercevoir ». Il était bien temps ! Il fit aux anges demeurés fidèles une morale sévère et jura que jamais une femme n'entrerait plus au royaume des cieux.

N'ayez d'inquiétude ni pour ces pécheresses ou pêcheuses d'anges, ni pour les autres femmes dans le passé, le présent et l'avenir. D'abord, le serment du Père éternel est ici contradictoire à la théologie albigeoise. Le catharisme ayant supprimé l'Enfer et le Purgatoire, et l'Enfer tout au moins comme lieu d'éternelle damnation (celle-ci n'attendant que les chefs de la Commune angélique, et encore, d'après les témoignages, cela n'est pas bien sûr), il faut bien que les femmes, après une cuisson plus ou moins prolongée, ou des incidents de métempsychose, finissent comme toutes les âmes par l'ascension au Paradis. Et puis, n'oubliez pas la fameuse fente, qu'elles sauraient bien retrouver. Enfin, tout cela, c'est l'hérésie, le rêve enfiévré, paradoxal d'un peuple à qui la vie terrestre était si facile et si riante, grâce à la bénignité de la nature et à la douceur de son ciel et qui eût été si sage en demeurant dans le bercail dans la vieille Eglise.

Raymond Lulle [1]

Voici sans doute l'une des figures les plus étranges et les plus attirantes de l'histoire, le Catalan Raymond Lulle. Le personnage est d'une extraordinaire complexité : un chevalier et un ermite, un scolastique et un visionnaire, un troubadour et un astronome, un politique et un alchimiste, mathémacien soupçonné de magie, arabibisant, hébraïsant, théologien, prédicateur, grand seigneur marié qui s'enferme au fond des monastères, revêtu de la robe franciscaine, prodigieux voyageur que le treizième siècle vit cheminer, l'Evangile à la main, à travers le monde connu presque entier, en Allemagne, en Hongrie, en Grèce, en Arabie, en Arménie, en Tartarie, sur la frontière des Indes, le long des côtes de la Méditerranée, de l'Egypte au Maroc, tantôt pleurant à Jérusalem sur le tombeau du Sauveur, tantôt remontant le Nil et s'enfonçant en pleine Ethiopie, dont les habitants, écrit-il, sont d'un caractère jovial et maintiennent très sévèrement la justice : le mensonge, chez eux, est puni de mort et tous les biens qu'ils possèdent sont en commun. On

---

(1) *Le Bienheureux Raymond Lulle*, par Marius André. — Paris, Victor Lecoffre.

l'aperçoit tour à tour à Paris, sur les bancs de l'Université, à Rome, où il entretient, vêtu comme un mendiant, le Pape Nicolas III Orsini, — l'un des damnés de Dante, — de ses rêves grandioses et discute, avec les cardinaux stupéfaits, des questions bien imprévues :

« Si les chrétiens sont coupables de l'ignorance en laquelle sont les Infidèles à l'égard de la sainte foi catholique? Si les articles de la sainte foi catholique peuvent être entendus par raisons nécessaires? Quel est le plus grand péché : qu'un évêque donne à ses parents les biens de son église ou retienne pour soi ceux d'un juif converti? »

Au cours d'une longue et périlleuse navigation entre les côtes d'Afrique et l'Angleterre, tout en guérissant les matelots de son navire du péché de blasphème, il invente l'astrolabe pour connaître les heures de la nuit et un instrument pour mesurer la distance qui sépare le vaisseau du lieu où il veut aborder. Il médite sur le phénomène du flux et du reflux et les raisons par lesquelles il l'explique laissent entrevoir comme un pressentiment scientifique du continent inconnu. A soixante-dix ans, toujours hanté par ses projets de croisade, il entreprend une nouvelle mission vers le grand Khan des Tartares, s'embarque pour Chypre, passe en Arménie, revient à Rhodes, à Malte, à Montpellier, à Gênes, à Avignon où il écrit un livre sur l'*Immaculée Conception*, puis court rencontrer en Languedoc le Pape Clément V. Mais il apprend alors que le jeune Duns Scott

professe à l'Université de Paris sur le mystère de la Vierge pure de la tache originelle ; il reparaît sur la montagne Sainte-Geneviève où il embrasse tendrement le docteur Subtil. A quatre-vingt-trois ans, en 1315, il revient à la terre d'Afrique. Les magistrats musulmans le condamnent à mort. Il reçoit à la tête deux coups de poignard. La populace le lapide. La nuit suivante, les chrétiens de Bougie le relèvent moribond, couché sur un tas de pierres, dans un carrefour de la ville. On l'embarque furtivement sur un vaisseau gênois. Il expire en mer, le 29 juin, en vue des côtes bleuâtres de Mayorque, sa patrie d'adoption, et les habitants de Palma emportent triomphalement la relique du grand martyr.

Il était entré dans la vie par un chemin fleuri, parmi les musiciens et les poètes de la cour toute provençale du roi Jayme d'Aragon, qui reprit aux Arabes les Baléares. Sa première jeunesse, voluptueuse et chevaleresque, avait connu les enivrements de l'orgueil et de l'amour. « Mes paroles étaient superbes, car je ne pouvais rien dire sans citer ma noblesse et sans m'en vanter ». Et, dans le *Livre de contemplation*, il écrit : « Je ne crois pas, ô mon Dieu, qu'il y ait dans le monde un seul péché qui retienne l'homme en son pouvoir comme le péché de luxure, car il est si mauvais... s'étendit et se répandit tellement en moi qu'il me maîtrisa tout et que je ne fus terrassé et vaincu par aucun péché comme par celui-là ». Un jour il osa pénétrer à cheval dans une église sur les

pas d'une vertueuse dame qu'il poursuivait de sonnets enflammés. Mais il entendit dans le silence de la nuit Jésus-Christ qui disait : « Raymond, suis-moi ! ». Et la face douloureuse du Seigneur lui apparut : il avait trouvé son chemin de Damas.

Il faut donc, pour tracer l'image singulière de cet homme, emprunter des traits à saint Augustin et à Marco Polo, à saint François d'Assise et à Roger Bacon, à Guillaume de Champeaux, à Nicolas Flamel, j'ajouterai, d'accord avec son distingué et enthousiaste historien, M. Marius André, à saint Ignace de Loyola. Car la plus haute originalité de Raymond Lulle est dans l'apostolat. Il fut par la façon nouvelle, vraiment scientifique et déjà politique par laquelle il rechercha la conversion des Infidèles et la lutte contre l'islamisme, le précurseur du grand fondateur espagnol. Là fut son rôle éminent dans l'histoire de la civilisation chrétienne.

Sa scolastique, subtile jusqu'à l'excès, est tourmentée, obscure, parfois traversée par d'admirables intuitions. Il crut donner, en son *Art général*, la clé de toutes les connaissances humaines et l'intelligence profonde des choses divines. Il avait, pensait-il, trouvé le chiffre permettant de lire couramment le livre mystérieux sur lequel se penchait avec angoisse l'humanité depuis dix-huit siècles. Au fond, il ne faisait que porter au plus haut degré de raffinement possible la doctrine de ses maîtres les *réalistes*, qui, poussée

par Duns Scott à ses dernières conséquences logiques, devait aboutir aux *haeccéités* et aux *quiddités*. Mais il appliquait à ses visions métaphysiques la rigueur de son génie de mathématicien, il renouvelait la théorie aristotélique des *catégories*, il s'installait, avec un remarquable à-propos, dans le doute méthodique, il manifestait, enfin, un sentiment de l'unité, de l'ordre et de l'harmonie de toutes les sciences, dont il tentait la classification. L'âme de cet illuminé, qui, pendant cinquante ans, prolongea un dialogue d'amour avec Jésus, était toute pénétrée de vie rationnelle. On ne vit jamais union plus étroite d'un mystique et d'un philosophe.

Ainsi l'apôtre fut en lui éclairé, soutenu par le savant. La croisade qu'il entreprit pour attirer au christianisme les docteurs et les peuples de l'Islam est l'une des pensées les plus nobles du moyen âge. Il comprit combien était stérile l'effort de l'Europe chevaleresque, l'éternelle guerre sainte pour la délivrance de Jérusalem. Saint Louis venait de mourir sur la plage de Tunis. Le lien de confraternité religieuse entre les nations chrétiennes se relâchait chaque jour davantage. A la place de la vieille chrétienté s'établissaient des Etats, de plus en plus hostiles les uns aux autres. Raymond Lulle entrevit que la parole serait peut-être une arme plus efficace que l'épée. « Je vois les chevaliers mondains aller outre-mer à la Terre-Sainte et s'imaginer qu'ils la reprendront par la force des armes ; et à la fin tous s'y

épuisent sans venir à bout de leur dessein. Aussi pensé-je que cette conquête ne se doit faire que comme tu l'as faite, Seigneur, avec tes apôtres, c'est-à-dire par l'amour, les oraisons et l'effusion des larmes. Donc, que de saints chevaliers religieux se mettent en chemin, qu'ils se munissent du signe de la Croix, qu'ils se remplissent de la grâce du Saint-Esprit, qu'ils aillent prêcher aux Infidèles la vérité de ta Passion et qu'ils fassent pour l'amour de toi ce que tu fis pour l'amour d'eux ».

Pour entrer en conversation pacifique avec le monde musulman, la première condition était d'entendre la langue du Coran. En 1275, Lulle proposait à l'infant Jayme la fondation d'un collège où les futurs missionnaires de l'Afrique étudieraient l'arabe. Ce fut le collège de Miramar, au bord de la mer de Mayorque, où Raymond réunit, dans l'ombre des oliviers et des vignes, treize Frères mineurs qui, une fois prêts à partir pour l'Andalousie, le Maroc, les pays barbaresques, seraient remplacés par treize nouveaux étudiants. Le fondateur séjourna longtemps en ce docte monastère, méditant ou écrivant sur l'œuvre naissante. Ainsi, dans le *Livre du Saint-Esprit*, il faisait discuter un théologien latin et un grec en présence d'un prêtre sarrasin sur le point de subtile théologie qui divisait l'Eglise romaine de l'orthodoxe. Le *Livre du Gentil et des trois sages* reprenait un thème analogue : un juif, un chrétien, un sarrasin, réunis dans une prairie autour

d'une noble dame, l'*Intelligence*, expliquent et comparent avec une courtoisie parfaite, les dogmes des trois grandes religions du genre humain. Le Gentil, c'est-à-dire le païen, qui assiste au débat, propose ses objections, se déclare prêt à choisir la foi la meilleure. Mais les trois docteurs, afin de ne point peser sur la résolution du néophyte, le laissent méditer solitairement dans les arbres chargés de fleurs allégoriques et s'en retournent de concert à la ville. Là, ils se quittent avec des paroles aimables, et « chacun pria les autres de lui pardonner s'il avait dit contre leur Loi quelque vilaine parole, et ils s'octroyèrent ce pardon ». Ce trait est bien touchant. Raymond Lulle portait assurément en sa conscience le contrat de paix « parmi les hommes de bonne volonté », dont la signature est encore à venir.

Ses relations avec les doctes musulmans demeurés aux Baléares et ses études à Miramar lui avaient rendu très familière la langue arabe. Il put parcourir les pays d'Afrique, vêtu du costume indigène et, s'arrêtant sur les places et dans les marchés et les bazars des cités, il prêchait en arabe. Parfois, la populace furieuse se ruait contre l'étrange missionnaire, lui arrachait les cheveux et la barbe. Ou bien, dans les écoles et la cour des mosquées, il disputait avec les prêtres et les philosophes. A Bône, il soutint seul contre cinquante docteurs un tournoi de dialectique. Emprisonné, visité par les imans, il continuait sa prédication et toujours entre lui et ses contradicteurs se main-

tenaient la délicate tolérance et la bonne grâce des propos. A Tunis, il convertit à l'Evangile plusieurs savants ; il parlait en plein air et son discours, paré d'allégories, enflammé de poésie et d'amour, touchait le cœur des gens du peuple qui venaient en secret lui demander le baptême. Autour de lui se groupaient déjà quelques jeunes Arabes, décidés à embrasser le christianisme. Sans cesse arrêté, exilé du théâtre de son plus cher apostolat, il revenait toujours à la région possédée par l'Eglise au temps de saint Augustin. C'est là que le martyre l'attendait.

Son rêve fut-il trop vaste, son entreprise chimérique? C'était le sentiment des dominicains, qui ne l'aidèrent point dans son œuvre. Mais remarquez bien que, si l'islamisme est irréductible, au moins Raymond a-t-il le premier démontré le fait par les premiers, les éphémères résultats de sa prédication. On pourrait, d'ailleurs, opposer la même critique à bien des œuvres généreuses, par exemple aux Pères Blancs et aux Chevaliers du Désert du cardinal Lavigerie qui, par-delà le monde arabe, songeait à jeter son filet apostolique sur l'immense et douloureuse race noire. Plus que du succès ou du naufrage d'une illusion, l'histoire tient compte de la grandeur d'âme !

Les Héroïnes de Dante (1)

Vers le milieu du livre que Mlle Lucie Félix-Faure vient d'écrire sur les figures de femmes, douloureuses ou sublimes, qui traversent l'œuvre de Dante, je rencontre un jugement remarquable en sa concision, auquel ont dû s'arrêter les lecteurs familiers, méditatifs, de *la Divine Comédie.* D'un mot, cet écrivain distingué témoigne de la finesse d'intelligence par laquelle il a pénétré l'originalité poétique du grand Florentin. Il s'agit de la forêt « sauvage, âpre, épaisse, si amère que la mort ne l'est guère davantage », où l'exilé cherche anxieusement à s'orienter, où, tout à l'heure, bondiront, autour de lui, menaçantes ou perfidement caressantes, les bêtes héraldiques, le lion de France, la louve romaine et pontificale, la souple panthère de Florence. « Cette forêt, dit Mlle Faure, est un état d'âme ». Un état d'âme, et par conséquent un symbole. Mais c'est un symbole à la manière dantesque, de lignes et de couleurs saisissantes, aussi concret, aussi vivant qu'une réalité, un coin perdu, si vous le voulez bien, de la farouche *pineta* de Ravenne, une gorge désolée de l'Apennin.

(1) *Les Femmes dans l'œuvre de Dante*, par Mlle Lucie Félix-Faure. — Paris, Perrin, 1902.

Cette forêt aux profondeurs sinistres, où tout sentier prend une marche décevante, Dante y tâtonnera durant les jours les plus mauvais de son histoire, sur le seuil d'une vie errante de solitaire et de proscrit, au moment où l'Eglise implacable et superbe de Boniface VIII trahit ce grand chrétien, où l'ingrate Florence, livrée aux démagogues, aux voleurs, aux concussionnaires, aux traîtres et aux fourbes, chasse loin de ses murs ce grand citoyen, abat les pierres de sa maison et flétrit son nom. Cet « état d'âme » fait d'angoisse, d'incertitude et de désespérance, ne durera qu'un moment infiniment tragique. Toutes les consolations de l'esprit, de la vie rationnelle, les fruits de la sagesse antique et les souvenirs attendris du cœur, rêves d'amour, impressions d'enfance et de jeunesse, caresses de l'amitié, puis les illuminations de la foi et, après la promenade sur la prairie des Limbes, en compagnie des âmes les plus nobles du monde païen, là-haut, dans la paix éternelle du Paradis, l'entrevue avec les plus intimes amis de Dieu, avec les apôtres, les thaumaturges, les docteurs ; ces visions, que seul pouvait contempler l'œil de ce visionnaire, vont défiler tour à tour en face de Dante, le soutiendront même à travers les terreurs de l'Enfer. La première de ces apparitions sera Virgile, dont le mélancolique fantôme s'avance parmi les arbres de la forêt :

« Devant mes yeux s'offrit quelqu'un qui, par son long silence, semblait devenu muet... »

Et le pur symbole de la sagesse, de la science,

de la poésie antique, sous les traits du poète que le moyen âge vénérait pieusement, presque à la façon d'un prophète ou d'un mage, entraîne l'exilé loin des Bêtes fantastiques, loin des ombres formidables de la futaie maudite.

Cette pénétration étroite, perpétuelle, de la réalité et de l'allégorie est un trait dominant dans le génie de Dante.

En un livre consacré aux héroïnes chantées par le poète, c'était, pour le critique, une condition essentielle de bien comprendre cet état singulier de l'imagination dantesque. « Les femmes » de l'Alighieri sont, en effet, d'une nature assez étrange. Presque toutes, je crois, sont d'une figure fuyante, mobile, presque insaisissable. La même image peut passer, d'un mouvement insensible de la réalité historique au vague de la légende, au brouillard de l'abstraction philosophique ou théologique. Béatrice représente éminemment cette déformation, ou, si l'on veut, cette ascension de la créature humaine montant vers la région d'un impalpable idéalisme. Comment la petite fille blonde, étroitement serrée en sa robe de couleur vermeille, rencontrée, un matin de printemps par Dante adolescent, le long de quelque palais gibelin, devient peu à peu dans la *Vita Nuova*, comme l'âme charmante de Florence et, par sa mort, laisse Florence descendant au sépulcre ; puis, à la première *Cantica* de la *Comédie*, âme bienheureuse, toute radieuse, qui n'a point oublié le grave sourire et le grave salut du jeune garçon, fait

signe au bon Virgile et lui enjoint d'aller à la recherche de l'ami éperdu à la lisière de la forêt sauvage ; puis, enfin, à la seconde *Cantica,* par une suprême transfiguration, se montre sous les espèces mystiques de la théologie : l'analyse de ce phénomène à la fois psychologique et littéraire nous entraînerait un peu loin, même à la lumière des délicates observations de notre auteur. J'aime mieux évoquer hors de ce cercle attrayant quelques personnes moins augustes, moins chères à la tradition, dont le charme, légèrement indécis, fait songer aux enluminures, à demi éteintes par les âges, de quelque missel très ancien.

Elles étaient soixante, écrit Mlle Lucie Faure, les plus belles de Florence, sur la liste poétique composée par Dante Alighieri. Soixante Florentines qui vécurent et fleurirent à la fin d'un siècle, jeunes et belles, fraîches ou pâles, roses ou lis, aimées ou délaissées, oubliées ou pleurées ; Dante tressa de leurs noms comme une royale guirlande pour en couronner sa cité. Si lointaines qu'elles nous apparaissent, elles ont vécu, ces Florentines... Elles ont salué Dante au passage dans les rues de Florence ; elles ont orné leurs fronts de ces perles « qui venaient lentement au regard du poète » ; elles se sont arrêtées, attentives, pour entendre les premières mesures d'une mélodie à laquelle se conformait le rythme de leur danse ; elles ont pleuré les êtres chers qui les avaient précédées de quelques mois et que, depuis des siècles, elles ont rejoints ; elles se sont penchées sur des ber-

ceaux pour consoler ceux qui devaient grandir et apprendre à souffrir... Elles étaient belles et nobles ».

C'est de ces Florentines qui sourirent à sa jeunesse que le poète écrivit, en sa *Vita Nuova*, cette ligne charmante : « Elles parlaient (sans doute, un peu toutes à la fois), et leurs paroles tombaient pressées comme les gouttes pures de la pluie mêlée de belle neige blanche ». Il les visitait, timide peut-être et silencieux, dans la haute salle des logis guelfes, ou se rangeait respectueusement à l'écart quand il passait sur leur chemin :

« Je vis, dit-il en un sonnet, Monna Bice et Monna Vanna (Mme Béatrice et Mme Giovanna) se dirigeant vers le lieu où j'étais, deux merveilles, l'une marchant après l'autre ». Et l'écrivain, avec la sûreté de son tact d'artiste qui a vu Florence et qui sait ranimer l'image de la Florence dantesque, ajoute : « Ce *l'une marchant après l'autre*, c'est le détail familier, le détail unique, choisi comme Dante sait les choisir... ; il nous fait évoquer l'étroitesse de la rue médiévale... ». Giovanna était la dame du plus cher ami de Dante, le grand poète lyrique Guido Cavalcanti. Avec Béatrice, avec Giovanna et Guido, avec Lagia et Lapo Gianni, le grand proscrit eût voulu naviguer sur une mer de rêve tout en parlant des choses de l'amour.

Giovanna était si belle que le peuple de Florence, en son éternelle vision d'un monde de fleurs, l'avait surnommée Primavera. « Le soleil est moins

brillant que son visage », avait dit Cavalcanti, et Dante nous montrera cette face rayonnante « couleur de perle, comme il sied à une dame de l'avoir ». Ailleurs, il nous parlera des « vivantes émeraudes de ses yeux ». De sa destinée, de ses joies, de ses larmes, nous ne savons rien. A-t-elle connu les infidélités de Guido ? a-t-elle pâti de son exil ? l'a-t-elle vu rentrer dans Florence, veilli et las de la vie, pour y mourir ? Cette jeune femme au teint de lis, aux yeux d'émeraude, n'a point une ligne d'histoire, et cependant, nommée deux ou trois fois par Dante, voici qu'elle est immortelle.

Plus mystérieuse encore et comme retirée dans l'ombre d'une chapelle de famille, paraît la *Pietosa,* la Dame de Compassion. « Il semblait, dit le poète, que la pitié tout entière fût en elle ». Son nom nous est inconnu.

Par une délicatesse d'exquise dévotion, Dante n'a point voulu livrer la jeune femme, qui peut-être l'a aimé sans le lui dire jamais, et que, peut-être, après la mort de Béatrice, il commençait à aimer lui-même. Quelques traits seulement, d'une extrême finesse, laissent entrevoir l'esquisse indécise d'un sentiment réciproque, candide et très pur. A l'heure où Béatrice vient d'être ravie à la terre, l'amant désespéré, qui ploie sous la douleur, lève les yeux et aperçoit à sa fenêtre une figure douce et pâle qui se penche vers lui et le regarde avec l'expression d'une immense pitié. « Il arriva que partout où cette dame me voyait, sa figure devenait pâle, presque comme celle d'Amour ».

C'est toujours une consolation, même en un chagrin sans mesure, d'être regardé par de tels yeux, même du haut d'une fenêtre. Dante reprit-il dorénavant avec assiduité la rue où demeurait la Pietosa ? Je ne sais. Mais il avoue « arriver à ce point que ses yeux commencent à prendre trop de plaisir à la voir ». Au moins espère-t-il « qu'elle cessera de penser à lui, s'il cesse d'être malheureux et désespéré ». Ici, l'exégète se trouve fort dans l'embarras, ce qui lui est d'ailleurs habituel. Faut-il voir dans la Dame de Compassion simplement la voisine de Dante, Gemma Donati, qu'il épousa comme un bon bourgeois florentin ? ou bien, sur la foi du *Convito*, le grand traité de morale rationnelle de l'Alighieri, doit-on reconnaître en elle la Philosophie ? Le plus sage, avec ce poète si épris de symbolisme, est d'accepter les deux interprétations. Si Béatrice, dans l'azur du Paradis, est vraiment la Théologie, Gemma Donati ou telle autre pierre précieuse de l'écrin féminin de Dante sera sans peine la Philosophie consolatrice.

Une autre dame, qui eut grand pitié du poète, Gentucca de Lucques, nous offre encore un petit problème historique légèrement embrouillé. Le lyrique Buonagiunta dit quelque part, dans le Purgatoire, au mélancolique pèlerin de l'autre monde :

« Une femme est née qui ne porte pas encore de voile, et qui te fera trouver douce ma ville un jour, bien que plus d'un l'en réprimande ».

Cette Lucquoise fut douce au proscrit. M. de

Gubernatis voit en elle une veuve de conduite légère ; l'eût-on blâmée si elle n'avait été blâmable? On a parfois assimilé Gentucca à la Pargoletta, qui fut sans doute pour Dante une passion d'un jour, passion d'exilé toujours en marche. Certains commentateurs tiennent pour la vertu parfaite de la dame et ont cru identifier son mari, un certain Fondora. Ils varient, d'ailleurs, sur le nom de famille de Gentucca. Ce sont les minuties de l'érudition. Remarquons toutefois, avec Mlle Faure, que Dante avait vingt-cinq ans, lorsqu'il fut consolé par les beaux yeux tristes de la Pietosa, et qu'il en avait près de cinquante lorsqu'il reçut les consolations de la bonne Lucquoise. Une différence de vingt-cinq années n'est point une bagatelle en matière de passion amoureuse. Le changement de méridien importe beaucoup aux heures graves de la vie.

Toutes ces Florentines, toutes ces Italiennes sont ainsi dérobées, par le respect même du poète, à la lumière crue de l'histoire. Les unes se fondent dans les brumes du symbolisme ; d'autres portent sur le visage comme un voile impénétrable. Telle l'énigmatique Pia de Tolomei, de Sienne. Une seule est venue à nous, aux lueurs tragiques de l'Enfer, confessant sa faute, glorifiant son amour, Francesca de Rimini. Il faut bien qu'elle soit damnée, avec son amant, pour satisfaire aux sévérités du dogme. Mais, dans l'effroyable tourbillon où roulera éternellement son vol « de colombe », elle emportera l'adoration et la tendresse de Dante.

Pour le Centenaire de Pétrarque [1]

L'aimable petit livre de M. Henry Cochin vient à propos pour réjouir les amis de Pétrarque au moment où l'Italie et la France se préparent à célébrer le sixième centenaire du poète. Le Pétrarque dont il évoque la figure n'est point le personnage lyrique, un peu pleureur, amoureux gémissant, assez monotone, qu'une vague et banale tradition nous a rendu familier. Vous apercevrez ici un Pétrarque trop peu connu, d'une grâce hautaine et touchante, le Pétrarque latin des œuvres mystiques, l'un des derniers grands chrétiens de l'Italie. M. Cochin nous le présente à côté de son frère, le chartreux Gherardo, et, de même qu'entrevu dans le rayonnement de Dante, Pétrarque poète d'amour, admirateur de Rienzi, le républicain visionnaire, semble un peu pâle et frêle, ce fin ciseleur d'harmonieux sonnets, placé près de l'austère cénobite, dans le cadre mélancolique des chartreuses, où il séjourna par occasion, nous paraît surtout un dilettante de monachisme, d'âme

(1) *Le Frère de Pétrarque et le Livre du « Repos des Religieux »*, par Henry Cochin. — Paris, Bouillon, 1903.

délicate et rêveuse, toujours poète, mais plus poète encore qu'ascète, un contemplatif charmant, incapable d'action apostolique, incorrigible et naïf cicéronien, qui dut mêler bien souvent, dans la psalmodie de l'office de nuit, des lambeaux de *Tusculanes* ou des vers de Virgile aux paroles de David ou de Jérémie. Ce que nous découvrons en lui de complexe, de contradictoire et de fuyant est d'un étrange attrait. Il est bien difficile de l'enfermer en une brève formule. « Le premier homme moderne », a dit de lui Renan. Il y a beaucoup de vrai dans cette notation. M. Cochin offre sa définition : « Le dernier homme du moyen âge ». C'est peut-être trop affirmer, car enfin, cent cinquante années plus tard, Savonarole, un vrai moine, a si terriblement représenté le moyen âge qu'on l'a brûlé, en pleine Florence, pour n'avoir rien compris à la Renaissance et pour avoir traité le pape Alexandre de « vieille ferraille », *ferro rotto*. Il ajoutait, d'ailleurs, qu'Alexandre ne croyait pas en Dieu.

Entre la thèse et l'antithèse, le premier des modernes et le dernier venu de l'âge médiéval, la vérité est peut-être dans la synthèse. Pardonnez-moi cette scolastique hégélienne. Mais je porte si tendrement Pétrarque en mon cœur que j'aimerais à essayer une esquisse de sa conscience et de son génie avant qu'éclate à Rome et à Paris le concert d'éloquence officielle, ministérielle et diplomatique (*Tuba mirum*) qui saluera son nom, fête glorieuse qu'il eût accueillie avec tant de candide orgueil.

Considérons d'abord « l'homme moderne » que fut Pétrarque, à savoir, l'amant, le lettré, le voyageur.

Certes, après la *Vita nuova* où palpitent encore les extases amoureuses de Dante, où parmi les visions douloureuses fleurissent toujours les souvenirs des heures d'adolescence, les sonnets de Pétrarque, d'une musique plus langoureuse et plus molle, réveillent souvent en nous des sensation de poésie moderne. Les amours de Dante avaient une gravité hiératique et comme une fraîcheur enfantine qui faisaient songer aux visions noyées d'azur et d'or des peintres primitifs de l'Italie. Les amours de Pétrarque roucoulent sur le mode lamartinien et parfois, dans les sonnets, une velléité sensuelle vite réprimée, une note voluptueuse vite étouffée, font vaguement penser à Musset. Vers la fin de la fameuse *Canzone* : « Au doux temps de la saison première », la rencontre de la « cruelle » se baignant nue en un ruisseau, l'indiscrète curiosité du promeneur et la dame qui, pour le chasser, lui jette de l'eau à la face, ce petit tableau champêtre, dans le goût du Corrège, s'expliquerait difficilement par le récit d'un rêve. Il faut donc renoncer au platonisme transcendant de Pétrarque. Et singulière aventure ! Tandis que Béatrice, l'impalpable et paradisiaque *donna* de Dante, se montre à nous dans la claire lumière de l'histoire — une petite fille de la famille Portinari — voici que la Laura de Pétrarque s'évapore et nous glisse d'entre les mains. Un impitoyable cri-

tique italien, Adolfo Bartoli, ne laisse rien demeurer du roman imaginé au dix-huitième siècle par l'abbé de Sade qui s'était flatté d'avoir pour lointaine aïeule Laure de Noves, dame de Sade, la Laura du poète. Un joli tour d'antiquaires méridionaux ! Une médaille trouvée en une tombe dépourvue d'épitaphe ; dans la boîte de la médaille, un sonnet sur parchemin où quelques fragments de Pétrarque sont enchâssés en un contexte barbare ; sur la médaille, quatre lettres : M. L. M. I. ainsi interprétées : *Madonna Laura morta jace ;* enfin la mystérieuse tombe ouverte dans l'église où les de Sade antiques eurent leur sépulture, tels sont les bien minces et fantaisistes origines de la bonne histoire. Eh bien ! je renonce volontiers à la légende de cette dame de Sade, mère de onze enfants, que Pétrarque aurait adorée béatement. Voyez-vous le virgilien chanoine croisant, sur le plateau des Doms, la famille de la bien-aimée, les enfants étagés deux par deux, en cinq rangs, et la mère tirant à elle, tout au bout, le plus petit ? J'aime mieux l'autre, l'inconnue, l'anonyme, la jeune femme, peut-être plébéienne, qu'il rencontrait aux églises d'Avignon, dont il souhaitait les tendresses, dont il célébra les charmes, « les beaux yeux, la belle bouche digne d'un ange, pleine de perles, de roses et de douces paroles ». Elle était peut-être mariée, et, lui, il était homme d'Eglise ; la belle fut dédaigneuse ou prudente et lui timide, n'osa point être trop pressant. Il écrivit des vers sonores, supplia, offrit son cœur et ses rimes,

voyagea, revint, sollicita de nouveau, fit pleurer les plus douces cordes de sa lyre, toujours vainement. Les années s'écoulaient, et cette passion irritante, désespérée, alla fiévreusement jusqu'aux jours que Pétrarque appelle l'automne de la vie, « alors que l'amour s'apaise dans la chasteté et qu'il est permis aux amants de s'asseoir l'un près de l'autre et de converser sans péril ». Le voyez-vous maintenant, dans la mélancolie d'un après-midi d'octobre, lisant son bréviaire près de Laura dans le parfum des roses mourantes, au fond d'un petit jardin d'Avignon, au bruissement lointain du Rhône ? Laure morte, Pétrarque perdait la douceur de sa vie. Il pleura la jeune femme et ces sonnets mortuaires sont les plus beaux qu'il ait écrits. Il y paraît d'une façon émouvante, esprit rare auquel les lettres et la méditation chrétienne ont rendu familière toute pensée noble et que la souffrance ramène à la vie intérieure. « La vie fuit toujours et ne s'arrête jamais, et la mort vient derrière elle à grandes journées, et les choses présentes et celles d'autrefois me tourmentent et aussi les choses du temps à venir ». N'est-ce point comme un pressentiment de Léopardi ?

Pétrarque fut le premier des grands humanistes. J'entends, par humanistes, les hommes qui, par la culture littéraire qu'ils doivent au commerce de l'antiquité, se sont assimilé l'expérience rationnelle et morale du genre humain. Ils raisonnent d'après des notions fixées par les anciens, auxquelles les hommes reviennent sans cesse. Ils

forment le lien d'idées générales par lesquelles se rejoignent les littératures diverses et s'établit la continuité intellectuelle entre les peuples. Cet état d'esprit est tout classique. Pétrarque, ici, reprit l'œuvre littéraire que les héritiers latins des idées grecques, Cicéron et Senèque, avaient accomplie ; il la transmit aux Florentins du quinzième siècle : Erasme, Rabelais, Henri Estienne, Montaigne reprendront à leur tour la fonction classique de la raison latine et italienne. Pétrarque ne savait pas le grec. Il entrevit Platon à travers saint Augustin, Homère à travers Virgile. La littérature romaine le ravit dès son adolescence : il pleura sur les cendres de son Cicéron jeté méchamment au feu par son père. A Vaucluse, loin du monde, il se fit une compagnie de doux fantômes, Atticus, les deux Caton, Epicure, Hortensius, Virgile, Cicéron. Pour lui, Cicéron semble presque un Père de l'Eglise latine. Il écrit en latin cicéronien, relevé de subtilités parfois laborieuses qui lui viennent de Senèque ou de Pline le Jeune. Il écrit abondamment, torrentiellement. Il compte quelque part environ quatre cents métaphores bonnes à exprimer les variétés de la misère humaine. Il nage dans le lieu commun cher à la prose latine, heureux comme le poisson dans l'eau vive : le mépris de la mort, le néant de la vie, la pauvreté, l'exil, l'inconstance de la fortune, la fuite du temps, la vieillesse, la solitude, l'amitié, la douleur, tous ces thèmes éternels de la conscience humaine se pressent en sa correspondance latine, roulent avec

une sonorité parfois fatigante en des lettres de soixante pages. Il faudrait, pour lire convenablement *les Familiares* et *les Seniles*, les loisirs mêmes de Vaucluse, les longs jours d'été bercés par le grondement de la Sorgue en sa caverne retentissante comme un vaisseau de cathédrale.

La sottise des hommes est pour les humanistes un champ fertile d'observations ironiques. La familiarité des écrivains anciens développe l'esprit critique. Pétrarque s'est moqué de bien des gens, même de ses amis, de leurs mœurs, de leurs préjugés, de leur pédantisme, des cardinaux d'Avignon, des astrologues, des péripatéticiens et des averroïstes, qui, réunis en concile dans la libre Venise, l'excommunièrent à titre de « bonhomme passablement illettré ». Il fut bien dur aux Papes français, dont il acceptait les caresses et les prébendes et qu'il accusa d'avarice. Mais ses plus pitoyables victimes ont été les médecins. « Tu m'écris, dit-il à Boccace, que, malade, tu n'as appelé aucun médecin, je ne suis point surpris que tu aies guéri si vite ». Il donne la même recette à Clément VI malade et rappelle au Pape l'épitaphe d'Hadrien : *Turba medicorum perii.* Il ne croit pas à la médecine, mais il envoie au grand médecin Giovanni da Padova une consultation pour défendre contre la Faculté son propre régime : de l'eau claire, des fruits et de la diète. Il ne s'était pas toujours imposé une aussi rafraîchissante discipline, je le ferai voir dans la suite de cette esquisse.

Le goût des voyages achève la physionomie moderne de Pétrarque. Les hommes du moyen âge allaient en foule au tombeau des Apôtres, au tombeau du Sauveur, à la vallée de Josaphat, à Saint-Jacques « tueur de Maures » ; ils cherchaient anxieusement la porte du Paradis terrestre ou celle du Purgatoire. On voyageait alors pour le salut de son âme. Quelques grands aventuriers se risquaient dans les solitudes de l'Asie; ils allaient à la recherche des voies commerciales qui pouvaient servir aux caravanes de Venise, de Florence ou de Bruges. Mais on ne voyageait point pour le plaisir. Pétrarque est déjà un touriste, presque un alpiniste. Son ascension du mont Ventoux fut un événement dans la Provence de ce temps-là. On se demanda si ce jeune homme, escaladant la cime où se tient le soufflet mystérieux du mistral, n'était point un peu fou. Pétrarque voyagea en lettré, en artiste, en observateur attentif des choses de la nature. Il décrit une tempête à Naples, un tremblement de terre à Bâle. Son paysage est moins grandiose que celui de Dante; il est plus détaillé; mieux disposé pour l'agrément du regard, comme ceux des peintres italiens. Il crée déjà le paysage classique, tel que le comprendra le Poussin : des plans bien rythmés de collines, de rochers, de masses verdoyantes; des fonds sévères adoucis par la lumière ; plus près du spectateur, la parure des feuillages et des eaux courantes. Il est certainement le premier écrivain qui ait eu le sens de la beauté et du caractère auguste des

ruines. C'est pourquoi il aima Rome pour sa grandeur, son abandon, sa tristesse. Il allait de temple en temple, et de souvenir en souvenir, jouissant de l'antiquité, réveillant les morts, et du haut des Thermes de Dioclétien, contemplant le désert où dort la majesté de l'histoire. Du bon voyageur, il eut l'instinct d'ironie qui aide à supporter beaucoup de petites misères. Il fut un peu aigre pour Paris, surtout le Paris scolastique, disputeur, la « rue du Fouarre où l'on gazouille toujours », *Strepidulus*, *Straminum Vicus*. On y gazouille encore, on y gazouillera bientôt en son honneur. Nous oublierons ce jour-là qu'il a détesté la France presque autant qu'avait fait Dante, pour ne nous rappeler que la lettre émue qu'il écrivit en 1360, après avoir visité à Paris, au nom du seigneur de Milan, le roi Jean délivré de sa captivité d'Angleterre. Il avait traversé le royaume dévasté par la guerre, brûlé, en proie à la famine. pour cette lettre, nous lui pardonnerons bien des malices, et quelques méchancetés.

II

J'ai tenté, le mois passé, de mettre en lumière les traits caractéristiques qui, de la figure morale de Pétrarque, font une physionomie moderne, « le premier homme moderne » de Renan. Je reviens maintenant à l'opinion de M. Henry Cochin, au Pétrarque « dernier homme du moyen âge ». Entendez un grand contemplatif, une âme mona-

cale, toute envahie par l'ennui et le mépris des choses du monde, avide de silence et de solitude, si absolument détachée de l'action qu'elle ne comprend et n'aime plus rien en dehors du rêve mystique, savoure amoureusement le charme de la cellule, s'éloigne peu à peu de la communauté humaine. Dante avait adoré saint François d'Assise, « l'époux de la Pauvreté ». Innocent III avait eu cette vision, qui répondit bien au sentiment des grands chrétiens, cent ans avant Pétrarque : l'Eglise ébranlée et chancelante que soutenait l'épaule du Poverello. Pétrarque accuse d'imprudence saint François pour avoir voulu que ses frères vécussent dans le monde et, par la confession, la prédication, les lointaines missions évangéliques, fussent comme entraînés par le tourbillon de la vie inférieure. Cependant, en son testament, il exprima le vœu d'être enseveli dans un monastère franciscain. M. Cochin, qui connaît en ses derniers replis la conscience du poète, relève cette contradiction apparente qui ne l'étonne point, d'ailleurs. Cette grande âme fut si mobile, toute frémissante et si constamment passionnée que le critique doit se tenir pour satisfait quand, parmi les variations des sentiments et des pensées de Pétrarque, il est parvenu à déterminer quelques points fixes et comme des haltes dans la marche incertaine du rêveur vers le vague idéal qui le fuyait sans cesse. Or, l'un des moments les plus sûrement établis et les plus longtemps prolongés de ce pèlerinage d'un esprit fut l'enthousiasme pour la vie céno-

bitique. Le grand amant de la beauté et de la gloire aima du même amour le silence et le désert. Il a proclamé que le service de Dieu était la *seule liberté*, la *seule félicité,* et il s'est écrié : « Seul le monastère a été le ciel et la terre ! *Sola heremus cælum fuit in terris* ». Et remarquez que *heremus* signifie la parfaite solitude érémitique plutôt que la retraite monacale, la confraternité du cloître. Après tout, ce Pétrarque ermite en imagination n'est pas si fort éloigné du vrai Pétrarque, le solitaire de Vaucluse, solitaire intermittent, à la vérité, et dont l'ermitage fut surtout une villégiature.

M. Cochin signale justement, dans la fameuse ascension du mont Ventoux par Pétrarque et son frère Gherardo (1336), le rôle allégorique attribué par François à son cadet à l'heure où éclate la crise intime de sa propre conversion religieuse. Tandis que le plus jeune escaladait allègrement les pentes les plus raides de la montagne, l'autre, las avant l'heure et redoutant la fatigue, cherchait paresseusement les détours faciles, allongeait sa route, se perdait dans les vallons, s'asseyait au bord des sentiers. Et le voici tout à coup qui s'arrête sur son chemin de Damas. L'exemple de la vaillance fraternelle l'oblige à rougir de sa lâcheté et tout aussitôt à pénétrer par la méditation au fond de son cœur, à s'accuser de ses faiblesses, de ses amours, de son penchant à la volupté. « Quand tu auras beaucoup erré, il te faudra, ou bien, chargé du poids d'un labeur trop longtemps différé, escalader le sommet lui-même

de la vie bienheureuse, ou bien te coucher en ta paresse dans les vallées fermées des pécheurs, tes frères ». Il se relève alors et gravit d'un pas alerte jusqu'au plus haut sommet du Ventoux, contemple l'immense horizon, le Rhône, les collines, les cités, la mer, salue « plus avec son cœur qu'avec ses yeux » la terre d'Italie, repasse en son souvenir les dix dernières années de sa vie, enchantées et troublées par l'insaisissable fantôme de Laura ; puis son âme allant vers les hauteurs spirituelles, il prend le minuscule exemplaire des *Confessions de Saint Augustin* qu'un pieux moine lui a donné, et tandis que Gherardo se penche vers le livre, il l'ouvre au hasard et tombe sur ces paroles : « Les hommes vont admirer les hauteurs des montagnes, et les vastes flots de la mer, et les larges chutes des fleuves, et les rivages de l'Océan, et les révolutions des étoiles, et ils s'abandonnent eux-mêmes. »

Gherardo fut assurément le bon ange de François. Comme François, le jour de cette ascension au Ventoux, il avait le cœur endolori. Sa *Bella Donna* venait de mourir. Il se fit Chartreux et s'ensevelit en ce couvent de Montrieux qu'André Hallays vient de nous décrire si élégamment. Ce fut un moine héroïque, qui, lors de la grande peste de 1348, refusa de suivre le prieur dans sa fuite et demeura pour enterrer tous ses frères sous la pierre du cloître. Pétrarque le visita deux fois dans sa montagne, lui écrivit jusqu'à son dernier jour et composa, pour lui complaire, son livre *Du Repos des Religieux*.

Ce livre étrange pourrait être signé du grand mystique inconnu qui traça dans sa cellule les pages mélancoliques de *l'Imitation*. C'est un adieu au monde, à la vie, à l'action, à l'ambition, à la concupiscence, à l'orgueil. *Claude post te ostium tuum*, dit *l'Imitation*. *Fuge*, *tace*, *quiesce*, disaient les Pères du désert. Là est le fond de la doctrine de Pétrarque. *Vacate*, crie-t-il aux chrétiens, c'est-à-dire soyez libres quant au labeur ou à la tentation des choses de la terre. Qu'il n'y ait en vos âmes d'autre souci, d'autre amour que le Christ. Les vrais moines, esclaves du Christ, sont les seuls heureux ici-bas ; leur servitude n'est autre que leur liberté. Pétrarque, écrit M. Cochin, « voit les hommes s'acharnant en vain à un travail sans repos ni merci, auquel ils s'attachent jusqu'à ce qu'enfin la mort les vienne reprendre : ce sont les soldats, les cultivateurs, les marchands, les gens de lettres, les ouvriers, non moins que les luxurieux et les ambitieux. Le philosophe a pu dire aux hommes de travailler pour un temps, afin de se reposer ensuite. Mais on leur propose ici un conseil plus salubre : c'est de se reposer aujourd'hui, afin de se reposer finalement, de se reposer toujours : Dieu lui-même leur dit : « Vaquez et voyez » ; « vaquez », c'est le repos présent ; « voyez », c'est le repos éternel. En vous reposant, vous « verrez », en « voyant » vous vous réjouirez. Or, se réjouir de la vérité, c'est le bonheur, c'est même le seul bonheur certain ».

Certes, les grands fondateurs religieux du trei-

zième siècle, saint François et saint Dominique, eussent rejeté une pareille théorie. Pétrarque revenait aux ermites de la Légende Dorée, à qui les corbeaux apportaient le pain du jour et dont les lions venaient creuser la tombe. Et souvenez-vous que cet apôtre de la pure vie contemplative a passé sa vie à s'agiter, à voyager, tour à tour ambassadeur des Romains près du Pape d'Avignon, du Pape près de la reine Jeanne de Naples, du seigneur de Mantoue près de l'Empereur, du seigneur de Milan près de la République de Venise et à la cour de France. Il cueillait les lauriers académiques à Rome et à Florence, acceptait de bonnes prébendes à Avignon, à Parme, à Padoue. Il visitait les Chartreuses, mais n'y séjournait point, ou même se logeait en dehors du monastère, à la campagne. Près de la Chartreuse de Milan, il pratiqua un monachisme bien doux. « Je n'y manque de rien, écrit-il, et les gens du voisinage m'apportent force fruits, poissons, canards et gibier. Mes rentes se sont fort arrondies et mes dépenses ont grossi à proportion. Ainsi, à toute heure, quelque sainte joie est à ma porte ». Ici, l'ascète s'évanouit et le chanoine absorbe le contemplatif.

Je regrette presque ce texte édifiant que je tire des graves *Epistolæ Familiares*. Car je crois fermement à la noblesse religieuse de Pétrarque. Il ne fut point un saint, mais un pénitent très sincère, qui remplit ses œuvres latines de l'humble confession de ses faiblesses. Quand il prie, quand

il pleure ou se frappe la poitrine, il dévoile naïvement le secret de son âme. Un document précieux, publié en 1896, par M. Léopold Delisle, témoigne de sa parfaite bonne foi. C'est une prière latine qu'il avait écrite, le 1er juin 1335, sur les deux premiers feuillets d'un manuscrit du douzième siècle, contenant les traités de Cassiodore et de saint Augustin sur l'âme. Ce manuscrit, qui fit partie de la librairie des Visconti, est au fonds latin de notre Bibliothèque nationale, sous le nº 2201. Après plus de cinq siècles, le cri de douleur d'un chrétien, tourmenté par ses péchés et qui se jette sur le cœur de Jésus-Christ, éclate à nos oreilles : « Mon Dieu, je te recommande mes pensées et mes actes, mon silence et mes paroles, mon repos, mes jours, mes nuits, mon sommeil et mes veilles, mon rire et mes larmes, mes espérances et mes désirs, le temps de ma vie et l'heure de ma mort... Prends-moi, Seigneur Jésus-Christ, et tire-moi de mon néant. Crée en moi un cœur pur... Fais que je t'aime de tout mon cœur et de toute mon âme. Donne-moi la mémoire de ta passion et la méditation de ma mort... Voilà que je péris si tu tardes un peu ! »

Une pensée, une même image apparaissent à deux reprises en cette prière : *Langorem animi, miserere languentis.* Cette langueur de l'âme, cette torpeur du caractère, ce sommeil de la volonté qui laisse le chrétien désarmé contre la tentation sont les signes de la grande maladie morale bien connue du moyen âge que saint Thomas décrivit,

que Dante mit en son Enfer et dont Pétrarque, qui en pâtit toute sa vie, a plusieurs fois présenté l'analyse. Il s'agit de l'*accidia*, le mal des âmes délicates, presque féminines, qui n'ont pas la force d'endiguer l'envahissement de la vie sensuelle, se complaisent dans l'inertie, se délectent en une tristesse sans cause apparente ». C'est, dit Pétrarque, comme une volupté de souffrir, qui fait que l'âme est triste, maladie d'autant plus funeste que la cause est plus inconnue », *voluptas dolendi*, la volupté d'être heureux et de chanter son malheur, et de goûter les joies amères d'une incurable mélancolie. « Tendresse humaine égarée, écrit Sainte-Beuve, orgueil inquiet, inassouvi, s'analysant aussi sans fin et se décrivant ».

Maladie des hommes du moyen âge, je le veux bien, mais maladie éternelle que, au temps des romantiques, on qualifia de « mal du siècle », le mal de René, de Joseph Delorme, de « l'Enfant du siècle », et dont la tristesse hautaine, le dégoût de la vie, le perpétuel retour au passé, à la jeunesse, l'attente anxieuse de l'avenir sont les symptômes caractéristiques. En ces personnages de fiction littéraire, l'*accidia* put sévir avec une déconcertante intensité. Les ravages furent moins profonds dans les cas réels, et comme atténués par quelque autre passion ou même par les conditions de la vie. Chateaubriand fut un *accidiosus* moins pathétique que René.. Pétrarque ne semble pas constamment suffoqué par ces « vapeurs mélancoliques » que Dante signale, d'après saint

Thomas, comme l'atmosphère douloureuse des accidiosi. Il goûta la consolation des grands lettrés dont le siècle proclame et vénère le génie. La gloire fut le suprême intérêt de sa vie. Il eut la joie d'être salué par la chrétienté entière comme prince de poésie et de sagesse. Il sut plier les choses du dehors au service de sa renommée. Avec une bonne grâce aristocratique, il recherchait, pour y replacer sa figure, les cadres les plus nobles, le désert de Vaucluse, les ruines de Rome, la plaine solennelle du Latium, le vaste horizon d'Arqua. Il se faisait volontiers le centre du monde et, dans son immense correspondance latine, véritables mémoires d'outre-tombe, mêlait ingénument sa personne aux vicissitudes de l'Eglise et de l'Occident. Jusqu'à son dernier soir, il voulut étudier, écrire, conseiller et maintenir intacte sa maîtrise intellectuelle. Déjà presque mourant il écrivait : « Je vais plus vite, je suis comme un voyageur fatigué. Jour et nuit je passe d'un travail à l'autre, me reposant de l'un par l'autre. Il sera temps de dormir quand nous serons sous terre. »

Et voici que peu à peu, sur le vague profil médiéval, se dessinent de nouveau les traits d'un visage moderne. Est-ce un paradoxe de rapprocher Pétrarque de Chateaubriand ? Au moins est-ce un hommage qu'on me pardonnera de rendre à la mémoire de son nom, et qui, peut-être, n'eût pas déplu à Chateaubriand.

L'Angelico [1]

Je vois toujours ce matin d'avril où je visitai pour la première fois — il y a si longtemps ! — le couvent de San-Marco, à Florence. C'était un jour de Samedi Saint. Il y avait alors des moines dans le glorieux monastère, à la porte duquel on était accueilli, non par des messieurs coiffés de képis et présidant au jeu des tourniquets, mais par un vieux cénobite dont le visage avait la courtoisie souriante naturelle à un dominicain florentin. Ce matin-là, la maison semblait déserte : à cette heure, la communauté était à l'église. Dès l'entrée, j'entendais courir autour de moi des échos de psalmodies, la supplication du *Kyrie*, puis une voix solitaire, la lecture de l'Epitre, puis les chants triomphants du *Gloria in excelsis !* et les trois cloches de San-Marco, les cloches qui avaient pleuré sur Savonarole expirant, soudain revenues de Rome, éclatant, joyeuses, fébriles, et dont la brusque gaieté fit s'envoler une douzaine de pigeons perchés sur le campanile. Tout au fond du cloître, dans l'ombre fraîche, au pied de

---

(1) *Le Bienheureux Fra Giovanni Angelico da Fiesole* (*1387-1455*), par Henry Cochin. — Paris, Victor Lecoffre, 1906.

la *Crucifixion* de Frà Angelico, un très vieux moine était agenouillé, la tête penchée sur la poitrine, perdu en une méditation empreinte de béatitude. Je pénétrai dans le jardin du cloître, espérant y voir les rejetons du grand rosier de Damas à l'ombre duquel le frère Jérôme prêchait à son peuple. Je n'y trouvai que des églantiers blancs et rouges, déjà fleuris, quelques bouquets de lauriers, un cyprès svelte et velouté planté à chaque angle du cloître et, çà et là, des touffes de jacinthes qui embaumaient. Assis sur un banc de marbre, parmi les lauriers, un novice en robe blanche jetait des mies de pain à une tribu de passereaux. Le jeune moine riait de l'empressement désordonné de ses hôtes emplumés, de leurs cris aigus, de leurs frénétiques battements d'ailes.

— Ah! me dit-il, c'est fini à cette heure, le carême des petits oiseaux! Demain ce sera notre tour.

A ce moment, le vieux moine extatique du cloître traversait le jardin et, pour ne point effaroucher par l'approche de son capuchon la troupe agitée des moineaux, fit un petit détour avec un sourire de mansuétude. Ce dominicain à barbe blanche avait évidemment l'âme franciscaine.

Ces souvenirs si lointains s'éveillèrent en ma mémoire tandis que je lisais le livre charmant que M. Henry Cochin vient de consacrer à Frà Giovanni de Fiesole, le grand peintre mystique de l'Italie dans la première moitié du quinzième siècle. Aujourd'hui encore, après l'exil des moines, deux

figures, d'une noblesse très rare, cheminent aux côtés du visiteur le long du cloître silencieux, dans les cellules, dans le jardin plein de fleurs, dans l'église pleine de silence et d'ombre, Frà Giovanni, l'ange de Fiesole, et Frà Girolamo, le martyr de la liberté religieuse. Mais la lecture de ce livre peut modifier l'image que l'on se faisait volontiers de l'Angelico. Ce doux visionnaire qui ne peignait qu'en pleurant les scènes de la Passion, fut, lui aussi, battu par l'éternelle tempête qui ravageait, depuis les jours de Dante, toutes les cités d'Italie, bouleversait l'Eglise, les communes, les seigneuries, les grands Ordres monastiques, les couvents les plus humbles, perdus sur les plateaux de l'Apennin, comme le Latran pontifical. Il prit sa part des angoisses et des souffrances de la grande « hôtellerie de douleur ».

Il s'appelait de naissance, Guido di Pietro, plus familièrement Guidolino, d'une famille de paysans dont nous ne savons rien ; il était né dans la haute vallée du Mugello, dont le corridor aboutit, du coté du Nord, à Fiesole. Le père cultivait quelques arpents en vue des tours énormes flanquant les portes de la petite ville féodale de Vicchio. Région agreste, sauvage, possédée et ravagée, jusqu'au quatorzième siècle, par des tyranneaux, les Ubaldini et les Conti Guidi, que Villani montra tapis en leurs « cavernes », toujours prêts à fondre comme des vautours sur le pauvre monde. Ce fut l'œuvre héroïque de Florence de déposséder ces seigneuries de brigands gibelins, inféodés à l'em-

pire; elle mit à l'opération la patience, l'âpreté d'une société bourgeoise de banquiers et de marchands qui sait négocier, temporiser, ne rechigne point sur la dépense, et, au besoin, marche à la bataille, entreprend le siège épique d'une citadelle. De ces tyrans légendaires, abattus l'un après l'autre, contraints de descendre à Florence et de s'y enrôler sur les registres des Arts mineurs, il restait, sur les rochers du Mugello, quelques fantômes de figure émouvante, qui durent émouvoir le petit Guidolino : le cardinal Ubaldini que Dante a plongé dans les sépulcres embrasés des hérésiarques, et cet effroyable Ruggiero Ubaldini, archevêque de Pise, dont le comte Ugolin ronge « par derrière » le crâne en un trou noir de l'enfer dantesque.

Or, en ce temps-là, si la vie publique était perpétuellement troublée par la violence, la perfidie des forts, la vie domestique incertaine, précaire, la vie intime de l'âme était sans cesse fortifiée par le prestige et le rajeunissement incessant de l'idéal religieux. Cette région alpestre du Mugello était comme sanctifiée par la vivante tradition des thaumaturges, des ermites et des saints qui y avaient laissé la trace de leur apostolat, de leurs prières et de leur charité : saint Romulus, premier évêque de Fiesole; les martyrs Cresci, Enzio et Onnione, saint Laurent, qui devint, avec saint Cosme et saint Damien, le patron des grands Médicis; les solitaires du cinquième siècle tels que Gaudenzio et ses compagnons, qui font planer sur

la contrée une atmosphère de miracles. « Six siècles après, écrit M. Henry Cochin, des chasseurs poursuivant un sanglier au fond des halliers inaccessibles, sont saisis d'une terreur sainte en découvrant une lueur qui flotte au-dessus de la terre, sur la tombe ignorée des antiques ermites. Le peuple afflue au lieu du miracle; l'évêque de Fiesole accourt; il décide sans tarder de bâtir là une abbaye pour les moines du mont Cassin et une belle église ». Si, dans le cours de ce terrible quatorzième siècle, l'Eglise désemparée par son exil en Avignon, semble fléchir, si les ordres monastiques, les plus grandes maisons ascétiques de l'Italie, désertant les règles de leur primitive institution, s'abandonnent aux vanités et aux vices de leur âge, d'autre part, à chaque instant, une explosion de foi, parfois de forme étrange, vient ranimer l'espérance et consoler les cœurs candides. Frà Angelico enfant, vit passer sur la Toscane émerveillée les longues processions des pénitents blancs. De quelle province chrétienne sortaient-ils? on l'ignorait. D'Allemagne, peut-être, de Bohême, de Hongrie. Chemin faisant, les multitudes s'attachaient à leur cortège, chantant des *Laudes*, et ils roulaient sur l'Italie, pacifiques, criant : Paix! Miséricorde! entrant à l'improviste dans les villes, les châteaux, les églises, campant en plein air, « vêtus de longues robes de lin blanc, avec des capuces, blancs aussi, qui leur couvrent complètement la tête et ne laissent paraître que les deux yeux ». Quarante mille

Florentins entrèrent dans ce torrent. Partout où paraissaient ces hommes, pareils à des êtres de mystère, les guerres civiles s'apaisaient, les inimitiés privées s'effaçaient. Malheureusement, ces foules étaient trop immenses. Elles semaient, sur leur route, avec la prière, les sombres maladies du moyen âge. « Ces innombrables innocents étaient partis de villes criminelles et dévastées, de charniers pleins de cadavres et sur leurs pas, ville par ville, bourg par bourg et maison par maison, naissait la peste noire ».

Ces extraordinaires manifestations de la piété populaire n'étaient elles-mêmes que le signe du profond désarroi des consciences. Déjà, au milieu du treizième siècle, à l'époque de l'empereur Frédéric II, qui passait pour l'Ante-Christ — *Bellua ascendens de mari* — l'Italie avait vu, en ses provinces septentrionales, le spectacle inouï des Flagellants. Au temps de la jeunesse de Frà Giovanni, c'était du grand schisme, de l'Eglise déchirée entre deux Papes, celui de Rome et celui d'Avignon, que souffrait le monde chrétien. L'œuvre magnifique de sainte Catherine de Sienne, le Pape rentré, disait-elle, « en son grand évêché de Rome » avait avorté. Grégoire IX était bien rentré à Rome, mais les cardinaux persistaient à maintenir sur le rocher des Doms le Saint-Siège apostolique. Au moment où l'Angelico venait de prendre l'habit dominicain au monastère de Cortona (1407) et quelques mois après son retour au couvent de Saint-Dominique de Fiesole, la chré-

tienté se trouva sous le bâton pastoral de trois Papes : Grégoire XII déposé par le Concile de Pise, le vieux moine grec Alexandre V, élu par cette assemblée et un antipape terrible, Benoît XIII, qui, pendant trente années assiégé, chassé par le Roi, errant d'exil en exil, lança ses foudres *urbi et orbi*. D'une telle anarchie au sommet de l'Eglise, il était inévitable que les pires désordres descendissent parmi tous les rangs de la société religieuse. Sur la question de la Réforme — l'insoluble problème des grands Ordres — les Dominicains se divisaient, s'agitaient fiévreusement en une confusion révolutionnaire. L'élection d'Alexandre V (1409) aggrava la crise. Le Général des Prêcheurs, Tommaso di Fermo, avait toujours été hostile à la Réforme, dont Raymond de Capoue, l'illustre directeur de sainte Catherine, fut l'initiateur. Tommaso voulut imposer à ses frères l'obédience de l'anti-pape de Pise. La maison de Fiesole refusa de se soumettre. Les moines acceptaient les pires douleurs, afin de ne point se séparer du chef légitime de l'Eglise : la violation de leur serment d'obéissance absolue, l'excommunication, l'interdit jeté sur leur couvent, la prison perpétuelle ou la fuite au désert. Le soir de l'arrestation de leur prieur, les moines de Fiesole prirent leur bâton de voyage et, sans bruit, à travers les ténèbres, s'enfonçèrent dans la montagne. Parmi eux étaient Giovanni et le futur saint Antonin. Ils espéraient trouver un refuge à Cortona ; mais cette ville était assiégée par le roi de Naples, Ladislas, déjà

maître de Rome. De couvent en couvent, les pauvres gens, devant qui se fermaient toutes les portes, pénétrèrent en Ombrie, longèrent le lac de Trasimène, passèrent au pied de Pérouse, en vue d'Assise. On était en juillet, et je pense que le gazouillement des hirondelles de saint François les consola, de l'aurore au crépuscule, sur les sentiers de l'Ombrie. Enfin, la petite troupe errante atteignit Foligno, où le prédicateur de la réforme dominicaine, Fra Giovanni Dominici, lui avait préparé un refuge près de l'évêque de cette ville. Ce fut le port après l'orage pour les proscrits de Fiesole.

L'affaiblissement de l'Observance, compliquée de peste noire, obligea la communauté errante à se replier après quelques années, sur Cortona. Puis, en 1418, il revinrent à Fiesole. Frà Giovanni séjourna jusqu'en 1436 en son premier monastère. De là il passa au couvent de San-Marco, à Florence. Pendant vingt ans, il y peignit les scènes évangéliques dont la douceur dut apaiser bien souvent l'âme tempétueuse de Savonarole.

M. Cochin remarque très justement que l'Ombrie eut, sur la mysticité artistique de l'Angelico, une influence profonde. Il put respirer là-bas les fleurs de la légende franciscaine, recueillir les souvenirs de béatitude laissés par le Père Séraphique. Et la chanson du vieux Jacopone sur la danse des anges et des élus au Paradis vint à lui de l'âge lointain de Boniface VIII et lui inspira sans doute la grâce de son *Jugement dernier* :

« Une ronde se fait au Ciel — de vous les Saints en ce jardin ; — en cette ronde vont les Saints — et les Anges tant qu'il en est. — Ils vont au devant de l'Epoux, — et tous dansent par amour.

« Ils ont tous des guirlandes — et paraissent tous jeunes... En cette cour, toute chose est pleine d'amour... »

Paganisme Florentin

Florence fut, au point de vue des croyances religieuses, une cité fort singulière. Aucune ville d'Italie, au moyen âge, pas même Venise, n'interpréta ou n'altéra, avec une telle liberté d'esprit, le christianisme traditionnel. De très bonne heure, elle manifesta le plus audacieux rationalisme. Dès les premiers jours du douzième siècle, elle abritait entre ses murs une société d'*épicuriens* dont l'impiété attira sur son peuple la colère de Dieu. Les grands incendies qui la ravagèrent, en 1115 et 1117, n'eurent point d'autre cause, selon l'honnête Jean Villani, que le péché mortel des incrédules. Florence avait accueilli déjà des manichéens chassés du pays lombard et qui portèrent jusque dans Orvieto, jusqu'en terre d'Eglise, l'hérésie asiatique. Mais les *épicuriens* de Florence n'étaient point des cathares. Le nom que leur infligea la conscience chrétienne est d'une remarquable justesse. Benvenuto d'Imola, commentant les tercets que Dante leur a consacrés, nous apprend que le crime capital de la secte était « de faire mourir l'âme avec le corps ». Entre l'homme et la bête, ils ne faisaient, disait-on, touchant le mystère de la mort, aucune différence.

Certes, ces vieux Florentins n'avaient point lu Lucrèce, dont la bibliothèque de Bobbio renfermait un manuscrit. Mais, d'instinct, ils dénonçaient le dogme fondamental de l'épicurisme, dans le domaine de la morale religieuse. Les incrédules florentins enlevaient à la religion, à toute religion, sa raison d'être initiale. La doctrine d'absolue négation se prolongea d'une façon plus ou moins occulte jusqu'en plein treizième siècle. Dante ne pouvait refuser à ces pervers une place en son Enfer. Mais il leur donna une place d'honneur, un supplice qui n'est ni honteux ni dégradant, des sépulcres de flammes sur lesquels se dresse le plus grand de tous, une âme très noble de citoyen, Farinata Degli Uberti, qui, tout droit, le regard altier, « semble avoir l'Enfer en grand mépris ».

Cependant, ces apostats ne représentaient qu'un groupe, le plus énergique, à la vérité, de la société florentine. C'étaient des gibelins, amis fidèles de l'Empire, submergés dans la multitude guelfe de la commune démocratique. Ils furent les alliés de l'empereur Frédéric II dans sa lutte implacable contre l'Eglise romaine et le christianisme. Sans cesse vaincus, dépossédés, proscrits, ils regardaient avec un suprême dédain, la foule obscure des guelfes, artisans, changeurs, gens de petits métiers, qui couraient aux homélies, allumaient des cierges et chantaient des psaumes aux chapelles d'humbles tiers-ordres. Ils ne surent point, ces gibelins superbes, reconnaître dans la conscience religieuse de leurs adversaires politiques la passion de liberté

qu'ils portaient en eux-mêmes. Si la Florence guelfe embrassait tendrement le *Credo* séculaire, l'Evangile transmis par les ancêtres, elle réservait sa pleine indépendance à l'egard de l'Eglise, de sa discipline, de son autorité temporelle. C'est le petit peuple, le monde des cardeurs de laine, des *ciompi*, que Savonarole a soulevé contre Rome ; Savonarole fut brûlé pour crime d'hérésie ; Florence recueillit les cendres du martyr, fit du moine révolutionnaire un thaumaturge, organisa son culte, adora ses reliques. L'Office de Savonarole était célébré dès le seizième siècle, non seulement par les Frères prêcheurs, mais dans les monastères de femmes, dans les confreries où se rencontraient les derniers descendants des *Piagnoni*. A la fin du siècle, l'archevêque Alexandre de Médicis écrivait au grand-duc pour lui dénoncer la recrudescence inattendue du culte maudit. « On sème les folies de cet homme parmi les Frères, les nonnes, les séculiers ; on séduit insolemment la jeunesse, on célèbre en secret l'office de ce prétendu martyr, on garde ses reliques comme d'un saint, même le fer auquel il fut pendu, ce que le feu a laissé de son capuchon, de son cilice, le vin qu'il a bénit, on le donne aux malades et il s'en fait des miracles ». Le pauvre archevêque a beau briser les presses, exiler les dominicains récalcitrants, interdire l'imagerie, établir ses espions à Santa Maria Novella. La dévotion, la tremblante, douloureuse dévotion des pauvres gens persiste dans l'ombre à la mémoire du moine qui, un jour,

avait crié à la chrétienté : « Le Pape Alexandre ne croit pas en Dieu ! ».

J'ai voulu signaler par quelques traits généraux les deux attitudes originales que prit jadis Florence en face de l'Evangile et de l'Eglise. En réalité, gibelins ou guelfes, incrédules ou chrétiens réguliers, ces Florentins du moyen âge ont été des âmes libres, de foi toute personnelle. Les meilleurs d'entre eux tenaient assurément pour la belle maxime inscrite par Dante en son *Convito :* « Dieu ne veut en nous de religieux que le cœur ». Précepte admirable pour des contemplatifs ou des ascètes, dangereux pour de simples consciences engagées dans la vie du siècle. Quelle tentation de mesurer au bon Dieu la part la plus petite de son amour !

Voyez maintenant la singularité morale que j'indiquais à ma première ligne. A la crédulité enfantine, aux superstitions populaires, il semble que la vieille Florence — et, qui sait ? peut-être même la Florence de nos jours — ait fait une part bien large. Sous le sol de la noble ville qui nourrit Farinata, les deux Cavalcanti, Machiavel et Galilée, s'étendait une nappe profonde de paganisme, traditions et croyances dont beaucoup vinrent assurément de l'antique terre de l'Etrurie, dont quelques-unes aussi semblent de lointaines infiltrations germaniques. A Florence, il n'est pas un palais, une église, un pont, une fontaine, une citerne mystérieuse, une croix dressée en quelque carrefour, une place solitaire, un recoin sinistre

marqué par le souvenir de quelque crime qui n'ait sa légende, son conte de nourrice ou d'aïeule, même sa complainte, et ces histoires, parfois grotesques, plus souvent tragiques, ont si rigoureusement résisté à l'œuvre du temps, qu'un Anglais d'esprit curieux, devenu Florentin d'habitude et de prédilection, M. Godfrey Leland, put en recueillir et en publier une centaine (1). La griffe du diable, le balai des sorcières, les bêtes fantastiques, les conjurations magiques, les lutins bienfaisants y apparaissent maintes fois ; on y rencontre, non sans surprise, Caïn, Orphée, Eurydice. Mais que nous sommes loin du rationalisme hautain professé par les épicuriens que flétrissait Villani !

Arrêtons-nous un instant à la mythologie des ponts de Florence, *Ponte Vecchio*, *Ponte alla Carraia*, *Ponte alle Grazie*.

Le Pont-Vieux porte sur ses deux rampes une double rangée d'échoppes et de boutiques qui est interrompue par l'arc central. Vues des quais, ces masures ont la figure bien vermoulue et croulante. Leurs hôtes devraient méditer sur la mésaventure du campanile de Venise. Là se tiennent les orfèvres de troisième ordre, dont les joyaux font battre le cœur des jolies petites paysannes de Toscane. La nuit, sous les auvents de ces boutiques, le pont vénérable serait un coupe-gorge, si l'on coupait les gorges à Florence aussi librement qu'à Paris. Mais au moins les voleurs y travailleraient-ils bien à

(1) Londres et Florence, 1896, 2 vol.

leur aise sans le *Goblin* qui va et vient dans les ténèbres, sous la forme d'agent de police ou de veilleur municipal. Parfois, penché au parapet de l'arcade, il regarde couler l'Arno durant de longues heures. Si vous l'interrogez ainsi : « Qui es-tu? Que fais-tu ici? Où habites-tu? Viens-tu avec moi? » il ne répondra rien. Mais dites : « Qui suis-je? », il partira d'un si bruyant éclat de rire que, réveillés, tous les orfèvres et toutes les épouses des orfèvres et tous les petits des orfèvres battent des mains et s'écrient : « C'est le joyeux Goblin du Pont-Vieux, qui veille sur nous et sur nos boutiques : dormons en paix ! »

On lui chantait : « Garde-moi des voleurs ! Garde-moi aussi de la sorcière ! » Quand un voleur forçait une boutique, l'astucieux lutin laissait l'homme opérer tranquillement ; puis il le suivait en criant : « Au voleur ! » et ne le quittait plus que sur le seuil de la prison. Mais si les gens de police cherchaient à le retenir en qualité de témoin, il s'évanouissait en fumée subtile.

Il n'aimait point, de nuit, les blasphémateurs. Si quelqu'un de ces sacrilèges passait sur le pont, il voyait cheminer vaguement devant lui un chat ou un bouc. Tout à coup, la bête inquiétante s'engouffrait dans le sol, parmi des lueurs de flammes, et l'éclat de rire moqueur du Goblin achevait l'épouvante du pauvre diable

Au Pont-Charretier, le mystère était un peu plus infernal. Un voisin du pont, Marocchio (peut-être un Maure, certainement un mécréant) qui

blasphémait du matin au soir et du soir au matin, après s'être vendu au démon, se sentant près de mourir, enfouit son trésor sous une arche du pont. Depuis lors, s'échappant de l'enfer, il rôdait autour de la cachette, en forme de bouc soufflant du feu ; il bondissait devant les passants, puis disparaissait dans un jet de flammes. D'un coup de corne, il chavirait les barques des *renaioli*, de tireurs de sable, et beaucoup mouraient de terreur. Un Florentin, plus avisé que ses confrères, flaira l'odeur du trésor, alla trouver le bouc à l'heure de minuit et d'une voix douce, lui promettant la paix de l'âme, en échange du magot, obtint du satanique animal qu'il consentît à sauter et à s'abîmer à l'endroit où Marocchio avait caché son coffre-fort. Le trésor fut enlevé sans retard. Mais le bouc se montre encore, dans les nuits de grand vent, aux passants attardés.

Au pont des Grâces, la légende est très mélancolique. C'est une histoire d'amours malheureuses. Deux jeunes gens s'aimaient depuis leur tendre enfance. Ils s'aimèrent si éperdument qu'un beau matin la jeune fille se trouva en un cruel embarras. Elle confia son angoisse à une amie, qui était sorcière et maligne. Il fallait hâter le mariage. La fausse amie promit de tout arranger, demanda quelques cheveux de l'amoureux, puis courut cuisiner chez d'autres sorcières un sortilège odieux. Le jour des noces, — le conte ne nous dit pas de quelle façon les parents de la demoiselle avaient consenti à cette union, — la malheureuse fiancée

reçut un bouquet de fleurs d'oranger saupoudré d'une drogue magique. Elle tomba privée de sentiment, tandis que sa perfide amie, prenant, par opération diabolique, les traits et les vêtements de la véritable épousée, s'agenouillait devant l'autel à côté de l'épouseur. Elle ne recueillit point le fruit souhaité de son crime. L'autre, la véritable amante, ranimée par les soins de ses servantes, éclairée du même coup sur la trahison, volait vers l'Arno, tenant toujours en ses mains le fatal bouquet et, du haut du pont des Grâces, se jetait dans le fleuve. Presque aussitôt, le marié, à demi bigame, désespéré, se précipitait de l'autre bout du pont. Je regrette que les gens de la noce n'aient point fait goûter à la jeune sorcière le même rafraîchissement.

Le lecteur devine sans peine que, depuis ce jour, les oreilles fines entendent, sous les arches du pont, la plainte et les sanglots des deux amants tragiques, lamentation et souvenir qui recommandent aux jeunes personnes, sur les deux rives de l'Arno, les avantages de la vertu.

Vieux Carnaval romain

Certes, je regretterais amèrement de compromettre par d'indiscrètes révélations historiques les démonstrations de joie populaire que nous appelons encore, par tradition ou atavisme, le Carnaval. Je ne me consolerais pas d'avoir troublé, par cette légère enquête, la conscience de nos maîtres, que l'Eglise romaine, depuis quelques mois, hélas ! persécute si durement et qui, dans la simplicité de leur cœur, tolèrent ingénument des réjouissances d'origine ecclésiastique, cléricale, presque canonique. Montrer l'étroite relation du Carnaval (*carnis privium*) avec le renoncement à la chair (entendez la chair rôtie à point), le Carême au pâle visage, le blême et mélancolique Mercredi des Cendres pourrait être, à cette heure, une fantaisie dangereuse. Nos pauvres marins, à qui l'on a pris déjà le Vendredi-Saint et les pavillons en berne qui mettaient en péril de naufrage la République risqueraient de perdre encore les douceurs du Mardi-Gras, et nos collégiens, nos étudiants, nos professeurs trembleraient pour leur congé annuel. Cependant la vérité a le droit absolu d'être proclamée. Après tout, la scandaleuse multitude de faux capucins avinés qui, aujourd'hui, roulent à travers Paris, consolera beaucoup d'âmes

excellentes. Ceux de ces moines éphémères qui chemineront à plus de deux côte à côte seront, sans doute, entraînés au poste, comme congrégation non autorisée. « Tout est bien », disait Pangloss, philosophe ministériel, qui redoutait les Jésuites.

Donc, le fait n'est pas douteux : le Carnaval est d'institution religieuse. Aux semaines d'ascétisme et de larmes, la vieille Eglise du moyen âge, toujours maternelle, a permis d'opposer quelques jours de joie, de bouffonneries, d'innocentes ripailles. Je dis quelques jours, car le long carnaval romain, qui, parfois, commençait à Noël, n'apparaît clairement que vers la fin du quinzième siècle. Au dixième, au onzième, nous ne connaissons guère qu'une *journée* bien définie, le Carnaval des gens d'église, à Rome, les *Laudes* de la *Cornomania*. C'était le premier samedi après Pâques Ici le divertissement suivait le Carême : le repos après la pénitence. Les archiprêtres des paroisses, le dîner parachevé, vers une heure, appelaient leurs ouailles au son des cloches. Une procession étrange, empreinte de paganisme enfantin, sortait de chaque église. En tête, le sacristain, vêtu de l'aube, couronné de fleurs, le front orné de deux cornes, à la façon du vieux Silène ; il tenait une baguette de cuivre chargée de clochettes ; puis le curé, la chape au dos, entouré de son clergé ; enfin, les paroissiens. On allait à Saint-Jean-de-Latran. Quand toutes les églises de la ville étaient ainsi réunies autour de la vénérable basilique, le

Pape sortait de son palais, accompagné de ses cardinaux. Les clercs chantaient alors : *Deus ad bonam horam! Que le bon Dieu vous bénisse!* une *Laude* incohérente, mêlée de grec et de latin barbares, tandis que tous les sacristains dansaient dans le cercle de leurs paroissiens respectifs, agitant cornes et clochettes. Puis un des curés montait sur un âne, la figure tournée du côté de la queue; un camérier tenait, sur le front de la bête, un bassin contenant vingt sous en deniers; le curé se renversait à trois reprises du côté du bassin et y prenait tout l'argent qu'il pouvait. Ses confrères marchaient vers le Pape et jetaient à ses pieds des couronnes de fleurs. L'un d'eux lâchait un jeune renard, qui se sauvait comme il pouvait : le donateur recevait un besant et demi; un autre présentait un coq; un troisième offrait un chevreuil au Saint-Père. Enfin, le Pape se levait, donnait la bénédiction apostolique, et toutes les paroisses s'en retournaient gaiement, au tintement des grelots, parmi les grandes ruines étoilées de fleurs printanières, au doux soleil d'avril.

Que les chrétiens du temps jadis se soient préparés aux âpretés du Carême par d'inoffensives bacchanales, cela n'est pas douteux : toutes les vieilles littératures ont gardé l'écho de ce paganisme persistant, que l'Eglise surveillait du coin de l'œil. L'austère Espagne se délecta au quatorzième siècle, à la lecture d'une œuvre bouffonne, *la Bataille de Don Carnaval et de Don Carême*, où l'archiprêtre Juan Ruiz avait mis la verve

gouailleuse de nos fabliaux. Les deux mythiques personnages se gourment tantôt avant, tantôt après le temps du jeûne et de la mortification, le Mercredi des Cendres ou le Samedi-Saint.

Mais le Carnaval, en sa forme la plus auguste de spectacle populaire, le Carnaval romain, vénéré par toute la chrétienté, date réellement du pontificat de Paul II. Ce pape, très magnifique seigneur vénitien, très léger d'esprit, curieux d'œuvres d'art et de pierreries, infatué de sa belle prestance, prodiguait à son peuple toutes sortes de félicités temporelles, des repas en plein air, des cavalcades mythologiques avec dieux olympiens, nymphes et bacchantes; parfois même, quand il daignait se souvenir de sa fonction spirituelle, de somptueuses processions. Mais son œuvre de prédilection fut le Carnaval. Guidé par l'instinct très sûr d'un chef d'Etat qui connaissait bien le génie de sa populace, aux pompes symboliques, aux mascarades héroïques dont Venise lui avait donné le goût, Paul II ajouta les courses à pied de tous genres allant de la *Place du Peuple* au palais de Saint-Marc, où, lui-même, il résidait plus volontiers qu'au Vatican. Ici, la force corporelle, toute brutale, ambition et orgueil de la plèbe, éclatait dans le triomphe de la vitesse. Passion profondément humaine, qui fait aujourd'hui de l'inhabitable Paris un champ de massacre. Dans ce cirque romain, tout en longueur, les athlètes haletaient, suaient, applaudis ou sifflés par la foule, courant vers le lambeau d'étoffe précieuse, le *pallio*, ou

vers l'anneau d'or. De jour en jour, jusqu'au Mardi-Gras, on fit ainsi courir des jeunes gens, puis des juifs, des chrétiens sexagénaires, enfin des buffles et des ânes. Paul II, d'un balcon du palais, présidait à la fête. Parfois, tout riant, il lançait au peuple des poignées de monnaies. Dans l'intérieur du palais, les gros bourgeois de Rome banquetaient plantureusement à des tables, au bon ordre desquelles veillaient des prélats bienveillants. Quand les bourgeois, les Quirites furent rassassiés, la canaille se rua vers les tables et engloutit les miettes du festin pontifical. Ce jour-là, le successeur des Apôtres avait retrouvé la formule du gouvernement pratiqué par les Césars, bons ou mauvais : *Panem et circenses.*

Le Carnaval était fondé. Il avait en quelque sorte sa place au bréviaire romain. Il grandit, se développant en gentillesses et en grâces. Les combats de taureaux, importés probablement par la cour du premier Pape Borgia, Calixte III, en 1455, se multiplièrent. La course des juifs était déjà un agréable régal, les malheureux filant sous une grêle d'injures et parfois de lourdes pommes de pin : on imagina des courses de bossus, de manchots, d'estropiés et de monstres humains, nus, pitoyables, abjects. C'était la course « de bipèdes », plus savoureuse à contempler que celle des ânes ou des chevaux barbes. Dans cet ouragan de cris, de rires, de blasphèmes qui roulait du haut en bas de la piste, les spectateurs, échauffés par le vin et le vacarme, perdaient bientôt la tête. Dans

la foule qui s'écrasait le long du Corso, on échangeait des gourmades et des coups de couteau : des fenêtres aristocratiques ou bourgeoises pleuvaient sur le populaire du miel, de l'eau de vaisselle, des œufs pourris, même de l'huile bouillante, cependant que des bandes de masques promenaient d'église en église d'impures saturnales. Ni le fouet, ni la potence ne purent rien pour endiguer ces folies. Le gouvernement pontifical se vit bientôt contraint d'accorder au Carnaval sa licence plénière. Dès le dix-septième siècle, afin de mêler quelques réflexions graves à ces extravagances, le Saint-Père fit réserver pour le Mardi-Gras et le Mercredi des Cendres le supplice des grands criminels : en 1720, un abbé, en 1737, un comte, coupables de chansons d'opposition. Mais, par une attention bien délicate et un sens réel de l'harmonie, le Mardi-Gras, Mgr le gouverneur de Rome habillait ses bourreaux en polichinelles.

L'exact chroniqueur et maître des cérémonies vaticanes, sous quatre pontificats, Burchard, chaque année, entre la Purification de la Vierge et le Mercredi des Cendres, nous donne le programme des jeux du Carnaval. C'est un rituel, toujours le même, avec un accroissement sensible du côté des taureaux, au temps de l'Espagnol Alexandre VI. Mais, çà et là, je relève, sur ce calendrier, des incidents assez pittoresques. En 1487, « le cardinal Colonna, masqué (*larvatus*), passant à cheval sur la place Saint-Pierre avec trois autres cardi-

naux masqués, tomba lourdement de sa monture près de l'église Saint-Sauveur et se fit beaucoup de mal. Le 22 février, à la place Navone, cortège de chars de triomphe. Burchard laisse entendre que les trois cardinaux compagnons de Colonna, toujours masqués, y figurèrent. En 1492, après la procession en l'honneur de la prise de Grenade, le cardinal vice-chancelier organise devant son palais un petit cirque : on y tue cinq taureaux qui préalablement tuèrent quelques *toreros (antequam ipsi interimerentur)*. En 1498, point de Carnaval *(non facte maschere)*. La seule distraction qu'eurent en ces jours les Romains fut une chevauchée du Sacré-Collège « en habit laïque et à la française », allant se divertir à Ostie, et la découverte, dans le Tibre où il était tombé « *non libenter* », d'un petit page d'Alexandre VI, Perotto, que César avait poignardé sous le manteau et dans les bras de son père. Le sang, écrit l'ambassadeur vénitien, « sauta à la face du pape ».

En 1499, selon le *Journal* de Burchard, Carnaval complet. L'évêque de Toul, qui était en masque, et dont le cheval avait heurté quelques Romains d'humeur difficile, faillit être massacré; un prêtre espagnol, dont la conscience était chargée d'un assassinat, fut tué dans la rue par le frère de sa victime, en pleine foule. En 1502, le 29 décembre, double course allant vers Saint-Pierre, les taureaux, l'anneau de fer au mufle, qui partent de Campo di Fiore, et les courtisanes *(quamplures meretrices)* qui viennent du Borgo.

Au Vatican, comédies, musique et danses moresques.

Le dernier Carnaval du règne fut lugubre et scandaleux. La terreur étouffait Rome. Les cardinaux mouraient en quelques heures ou quelques semaines, les plus riches surtout. La famille Orsini allait être décimée. Les petits tremblaient comme les grands. On revoyait le temps affreux de Catilina ou des triumvirs. Les espions de César rampaient dans l'ombre des tavernes, des églises. Un masque qui avait trop d'esprit, eut la main et la langue coupées : la langue, clouée sur la main, fut exposée solennellement. Le Pape, inquiet, convoqua sa noblesse et, dit l'orateur de Venise, Giustinian, l'engagea « à faire la fête, à tenir la ville en joie ». La populace accepta la mission. Une abominable mascarade conduisit au Vatican un cardinal carnavalesque, en cape de pourpre et chapeau rouge. Je ne puis traduire ici la prose inconsciente de notre chapelain que les termes précis et les images mythologiques n'effarouchent point. Alexandre VI attendait à une fenêtre du palais l'apparition du cortège. Il eut le courage de demeurer. « Après, dit Burchard, ils chevauchèrent dans toute la ville. » Le 21 février, les juifs coururent encore pour le *pallio*. Le 22, mourait empoisonné le cardinal Orsini dans sa prison du Saint-Ange. Il « avait bu son calice », dit tranquillement Burchard. *Biberat calicem.* Ainsi finit le Carnaval romain de 1503.

Un Anglais humaniste et martyr [1]

I

L'histoire religieuse de l'Angleterre compte deux grands martyrs, Thomas Becket et Thomas More, qui, dans sa candeur de latiniste, s'appelait volontiers lui-même Thomas Morus. L'un et l'autre ils furent la victime d'implacables despotes; ils payèrent de leur sang leur invincible obstination à ne point trahir leur Eglise. Le plus grand des deux est peut-être sir Thomas More. L'archevêque de Cantorbéry fut assassiné par les spadassins de son roi et tomba sur les marches de l'autel. Il confessa sa foi en un guet-apens inattendu. Le chancelier de Henri VIII monta sur l'échafaud en vertu d'une sentence judiciaire. Mais il pouvait sauver sa vie en effaçant deux mots au *Credo* qu'il récitait chaque jour. Il aima mieux mourir pour la dignité de son âme et l'immortel honneur de son nom.

L'histoire de cette conscience chrétienne et de cet esprit charmant vient d'être contée en un petit livre bien aimable par un érudit qui connaît à

(1) *Le Bienheureux Thomas More* (*1478-1545*), par Henri Brémond. — Paris, V. Lecoffre, 1904.

merveille le lointain passé de l'Angleterre, cette « joyeuse vieille Angleterre » qui donnait à la mélancolique vieille Europe le spectacle réconfortant des libertés politiques ou plutôt aristocratiques, mais abattait par milliers des têtes anglaises soupçonnées de s'incliner devant l'image du Pape romain. Les théoriciens des libertés et des droits de l'homme ont de ces incohérences de conduite qui, aujourd'hui, n'étonnent plus personne en France. Néanmoins, il est juste de le dire, certains gouvernements modernes ont fait de notables progrès en mansuétude. Ils ont bu « le lait de la tendresse humaine ». Ils ont renfermé en un écrin de velours la hache du bourreau. Ils ne manifestent plus que par l'exil et la confiscation leur ardent amour pour les libertés religieuses.

Le personnage dont M. Henri Brémond nous représente la vie est une figure absolument séduisante, très fine, complexe en son apparente simplicité, à la fois grave et souriante, et qui n'apparaît tout à fait héroïque et vénérable qu'aux dernières semaines, à la veille même de la mort. Le lecteur est tenté de revenir vingt fois au titre du livre, « le Bienheureux Thomas More », pour se persuader que ce magistrat lettré, ce père de famille, ce doux rêveur, d'une si attirante bonhomie, fut placé par l'Eglise au nombre des plus proches amis de Dieu et que ses os reposent sous la pierre des autels. Tout en lui et autour de lui, son caractère et la culture de sa pensée, ses livres

de chevet, ses amitiés, son ironie coutumière et jusqu'à son portrait, chef-d'œuvre d'Holbein, nous le rendent accessible. Il est si chaudement vêtu de bonnes fourrures, si noblement coiffé de l'ample bonnet des légistes, que nous ne saurions l'imaginer ni agenouillé sur le pavé d'une cellule monastique, ni perdu en extase au fond d'une stalle, dans les ténèbres solennelles d'une cathédrale. C'est un saint de bibliothèque, et même, si j'ose ainsi parler, de coin de feu, un saint en robe de chambre doctorale. Oui, mais il eut son Héliogabale comme les chrétiens de l'âge primitif, il sortit d'un pas très tranquille de sa bibliothèque pour aller au martyre, et puisque nous sommes désormais en cordiale entente avec nos voisins d'outre-Manche, ne pourraient-ils nous prêter un peu de ses reliques? Il serait intéressant d'en éprouver l'efficacité sur nos consciences en plein désarroi et, d'ailleurs, nous ne manquons point de chapelles ravagées, désertes, dont les portes, enfoncées à coups de massues, demeurent libéralement ouvertes à tous les vents du ciel. L'entrée du bienheureux Thomas More à la Grande-Chartreuse serait une scène émouvante, d'un symbolisme précieux. Malheureusement, au pied de la montagne, on trouverait les sbires de la police et les gendarmes.

Longtemps, la vie avait été très douce à Thomas More. Elevé par des prêtres, des savants, un cardinal, il garda toujours, malgré l'austérité de son éducation première, la fraîcheur et l'entrain

insouciant de la jeunesse. Son père, le juge Sir John More, avait une tournure d'esprit assez particulière, qui demeura dans la famille. Il s'était marié trois fois et professait volontiers, sur le mariage et ses hasards, des maximes telles que celle-ci : « Huit couleuvres dans un sac et une anguille. Plongez le bras et avouez que c'est un fier bonheur de prendre l'anguille ». Mais il y a tant de sérénité en toutes les pages tracées par Thomas à propos de ses souvenirs d'enfance ou de sa vie domestique, qu'on peut supposer que le bon John avait retiré tour à tour du sac trois anguilles. Et c'est bien dans la demi-ombre du foyer, du *home*, qu'il faut encadrer la figure de Thomas, soit penché sur ses in-folio, soit entouré des êtres qui lui furent le plus chers. Ainsi le voit-on en cette esquisse de son ami Holbein, que garde le musée de Bâle. More est assis, entouré de tous les siens, orné de sa chaîne d'or professionnelle. A sa gauche, la tête blonde de son plus jeune héritier s'incline légèrement sur un livre. Aux pieds du père, très bas, sur des tabourets, sont placées Cécile, aux petits yeux pétillants de malice, et Marguerite, l'aînée, très sérieuse, surmontée d'une lourde coiffe géométrique; Elisabeth se tient un peu à l'écart, à côté du grand-père, les mains croisées, un livre sous le bras, et, près du vieux, une petite cousine, une Marguerite encore, orpheline recueillie par les deux More et qui lit, elle aussi, dans un livre. Enfin, en un coin de l'esquisse, agenouillée devant un prie-

Dieu et très placide, voici Alice Middleton, la seconde épouse. La première, Jane Colt, avait été bien exquise. Elle était presque une enfant, il l'appelait paternellement son *uxorcula*, sa chère petite femme. « Quand les enfants étaient endormis, écrit M. Brémond, elle retournait à ses leçons, puisque son mari la voulait savante, ou bien elle chantait et jouait de la clavicorde, puisque More n'aimait rien tant que cela ». Elle mourut, laissant quatre enfants dont l'aînée avait à peine cinq ans. Thomas, quelques mois plus tard, épousa une veuve, plus âgée que lui, qui n'était point belle, mais d'un cœur excellent.

Ici, je vous prie d'écouter le témoignage d'Erasme. « Il la mène par des caresses et des bons mots, et le plus autoritaire des maris ne saurait mieux se faire obéir. Songez donc que cette femme, déjà sur le retour, s'est mise, sans aucun goût naturel et avec grande assiduité, à jouer de la cithare, de la harpe, du manicorde et de la flûte (!), faisant chaque jour l'exercice que son mari lui fixait ». Erasme, que cet orchestre fatiguait peut-être et qui ne parlait à la dame que le latin dont elle n'entendait pas un traître mot, insinue qu'il est bien aise de quitter Londres où ne le retiendra certes pas l'humeur difficile de l'harmonieuse Alice, son hôtesse ! Il paraît qu'elle économisait sur les bouts de chandelle et dépensait sans compter sur ses robes de velours. De son côté, More écrivait à Erasme, en 1517 : « Ma femme me charge d'un million de compliments

en retour de vos souhaits de longue vie : elle tient beaucoup, dit-elle, à vivre longtemps pour continuer à me persécuter ». Un jour Alice revenait de confesse. « Tenez-vous en joie, dit-elle à Thomas, pour aujourd'hui, j'ai laissé toute ma malice, et demain je serai plus fraîche à recommencer ». Et comme elle faisait de grands efforts pour amincir sa taille de matrone, le mari disait : « Certes, Madame, Dieu vous fera tort s'il vous refuse l'enfer, car vraiment vous l'avez acheté à beaux deniers »

Mais ce sont là d'innocentes piqûres d'épingles et badinages familiers aux époux les mieux assortis. Et c'était une bonne et charitable chrétienne, la femme à qui Thomas écrivait, apprenant que ses greniers avaient brûlé, et aussi ceux de ses voisins. « Je vous demande d'être joyeuse, de prendre avec vous toute la famille et d'aller à l'église remercier Dieu pour ce qu'il nous a donné, pour ce qu'il nous enlève et pour ce qu'il nous laisse. Je vous prie de rechercher exactement ce que nos pauvres voisins ont perdu, et de leur dire de ne pas s'en faire de souci ; je préférerais vendre ma dernière cuillère plutôt que de voir nos pauvres voisins souffrir quoi que ce soit à cause de nous ».

Le gendre de More, William Roper, manque à la toile de Holbein. Le peintre a-t-il voulu lui imposer ainsi une pénitence pour le court accès de prosélytisme luthérien qui troubla un instant la paix de cette famille ? Mais le peintre n'a pas oublié, à l'arrière-plan, le fou du chancelier, Paten-

son, et le petit singe qui chiffonne la robe de lady More. Les chiens de la maison sont absents, le gros chien de garde du vieux More et le barbet de Bologne de Thomas. Ils figuraient certainement dans le tableau définitif, qui semble perdu.

Voilà un intérieur dont le spectacle en dit long sur la vie limpide, le sérieux et la bonté des personnages. Cette maison, si musicale, etait un lieu de prières, un sanctuaire de méditation et d'étude. Pour l'ami de Holbein, le livre, qu'il contienne l'Evangile ou quelque Décade de Tite-Live, est l'attribut parlant d'un portrait véridique ; tel l'éventail, entre les mains des dames du dix-huitième siècle. Thomas More et ses contemporains, Erasme, Budée, Mélanchton, Rabelais, les Estienne, les Alde, manifestent la période éminente de la Renaissance, le temps où les lettrés embrassèrent d'un égal amour le christianisme et l'antiquité profane et demandaient aux philosophes, aux orateurs, aux poètes du vieux monde gréco-latin moins des modèles de beau langage que des leçons de sagesse et les traditions morales d'une *humanité* meilleure. Ce fut l'âge des grands *humanistes*. Alors sans redouter le soupçon de pédantisme, les femmes elles-même venaient à Platon, à Plutarque, à Cicéron, à Sénèque. Gargantua, dans sa lettre à Pantagruel, véritable manifeste de *l'humanisme* triomphant en France, proclame le bienfait de cette éducation très haute qui ennoblit à la fois la conscience et l'esprit. Thomas More se rattache à ce groupe d'âmes

généreuses. Il écrit de la cour au précepteur de ses enfants une longue lettre latine où sont placées les grandes lignes d'un programme à l'adresse de ses filles, où la culture intellectuelle est recommandée comme l'auxiliaire de la vertu, le remède contre l'orgueil, la règle d'une vie saine, la préparation à la mort chrétienne. Il ne redoute point, pour Elisabeth et Marguerite, les railleries des sots. Il veut qu'elles passent de Salluste à saint Augustin. Il est persuadé que la science n'enlève rien à la grâce d'une femme.

Sir Thomas fut donc, à son foyer intime, parfaitement heureux. La vie publique lui donnait la gloire. Tout à coup fondit sur l'Angleterre la tempête religieuse qui emporta les joies de cette admirable famille. Nous verrons prochainement, avec M. Brémond, comment le grand chancelier de Henri VIII devint le « bienheureux Thomas More ».

II

Sir Thomas More semblait, vers l'année 1530, l'un des hommes les plus heureux qui fût au monde. Sa science de jurisconsulte et l'intégrité de son caractère l'avaient porté aux plus hautes dignités. Il était conseiller intime et favori du roi Henri VIII. Sa femme jouait de quatre ou cinq instruments de musique, ses filles lisaient couramment Salluste et Tite-Live ; il échangeait, en langue latine, une correspondance suivie avec Erasme et les meilleurs humanistes de son temps.

Avec le roi lui-même, il devisait d'astronomie, de géométrie, de théologie. La nuit, des terrasses du palais, le prince et son compère regardaient la lune. « Comme celui-ci, écrit Roper, était d'humeur plaisante, le roi et la reine, après souper et quelquefois même en plein repas, l'envoyaient chercher pour les divertir. » Ce furent des années aimables. Et puis, comme il n'est point, ici-bas, de bonheur appréciable sans une part très grande de chimère et de rêve, le bon Thomas se laissait bercer par les visions de son *Utopie*, la peinture de ce pays fantastique, fort éloigné de la France contemporaine et de ses colonies, où le gouvernement établit comme loi essentielle de l'Etat la liberté de conscience et la tolérance. C'était l'innocent plaisir des lettrés, en ce violent seizième siècle, d'imaginer, sur une terre généreuse, une humanité éprise de justice et de mansuétude. Malheureusement, ce royaume de l'idéal ressemble fort au Paradis terrestre : le chemin en est perdu pour toujours.

Tout à coup sur la tête du juge royal, passa un grand souffle de vent d'orage. La doctrine luthérienne, portée en Angleterre par Tyndale, lieutenant de Luther, s'infiltrait avec une rapidité prodigieuse dans le monde des lettrés et les rangs du peuple. Les brochures hostiles à la vieille foi couraient de main en main. « Ils nous les envoient par ballots, écrivait More, ils les sèment pendant la nuit sans regarder à l'argent ». Dès les premiers jours du mouvement réformateur, More, à

qui la guerre des paysans d'Allemagne rappelait les violences des Lollards anglais, put prévoir à quels excès aboutirait sur-le-champ le triomphe de la révolution religieuse. Un des néophytes de la révolte, Fish, écrivait à propos des moines : « Attachez à des charrettes ces pieux voleurs et ces fainéants, fouettez-les à même la peau, sur les places des villes ». Henri VIII encourageait par dessous main le schisme naissant. Thomas, grand justicier du royaume, prêta à l'Eglise menacée l'appui du bras séculier. Il fit exécuter la loi contre quatre hérétiques relaps, frappés par les évêques d'une sentence de mort. Le juge n'avait aucun moyen de sauver ces malheureux du bûcher. Il ne put que rendre humaines les procédures qui relevaient de sa magistrature. « De tous ceux qui m'ont passé par les mains pour crimes d'hérésie, dit-il, aucun ne fut ni fouetté, ni battu, aucun ne reçut même une chiquenaude sur le front »

Il ne devait pas tarder à s'asseoir sur le banc des accusés poursuivis pour cause de religion.

On sait qu'Henri VIII avait longtemps affirmé l'universalité de la juridiction papale. Ses proclamations furent alors si impérieusement ultramontaines, que More, en politique modéré, pria le prince d'atténuer l'expression de son zèle catholique et romain. « En vérité, écrit-il avec sa candeur habituelle, je ne pensais pas moi-même à ce moment que le siège de Rome fût d'institution divine ».

Brusquement les rôles de ces deux hommes

furent renversés. « Henri, écrit M. Brémond, veut congédier sa femme. Anne Boleyn brûle de placer sur sa jolie tête la couronne royale. Le Pape, vivement sollicité, refuse de sanctionner ce double caprice. Le roi lui répond en proclamant sa propre suprématie en matières religieuses et en forçant le clergé à reconnaître que l'évêque de Rome n'a aucune juridiction en dehors de son diocèse, et c'en est fait pour plusieurs siècles de l'unité du monde chrétien ».

M. Brémond cite quelques textes curieux qui nous permettent d'entrevoir sur la question de la suprématie de juridiction ecclésiastique « l'état d'âme » de Thomas et de son ami Erasme. « Je n'ai jamais douté, écrit Erasme, de la royauté spirituelle du Pape, mais je me suis quelque part demandé si cette royauté était déjà reconnue au temps de saint Jérôme ». Au roi anglais qui en appelait au Concile, More écrivait : « Bien que pour ma part j'admette la primauté du Pape, pourtant je n'ai jamais cru que celui-ci fût au dessus du Concile général ». Jusqu'à son dernier jour, il regardera la souveraineté pontificale non comme un dogme, mais comme une opinion libre. Lui, il la tenait pour vraie, mais il n'essaya même pas de gagner sa fille à sa croyance. « Je ne puis penser en tout de la même façon que d'autres hommes de plus de sagesse et d'une plus profonde science, et je ne puis trouver en mon cœur la force de parler autrement que ma conscience ne me dit de le faire ».

Le cardinal Wolsey ayant été disgracié, More reçut la dignité de grand chancelier (1531). Le roi se faisait alors reconnaître par le clergé « chef suprême de l'Eglise d'Angleterre ». Ce titre ambigu pouvait encore se concilier, selon le P. Bridgett, avec la suprématie du siège de Rome. Mais Henri tendait trop ouvertement la main au schisme, et le nouveau chancelier songeait déjà à déposer sa charge. Il réussit, au bout d'une année d'angoisse, à se démettre. Du coup, il tombait dans la pauvreté. Il plaça ses secrétaires et ses valets, donna son fou au lord-maire, refusa un don considérable souscrit par les évêques, réunit sa famille et lui présenta ses projets de vie très modeste. « Quand nous serons à bout de ressources, nous irons, tous ensemble, et de joyeuse compagnie, *merry together*, demander aux bonnes gens de nous faire l'aumône, et nous chanterons le *Salve Regina* à chaque porte, comme de pauvres étudiants d'Oxford ».

La crise se précipita. Le 25 janvier 1532, le roi épousait secrètement la favorite. La jeune Eglise anglicane rompait l'union de Henri avec Catherine d'Aragon, fixait au 1er juin le couronnement de la nouvelle reine. Le petit peuple, fidèle à Catherine, fit de cette cérémonie un jour de deuil. Le roi, irrité, afin de réchauffer l'enthousiasme, fit pendre à Tyburn une pauvre visionnaire et six de ses partisans qui osaient blâmer ouvertement le divorce. En même temps, comme on avait découvert dans les papiers de cette femme

une lettre de More, on chercha le moyen d'impliquer celui-ci en cette affaire, bien que Thomas se fût borné à prier très sensément la prophétesse de ne s'occuper que du royaume de Dieu et de laisser en paix la politique de l'Angleterre. Cette ridicule tentative n'aboutit point. Thomas Cromwel dut effacer le nom de More de la liste des complices compromis avec la royauté. A sa fille qui lui annonçait cette heureuse nouvelle, il répondit tranquillement : « *Meg, quod differtur non aufertur* ». Son destin ne devait point être différé longtemps.

En mars 1534, le Parlement votait l'*Act* confirmant le mariage d'Henri et d'Anne et réglant en faveur des enfants de celle-ci la succession à la couronne. Quiconque s'opposerait à cet *Act* serait coupable de haute trahison. Tous les sujets du royaume devraient s'engager par serment à observer la loi de l'Etat. Dans la formule du serment, l'autorité du Souverain Pontife était niée et rejetée.

A cette apostasie, la conscience du chancelier déchu ne pouvait se plier.

Le 13 avril, il comparaissait devant les quatre personnages entre les mains desquels les nobles et les prêtres prêtaient serment d'obédience au roi, le chancelier Audley, Cromwell, Cranmer, archevêque de Cantorbéry, et l'abbé de Westminster. A la décision du grand Conseil d'Angleterre, il opposa « le Concile général de la chrétienté ». Il ne voulait pas, dit-il simplement « perdre son

âme ». Comme il ne refusait point de reconnaître les droits de la reine, la haute Cour s'ingénia à trouver une formule adoucie du préambule hostile au Pape. Elle souhaitait sincèrement le salut de Thomas. Henri refusa de condescendre à la prière de ses conseillers. Le 17 avril, More entrait à la Tour de Londres. Au seuil de la prison, il tendit sa toque au portier : « Voici, dit-il, Monsieur le portier, ça m'ennuie fort de ne pas vous en offrir une plus belle ».

Il écrivit alors à sa fille : « Bien sûr, Meg, tu ne peux avoir un plus faible cœur que ton père. En vérité, ma chère fille, c'est là ma grande force que bien que ma nature répugne si fort à la souffrance qu'une chiquenaude me fait presque trembler, pourtant, dans toutes les agonies que j'ai souffertes, grâce à la pitié et à la puissance de Dieu, je n'ai jamais pensé à consentir à quoi que ce fût contre ma conscience ».

Il attendit quatorze mois, en paix profonde, le supplice, écrivit son *Dialogue sur la tribulation*, le plus souriant de tous ses livres, essaya de consoler ses enfant et sa femme au cours de leurs visites à la Tour. « Il me semble que Dieu me met sur ses genoux et me traite comme un enfant gâté ». A lady More qui l'engageait à se rétracter, à faire « comme tous les évêques et les plus savants du royaume », à quitter pour sa bonne vieille maison de Chelsea ce cachot hanté par les rats, il répondait : « Est-ce que cette maison-ci n'est pas aussi près du ciel que la mienne ? » A

sa fille Marguerite qui le supplie de céder, il répond : « Marguerite, mon enfant, si je pouvais céder au roi sans offenser Dieu, il y a beau temps que j'aurais prêté ce serment, et avec plus d'allégresse que personne ».

Vers la fin de l'année, il était mis au secret. Le 6 mai 1535, il put voir une dernière fois sa chère Meg. De la fenêtre du cachot, appuyé sur l'épaule de son enfant, il regardait passer les moines de la chartreuse qu'on menait au martyre : « Vois, Meg, comme ces bons pères vont joyeux à la mort ; on dirait des fiancés sur le chemin de l'église ». Le 19 juin, on décapitait le vieil évêque Fisher, qui, en se rendant à l'échafaud, demanda sa fourrure, craignant de s'enrhumer en route. Le 1er juillet, More comparut enfin devant ses juges. La sentence fut vite rendue. Le condamné se leva alors et confessa solennellement sa foi. « Pour un évêque qui est avec vous, j'ai plus d'une centaine de saints qui pensent comme moi ; pour votre Parlement, j'ai l'approbation de tous les conciles pendant mille ans ; pour un seul royaume, j'ai de mon côté la France et tous les royaumes du monde chrétien ». Et il donnait à ses juges rendez-vous au Paradis, « où nous nous réjouirons ensemble pour toujours ».

A la sortie du tribunal, il trouva son fils à genoux et le bénit. Le constable de la Tour pleurait : il le réconforta. « Cher M. Kingston, ne vous désolez pas et prenez la chose du bon côté. Je prierai pour vous ». Lady More et Marguerite

percèrent la foule entre Westminster et la Tour et se jetèrent dans ses bras.

Le 6 juillet, au matin, son ami Thomas Pope, envoyé par le roi, vint l'avertir que l'heure était proche. Il revêtit une robe de soie qu'un noble de Lucques lui avait donnée pour la circonstance. Comme le lieutenant de la Tour manifestait le désir d'hériter de cette belle robe, il la lui octroya et prit une robe de laine. Il tira de sa pauvre bourse un angelot d'or pour le bourreau. Sur le chemin du supplice, une bonne femme lui offrit un verre de vin, qu'il refusa en disant : « Le Christ, dans sa passion, n'a bu que du vinaigre ». L'échafaud ne lui paraissant pas très solide, il dit au lieutenant : « Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien m'aider à monter sans mésaventure ; pour descendre, je me tirerai d'affaire tout seul ». Il s'agenouilla, récita le *Miserere*, se releva, embrassa le bourreau ; « Allons, mon garçon, prends courage, mon cou est très court, ne va pas perdre ta réputation en frappant à côté ». Il prit encore soin d'écarter sa barbe, car, dit-il, « elle n'a pas commis de trahison ». Et la hache du roi fit tomber la tête du martyr.

Calvin à Genève (1)

L'excellent petit livre de M. Bossert nous laisse entrevoir Calvin sous le jour le plus favorable qui soit possible : de foi profonde et de mœurs simples et graves, studieux humaniste et grand écrivain, passionné pour son Eglise, pour la réformation du christianisme et le salut des âmes, cet homme que l'on nomma justement « le Pape de Genève », apparaît néanmoins malgré ses vertus et son génie, comme un bien terrible apôtre, un pasteur implacable pour ses brebis, une sentinelle farouche, dressée, de sa propre autorité, à la porte du royaume de Dieu, afin d'en fermer l'accès à des multitudes de chrétiens à qui, jusqu'alors, le Sermon sur la Montagne rendait facile et doux le pèlerinage de la vie terrestre. Il fonda une théologie désespérée, qui fut peut-être conforme aux visions douloureuses de l'Ancien Testament, mais qui arrachait à l'Evangile ses pages les plus consolantes. La religion qu'il opposa fut comme opprimée par la terreur de l'éternelle damnation. Le gouvernement théocratique qu'il institua ne fut ni moins rigide ni moins dur aux consciences que celui de Grégoire VII. Des deux grands docteurs

(1) *Calvin*, par A. Bossert. — Paris, Hachette, 1906.

qui marquèrent l'histoire religieuse de Genève d'un impérissable souvenir, Calvin et saint François de Sales, n'est-ce pas le second, l'évêque de miséricorde, qui fut le témoin le plus authentique de Jésus ?

M. Bossert analyse avec une logique délicate ce dogme de la Prédestination, fondement du calvinisme, « legs fait par le judaïsme au christianisme naissant ». Il montre bien par quel excès de dialectique le réformateur transporta dans le domaine métaphysique ce fait d'observation morale, la défaillance de l'âme humaine que sa propre infirmité contraint au mal, alors même qu'elle souhaite le bien. « Calvin n'admet pas que l'homme soit plus ou moins bon, plus ou moins coupable, et que la punition soit proportionnée à la faute. Avoir failli sur un seul point de la loi, c'est avoir transgressé la loi tout entière et s'être mis en opposition avec le législateur. L'homme a péché, il s'est révolté contre son créateur. Il faut donc qu'il soit retranché du livre de vie. Il y a de la Bible, en cette doctrine, mais j'y distingue en outre une ressouvenance de stoïcisme. Calvin débuta, dans la vie littéraire, par un opuscule sur le *Traité de la Clémence de Senèque.* La théorie de la faute, ou du péché, dans l'école stoïque, renferme un pressentiment du dogme calvinien. Au seizième siècle, dans le même homme l'humaniste passait volontiers des armes au théologien. Malheureusement, ici, ce n'est pas au sentiment de clémence que le vieux Senèque convertit Calvin.

Parmi les abus que la Réforme imputa le plus vivement à l'Eglise romaine, l'un des plus sérieux fut de maintenir, dans les nations catholiques, une religion d'Etat, et à Rome, sa métropole, d'identifier étroitement la religion à l'Etat. Il est certain que le principat, à la fois territorial et mystique, d'un Jules II, d'un Léon X, d'un Paul III, s'accordait assez mal avec la parole évangélique : Mon royaume n'est pas de ce monde. Mais on peut croire que jamais et nulle part la confusion ne fut plus rigoureuse qu'à Genève entre les choses de la terre et les choses de Dieu. Reconnaissons, à la vérité, pour être équitable, que cette formidable union de la religion et du bras séculier ne semble pas l'œuvre exclusive de Calvin. Genève était, sans doute, dès l'apparition du réformateur, un terrain tout préparé pour l'intolérance : petite république repliée sur elle-même, toujours inquiète du côté de la Savoie ou de la France, où la nécessaire discipline de la vie publique devait conduire à la discipline stricte de la pensée et de la croyance. C'est pendant l'exil de Calvin, en 1539, que fut édictée l'ordonnance en vertu de laquelle le devoir religieux devenait pure obligation civile, dont l'infraction était réputée délit punissable :

Obligation d'ouïr, le dimanche et dévotement écouter la parole de Dieu, « sur la peine d'être repris par justice ».

Pour les jurements et les blasphèmes, « la première fois baiser terre, la seconde baiser terre et

trois sous, et la tierce être mis en prison trois jours ».

Pour le jeu « à or ni argent », cinq sous d'amende par délit.

Soixante sous d'amende à qui jouera pendant « le sermon sonné à la grosse cloche ».

Défense aux hôteliers de donner à manger ou à boire à l'heure du prêche ou passé neuf heures de nuit. Exception en faveur des étrangers (déjà le touriste, arche sainte !).

Vingt-quatre heures de prison pour quiconque après neuf heures de la nuit, irait par la ville sans chandelle.

Obligation aux maîtres d'envoyer leurs serviteurs au sermon du dimanche.

A quiconque danserait (sinon aux noces) ou chanterait chansons déshonnêtes, se déguiserait, ferait « masques ni mômeries », soixante sous, la prison trois jours, au pain et à l'eau.

Tout cela n'était pas bien méchant. Notre loi baroque du repos hebdomadaire ne vaut guère mieux. Mais ce dernier article donne à réfléchir : « Même, que un chacun soit tenu de révéler à messieurs ceux ou celles qu'on aura trouvés délinquants aux articles susdits en tout ou en partie ».

Vous le voyez, le régime des fiches fleurissait déjà, au milieu du seizième siècle, sur les rives du Léman, *ad majorem Dei gloriam*.

Une République où la police contraint les citoyens à ne point s'écarter du chemin du paradis est une société destinée à la terreur religieuse.

De trois sous d'amende au bûcher, la distance paraît grande, mais la relation est terriblement logique.

La peste de 1545, à l'occasion de laquelle trente-deux innocents, hommes et femmes, accusés de maléfices et empoisonnement de fontaines, furent mis à mort, avait sans doute troublé les imaginations et habitué les esprits genevois à la violence extrême de la répression. Un membre du Conseil, soupant avec ses amis, a-t-il l'imprudence de qualifier Calvin de « méchant homme, prédicateur d'une fausse doctrine », il est déféré à la justice des Deux Cents, qui inclinent à la clémence ; mais Calvin menace de quitter sa chaire si l'on ne venge l'outrage fait à Dieu, et le pauvre homme se voit condamné « à faire le tour de la ville en chemise, tête nue, une torche allumée en main, et venir ensuite par devant le tribunal crier merci à Dieu et à la justice ». Remarquez que cette promenade en chemise est des premiers jours d'avril, saison encore bien rafraîchie là-bas par la fonte des neiges alpestres.

L'année d'après, en 1547, Jacques Gruet, fils d'un notaire, attache à la chaire de Saint-Pierre un placard injurieux pour les ministres de la nouvelle Eglise. Il est dénoncé, arrêté, on fouille dans ses papiers, on y découvre une note sur l'hypocrisie et l'ambition de Calvin, et ces deux mots : « Toutes folies », en marge d'un traité du réformateur contre les anabaptistes, au chapitre sur l'immortalité de l'âme. Le jeune étourdi est mis

plusieurs fois à la torture, puis décapité. A l'occasion de ce triste procès, Calvin écrivait à l'un de ses néophytes, gentilhomme brabançon : « Il semble avis aux jeunes gens que je les presse trop. Mais si la bride ne leur étoit tenue roide, ce serait pitié. Ainsi, il faut procurer leur bien, malgré qu'ils en aient ».

Théorie d'application arbitraire, étrangement dangereuse, et qui, après Gruet, coûta fort cher à quelques personnes. La plus illustre victime de ce régime d'inquisition fut un autre fils de notaire, mais Espagnol, le médecin Michel de Villeneuve ou Michel Servet. C'était un confrère de Calvin en libre interprétation de l'Ecriture. Tout jeune, à Toulouse, il s'était plongé dans la Bible, « livre descendu du ciel, écrivait-il, source de toute philosophie et de toute science ». Il en tira, pour son malheur, une vue sur le Christ assez semblable à celle d'Arius et son fameux livre *Sur les erreurs de la Trinité*, le *De Trinitatis erroribus*, à l'occasion duquel il entama de véhémentes controverses avec Calvin. On vit alors renaître entre Genève, d'une part, et Lyon ou Vienne où s'était retiré Servet, les subtiles discussions agitées par les docteurs scolastiques depuis le temps de Pierre Lombard, depuis le douzième siècle. Servet rejetait le dogme formulé par le symbole de Nicée et déclarait que, par la distinction des trois personnes divines, on imaginait une *quaternité*, le Père, le Fils, l'Esprit et le Dieu total. Les deux adversaires pouvaient nager longtemps en cet Océan de méta-

physique profonde. Le pauvre Servet, excommunié à Genève, se trouvait, sur le sol français, exposé aux méfiances du cardinal de Tournon et de l'Inquisition. Il offrit à Calvin de se rendre à Genève pour y présenter sa défense. Le réformateur écrivit à ce propos : « Je ne veux pas lui engager ma parole ; car, s'il venait, je ne souffrirais jamais, pour peu que j'eusse du crédit dans cette cité, qu'il en sortît vivant, *vivum exire numquam patiar* ».

Voilà un texte clair. Il est fâcheux que Servet n'ait point connu cette épître. L'infortuné, que le bourreau venait de brûler en effigie à Vienne, cherchant à fuir, à gagner l'Italie, se jeta tête baissée dans le guêpier de Genève en août 1553. Arrêté sur-le-champ à la demande de Calvin, il dut répondre sur quarante articles rédigés par ce dernier et qui intéressaient principalement la Trinité et le baptême des enfants. On y rencontrait aussi une calomnie imaginée par Michel contre Moïse. N'avait-il pas osé avancer que la Palestine n'était point fertile ? Enfin une vague accusation de panthéisme ajoutait une horreur dernière à ce dossier d'hérésie.

Le 26 octobre, les juges « ayant Dieu et les saintes Ecritures devant les yeux, disant : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », condamnèrent Servet à « être brûlé tout vif avec son livre tant écrit de sa main qu'imprimé ». La sentence fut exécutée le lendemain dans l'après-midi. Le matin, Calvin se rendit à la prison. Michel lui

cria merci (grâce!). Calvin entama un nouveau débat sur les trois personnes divines. Il trouva mauvais que, du haut de son bûcher, cet homme, dont la théologie ne devait plus être, à ce moment même, très lucide, n'eût point crié au peuple « pour quelle vérité il mourait ». C'était, paraît-il, le cérémonial nécessaire du martyre élégant. Servet eut le tort d'y manquer, par la plus regrettable des distractions.

Le supplice du médecin espagnol n'empêcha point la Sainte-Trinité de passer, dans les conciliabules des réfugiés italiens, entêtés de subtilité dialectique, d'assez mauvais quarts d'heure. Calvin reprit ses foudres. Un certain Valentin Gentilis ayant évoqué de nouveau le fantôme de la Quaternité, dut « crier merci, le genou en terre, puis porter une torche allumée, par les rues, en chemise, pieds nus et tête découverte au son de la trompette ». Gentilis s'enfuit à Lyon, où l'Inquisition l'incarcéra comme hérétique. L'Italien expliqua, justifia son opinion. Les Torquemada lyonnais qui, en ces matières épineuses, portaient l'expérience historique des variations doctrinales et un sens d'humanité, le relâchèrent. Il prit son vol à travers la Pologne, la Moravie, l'Autriche, toujours hanté par ses rêves. Il revint sottement à Gex, en pleine fournaise calviniste et convoqua les théologiens pour une dispute publique. Le bailli le livra aux magistrats de Berne. Plus heureux que Servet, Gentilis fut simplement décapité (1566).

Calvin était mort depuis deux ans. Mais le Pape de Genève n'avait pu léguer à son Eglise l'intelligence, qu'il n'avait point eue lui-même, de la parole apostolique : « Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté ».

Un Livre sur Sainte Thérèse (1)

L'Italie du quatorzième siècle, l'Espagne du seizième, ont été éclairées et purifiées par la présence et l'action de deux femmes héroïques, sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse. Toutes deux elles apparurent en des pays où le christianisme traversait une crise inquiétante; elles eurent l'une et l'autre l'intelligence très claire des nécessités religieuses de leur temps, et se consacrèrent, avec une incomparable charité, à la régénération morale de leur peuple. Sainte Catherine est, au premier coup d'œil, d'un abord plus facile que sainte Thérèse. Son mysticisme est moins transcendant; son œuvre suprême, toute politique, est plus intelligible. La petite nonne toscane, si rarement cloîtrée, se jeta vaillamment dans la mêlée affreuse de l'histoire italienne, l'éternelle révolution des communes; elle osa même se placer au gouvernail du navire « sans pilote en grande tempête », l'Italie désemparée, abandonnée par le pape et par l'empereur, que Dante signalait à la pitié du monde. Elle comprit le péril que le séjour trop prolongé de la papauté en Avignon faisait courir, non seulement à la péninsule, mais à la

(1) *Sainte Thérèse*, par Henri Joly. Paris, Lecoffre, 1902.

chrétienté tout entière, et quel désastre serait pour les consciences le schisme accompli à Rome même, et par un antipape italien, contre le pontife légitime exilé aux rives du Rhône. Elle réussit, par ses prières et ses larmes, à ramener Grégoire XI sur le tombeau des grands apôtres. Ainsi, bien qu'elle ait goûté souvent aux joies de l'extase et que le plus fameux de ses *ravissements* ait été illustré par le pinceau pathétique du Sodoma, Catherine de Sienne a laissé à l'histoire le souvenir d'une mère de l'Eglise dévouée au salut politique de l'Eglise et mêlée aux convulsions d'un siècle tragique, plutôt que l'image d'une solitaire vêtue de blanc, prosternée, immobile, sous la lampe de l'autel.

L'attitude religieuse de sainte Thérèse fut très différente. Sous la pesante, l'impérieuse monarchie de Philippe II, l'Espagne jouissait de la paix publique; l'Eglise de Rome, gouvernée par les Papes ascétiques du siècle, n'avait plus besoin, comme au temps de sainte Catherine, d'être surveillée par les âmes pieuses, encouragée au labeur de la réformation volontaire et, quand elle semblait sommeiller, vivement réveillée et morigénée. Ce n'est plus du côté des pasteurs que fut attirée la sollicitude de Thérèse, mais vers le troupeau chrétien, je veux dire les ouailles très précieuses dont la garde lui était confiée, vers l'ordre du Carmel, les carmélites d'abord, puis les carmes eux-mêmes. La discipline, alors, fléchissait visiblement dans les communautés contemplatives.

Le christianisme espagnol, si rigide à l'âge de la croisade contre l'islam, s'était comme détendu et amolli dès que, par l'exode des derniers Arabes, l'Evangile se trouva le livre unique de la doctrine, le maître incontesté des consciences. L'Espagne, tout à coup trop riche, et riche d'un or stérile, folle d'orgueil, en proie aux vanités de la vie de cour, gâtée encore et très rapidement par un contact trop intime avec l'Italie, voyait tomber dans le relâchement les familles monastiques et baisser le niveau de sa vie religieuse. Sa littérature, drame ou roman picaresque, témoigne de cette décadence. On y rencontre des couvents de nonnes où l'on entre aussi facilement qu'en un moulin, même par escalade nocturne, où les portes des cellules sont bien mal closes et dont les colombes s'envolent à tire-d'aile ; ou des monastères qui se transforment en salons et dont les grilles complaisantes laissent passer les billets parfumés et les propos amoureux des cavaliers revenus de Naples ou de Milan. Il est aisé d'entrevoir, par les demi-confidences de sainte Thérèse, que le souffle du siècle courait déjà le long des cloîtres du Carmel. Elle résolut donc de sauver le Carmel, ou plutôt de ménager, dans le Carmel réformé, pour les âmes d'élite, un asile de pureté parfaite, la Tour d'ivoire où les grands chrétiens abritent volontiers la liberté de leur rêve. Elle embrassa cette vocation avec un courage que ne lassèrent ni les résistances de l'opinion, ni l'opposition ou les hésitations de ses supérieurs ou de

ses confesseurs, ni sa santé chancelante, ni la pauvreté de ses ressources. Tous les obstacles cédèrent à son inflexible volonté, à sa douceur sans pareille. Elle se sentait tout près du cœur de Dieu, et l'ardeur infinie de sa foi recevait chaque jour un aliment nouveau de ses longs entretiens avec le Seigneur Jésus.

Un mysticisme tout personnel, ineffable, fut, en effet, la cause et l'inspiration puissante de cet extraordinaire apostolat. Dans ce petit livre que j'ai sous les yeux, M. Henri Joly analyse avec la sagacité d'un psychologue et d'un théologien les conditions de vie extatique qui firent de la sainte d'Avila une figure peut-être unique dans l'histoire de l'Eglise militante. Ici, rien ne rappelle le songe métaphysique des sages d'Alexandrie, l'âme qui s'élève laborieusement jusqu'à Dieu, mais se noie et se perd en Dieu, le Dieu formidablement vague et indifférent de Porphyre ou de Plotin. De ses visions si fréquemment renouvelées, Thérèse, loin de s'anéantir dans le trouble ou l'éblouissement, ne recevait qu'une paix divine et comme une lumière plus vive de l'esprit. Ce n'étaient point des visions, disait-elle, « imaginaires », œuvre d'une imagination exaltée « où l'on croit voir ce qu'on pense », mais qui ne sont que « des chimères ». Ce n'étaient pas davantage des *hallucinations*. Elle l'a bien des fois déclaré : « jamais elle n'a rien vu des yeux du corps ». Ces visions étaient, d'après son témoignage « purement intellectuelles ». « On me demande comment je puis

savoir et affirmer que Notre-Seigneur est près de moi avec plus d'assurance que si je le voyais de mes propres yeux. Je réponds qu'ainsi une personne ou aveugle, ou dans une très grande obscurité, n'en peut voir une autre qui est près d'elle. Toutefois ma comparaison n'est point exacte, elle n'exprime qu'un faible rapport; car la personne dont je parle acquiert, par le témoignage des sens, la certitude de la présence de l'autre... Mais ici Notre-Seigneur se montre présent à l'âme par une connaissance plus claire que le soleil... Il illumine l'entendement, afin que l'âme jouisse d'un si grand bien... Lorsque l'âme ne pense à rien moins qu'à voir une chose extraordinaire, cet adorable Maître se présente à elle tout à coup... et la fait jouir d'une heureuse paix. Quand saint Paul fut renversé sur la route, il y eut en l'air une violente tempête; ainsi il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme, qui est comme un monde inférieur, mais un instant après, tout est dans un calme divin. L'âme est alors instruite des plus grandes vérités d'une manière si admirable qu'elle n'a plus besoin de maître qui en donne l'intelligence. Celui qui est la véritable sagesse l'a rendue capable, sans aucun effort de sa part, de les saisir et de les comprendre ». Enfin, quand le Seigneur parle à sa servante, « ce divin langage, dit-elle, n'est pas sensible aux oreilles du corps, et néanmoins l'âme le perçoit d'une manière plus distincte que s'il lui arrivait par l'ouïe. On essaierait en vain de refuser de l'entendre ».

Descendons de ces sublimités. Une question tourmente sans doute l'esprit de mon lecteur. Cet étrange état d'âme fut-il l'effet d'une acuité morbide du système nerveux ? M. Joly n'aperçoit, en sainte Thérèse, ni une névrosée, ni une hallucinée. Il est certain que la vie entière de cette femme, la lucidité de ses vues, la noblesse et la simplicité de ses desseins, la constance et la sagesse de son action témoignent de la parfaite santé de l'intelligence et de la volonté. Elle eut la foi portée à son plus haut degré de ferveur, la foi qui soulève les montagnes et, indépendamment de toute illusion des sens ou de l'imagination, devient véritablement *créatrice*. Durant plus de quarante années, l'extase offrit à cette grande âme, d'une façon singulière, comme un second mystère de la présence réelle.

Suivez-la maintenant dans la familiarité de sa pensée et de sa vie, le détail de ses réformes : vous rencontrerez des merveilles de modération, de bon sens et de bonté. Ce n'est point une nonne absorbée par la dévotion extérieure. « Je ne suis point déraisonnable, une faiseuse de signes de croix... Jamais je n'ai aimé ni pu souffrir certaines dévotions où entrent je ne sais quelles cérémonies, dans lesquelles les femmes trouvent un attrait qui les trompe ». (N'oubliez pas qu'elle est Espagnole !). Elle préférait les œuvres de charité, les petites comme les grandes. Elle soignait tendrement ses sœurs malades et berçait leur agonie, ou s'en allait au chœur, la

nuit, raccommoder les manteaux délabrés qu'elle trouvait sur les prie-dieu. Le démon ne l'effrayait point. « Je ne comprends pas, écrit-elle, ces craintes qui nous font dire : le Démon ! le Démon ! Quand nous pouvons dire : Dieu ! Dieu ! et faire trembler notre ennemi. Ne savons-nous pas qu'il ne peut faire le moindre mouvement si le Seigneur ne le lui permet ? Que signifient donc toutes ces terreurs ? Je redoute bien plus ceux qui craignent tant le démon que le démon lui-même ; car, pour lui, il ne saurait me faire du mal, tandis que les autres, *surtout s'ils sont confesseurs*, jettent l'âme dans de cruelles inquiétudes ». Toujours reposait en elle, à côté de la chrétienne de droite raison, la femme d'esprit, la femme du monde, d'une ironie très fine. « L'expérience m'a appris ce que c'est qu'une maison où il y a beaucoup de femmes réunies. Dieu nous en préserve ! » A un carme, confesseur présomptueux, elle écrit : « Je vous trouve charmant de me déclarer que vous saurez ce qu'est cette demoiselle, rien qu'en la voyant. Nous ne sommes pas faciles à connaître, nous autres femmes. Quand vous les avez confessées durant plusieurs années, vous vous étonnez vous-même de ne pas les avoir bien comprises ; c'est qu'elles ne se rendent pas un compte exact d'elles-mêmes pour exposer leurs fautes, et que vous les jugez seulement d'après ce qu'elles vous disent ». En ce temps-là, le dominicain Louis de Grenade écrivait *la Guide des pêcheurs*, traité de morale

chrétienne à l'usage des personnes engagées dans la vie du siècle. Quel dommage que sainte Thérèse n'ait point écrit *la Guia de los confesores!* Tout au moins a-t-elle pris la peine de décrire les conditions d'un bon confessionnal « muni de voiles bien cloués », de même que celles d'un bon parloir à doubles grilles par où « ne puissent passer les mains ».

Elle était cependant bien indulgente, opposée, comme l'avait été saint François d'Assise, aux excès de l'ascétisme monacal. Sur tous les points de la vie religieuse, dans les constitutions du Carmel renouvelé, comme dans ses lettres amicales, ce qu'elle rechercha, c'est la mesure unie à une scrupuleuse prudence. Elle ne voulait pas que les Carmes réformés, déchaussés, selon la vieille règle, montassent sur des mules pour une heure de voyage. « Je n'approuve pas ces jeunes Carmes déchaussés avec leurs mules et leurs selles. Quant à vous faire aller nu-pieds, sans sandales, je n'en ai jamais eu l'idée ; déjà vous n'êtes que trop déchaussés. Comprenez bien, mon père, que j'aime qu'on insiste beaucoup sur les vertus et non sur les austérités corporelles. Cela vient sans doute de ce que je ne suis guère pénitente moi-même ». Mais, à propos des inspections faites par les supérieurs ecclésiastiques dans les couvents de carmélites : « Que jamais, même le matin, ils ne s'arrêtent pour manger dans le monastère, même s'ils en sont sollicités avec importunité, et qu'ils s'empressent de partir ».

Un dernier trait achèvera l'originalité séduisante de cette figure. Un sien neveu, dont la jeunesse avait été orageuse, avait confié à ses soins une fillette illégitime. Puis, fixé aux Indes, il allait se marier. Elle le félicite de sa résolution. « Je vois par là combien je vous aime... Quand je vois cette enfant vous ressembler si bien, je ne puis m'empêcher de l'accueillir et de l'aimer beaucoup... Dieu veuille en faire sa servante ! Car ce n'est pas elle la coupable ; aussi, vous ne devez rien négliger pour qu'elle soit bien élevée ; quand elle sera plus âgée, il ne faudra pas la laisser où elle est ; elle sera mieux chez sa tante ; nous attendrons pour voir ce que Dieu veut en faire. Vous pouvez envoyer ici une certaine somme d'argent que l'on placerait, et les rentes serviraient à sa subsistance. Certes, elle le mérite, car elle est très gentille. Il n'eût pas été nécessaire de nous envoyer de l'argent pour elle, si ce monastère ne se trouvait actuellement dans la plus grande pauvreté ».

Elle mourut à soixante-sept ans, le soir du 4 octobre 1582, après avoir proféré cette parole où toute sa foi et tout son amour étaient contenus : « Seigneur, il est temps de nous voir ! » Jadis, au même jour et à la même heure était mort, dans sa pauvre cellule, saint François d'Assise, tandis qu'une volée miraculeuse d'alouettes passait en gazouillant sur les toits du monastère, parmi les ombres du crépuscule. *Alaudæ aves lucis amicæ,* dit saint Bonaventure.

L'Originalité de Sainte Thérèse (1)

Les Dames du Carmel, contraintes de quitter Paris et de s'exiler de notre terre de liberté, d'égalité et d'ineffable fraternité, se sont réfugiées en Belgique, en un faubourg de Bruxelles, et viennent d'entreprendre, pour la gloire de leur ordre, une traduction des œuvres complètes de sainte Thérèse, travail délicat, difficile, car la langue de la grande carmélite, d'une mysticité bien subtile, d'une syntaxe irrégulière, trop personnelle, où fourmillent les abréviations, a vieilli, même pour les lecteurs espagnols, plus que la langue de Cervantès, demeurée si limpide. Les traductions françaises antérieures en prenaient trop à leur aise avec le texte de la sainte. Les Carmélites de la rue Saint-Jacques étaient prêtes à accomplir cette tâche. Elles trouvaient dans leur Compagnie l'érudition philologique nécessaire, éclairée d'ailleurs par le sentiment profond et l'austère pratique de la règle. Leur travail, revisé par Mgr Polit, évêque de Cuença (Equateur) et ancien supérieur des Carmélites de Quito, peut

---

(1) *Œuvre complète de Sainte Thérèse de Jésus*, traduction nouvelle par les Carmélites du « premier monastère » de Paris. — Paris, V. Retaux, 1907.

être tenu pour définitif. Les deux premiers volumes parus renferment la vie de sainte Thérèse écrite par elle-même et les *Relations spirituelles à ses directeurs, le Château intérieur, les Exclamations, les Demeures, le Chemin de la Perfection, les Fondations* seront publiés tour à tour. Mais je crois que ces deux volumes permettent d'apercevoir, en son originalité séduisante, le génie de cette femme singulière, l'élan sublime de son mysticisme et la finesse de son esprit, la hardiesse de sa théologie et la sûreté de son bon sens, son indulgence pour autrui et la tendresse de son cœur, enfin, je ne sais quelle grâce alerte et souriante qui nous fait imaginer d'elle une figure toujours jeune, d'une infinie douceur. En sainte Thérèse, nulle trace de scolastique, nul effort de raisonnement, et point d'abus des textes tirés de l'Ecriture, dont nous accablaient les théologiens de l'ancien temps, même les mystiques qui, pour prendre leur vol vers les hauteurs vertigineuses de la contemplation et de l'adoration, cherchaient comme point d'appui quelque verset venu des prophètes ou de l'Apocalypse. Nulle trace pareillement de la mélancolie qui pénètre chaque ligne de l'*Imitation,* livre douloureux où le moyen âge a mis tout son découragement, le renoncement à ses plus beaux rêves, le dédain de l'action, son amour pour la solitude, sa muette résignation aux volontés du Père qui est aux Cieux. Une allégresse intime court à travers les confidences de la Vierge d'Avila. Même torturée par

les souffrances de son corps trop frêle, d'une nervosité redoutable, elle garde une sérénité d'âme admirable, elle se sait rapprochée du cœur de Dieu. « Crucifiée, écrit-elle, entre le ciel et la terre », abandonnée par le monde, tournée vers Dieu seul, l'éblouissement que lui cause la connaissance des choses divines, le tourment de son amour inassouvi, lui fait perdre jusqu'au sentiment de la vie. « On dirait les affres de la mort. Seulement, cette souffrance est accompagnée d'un si grand bonheur que je ne sais à quoi la comparer. C'est un martyre à la fois délicieux et cruel ».

Ce qui distingue sainte Thérèse des grands mystiques, des femmes en particulier, telles que sainte Douceline de Provence, c'est le calme, la sûreté en quelque sorte scientifique avec lesquels elle raconte, analyse et classe les états les plus troublants, les illuminations transcendantes de son esprit. Peut-être, depuis les philosophes d'Alexandrie, n'avait-on point revu d'aussi nombreuses et fines nuances dans la confession d'une conscience religieuse et les états les plus fuyants de l'âme disposés en d'aussi magnifiques hiérarchies. La psychologie de l'oraison est une pure merveille. Reprenant une image chère à sainte Catherine de Sienne, elle compare l'âme à un jardin que l'on peut arroser de quatre manières, qui sont les quatre degrés de l'oraison : la méditation en quelque sorte rationnelle, qui s'abstient encore de vues sur le surnaturel, l'oraison de quiétude « où

la volonté, sans savoir comment elle se rend captive, se laisse emprisonner par Dieu, bien assurée de tomber au pouvoir de Celui qu'elle aime... L'âme, ici, s'élève peu à peu au-dessus de sa misère, elle reçoit quelque connaissance des joies du Ciel... La majesté de Dieu commence à se communiquer à cette âme... L'âme, dès qu'elle en est là, perd le désir des choses de la terre... Le Seigneur veut alors faire comprendre à cette âme qu'il est tout près d'elle, si près qu'elle n'a plus besoin de lui envoyer de messagers. Elle peut lui parler elle-même et sans élever la voix, car, à cause de sa proximité, il la comprend au seul mouvement des lèvres ».

Alors, au troisième degré de son ascension, l'âme entre en union avec Dieu, et se sent mourir aux choses de la terre. « On dirait une personne qui, tenant en ses mains le cierge bénit, attend à tout instant la mort, mais une mort ardemment désirée. Durant cette agonie, l'âme est inondée d'inexprimables délices ». Enfin, voici le terme de la béatitude : le ravissement ou l'extase. L'âme défaille ; le corps lui-même s'évanouit, tous les sens se ferment ; l'âme s'abîme en Dieu. « Notre-Seigneur me dit ces paroles : « Votre âme se « consume tout entière, ma fille, du désir d'en« trer plus profondément en moi. Ce n'est plus « elle qui vit, c'est moi qui vis en elle ». Vous voyez la différence entre ce mysticisme du Carmel et la théorie de saint Paul : *in ipso vivimus, movemur et sumus.*

La vie sacramentelle était, pour Thérèse, l'aliment sans cesse renouvelé de l'extase. « Comme je venais de communier, mon âme me parut réellement ne faire qu'un avec le corps sacré de Notre-Seigneur ». Et, quelques jours plus tard : « Il me fut donné à entendre comment le corps sacré de Jésus-Christ est reçu par son Père au dedans de notre âme. J'avais déjà vu et compris de quelle manière ces trois divines Personnes se trouvent en nous... Une autre fois, on me fit comprendre comment le Seigneur est dans toutes les créatures, et en particulier dans l'âme. Il me vint à l'esprit la comparaison d'une éponge qui s'imbibe d'eau ».

Sans doute, un assez petit nombre de lecteurs recevront, de ces pages extraordinaires, la nourriture spirituelle convenable à leur propre conscience. Une telle exaltation du sentiment religieux, si elle se rencontre encore dans l'ombre des derniers cloîtres, est, dans la vie commune de notre monde, un phénomène peu fréquent. Mais, par le côté le plus accessible à l'intelligence et à la sympathie des esprits cultivés, les ouvrages que traduisent les Carmélites exilées peuvent intéresser encore beaucoup de personnes. Dès le début de la *Vie*, la Sainte nous charme par la candeur de ses premières émotions. La famille Cepeda, de bonne noblesse castillane, comptait neuf garçons et trois filles. Thérèse était, par l'âge, le troisième enfant. Nous apprenons, au premier chapitre, une nouvelle qui semblera à quelques-uns fort surpre-

nante. Ces chrétiens espagnols, dont les pères avaient chassé les Arabes au nom de l'Evangile, maintenaient chez eux l'esclavage. Jamais don Sanchez de Cepeda ne put se décider à prendre des esclaves. « Ayant eu, chez lui, une esclave qui appartenait à l'un de ses frères, il lui prodiguait les mêmes attentions qu'à ses propres enfants ». Cet homme sensible aimait la lecture des livres espagnols (*los tenia de romance*, dit le texte). En ces livres de langue *romane* se trouvat-il des *romans*, et des romans de chevalerie? J'aimerais à le savoir. Quatre-vingts ans avant le *Don Quichotte*, la littérature chevaleresque traversait ses plus beaux jours. Mais la *Vie des saints*, lue là-bas en famille, suffit à enflammer l'imagination de Thérèse si vivement que, tout enfant, elle cherchait le moyen de s'en aller, avec l'un de ses frères, « pour l'amour de Dieu, au pays des Maures », où ils goûteraient la joie « d'avoir la tête tranchée ». Malheureusement, les Maures étaient bien loin, et ce beau projet n'aboutit qu'à la construction, dans le jardin paternel, d'un ermitage puéril. La bonne petite sainte Catherine de Sienne avait jadis poussé plus loin l'aventure. Elle s'avança, munie de quelques provisions, dans la campagne, où son père la retrouvait bientôt en oraison, au pied d'un arbre.

On sait que la grande œuvre monastique de sainte Thérèse fut sa réformation de l'Ordre du Carmel. Dès son entrée au couvent, elle avait souffert de l'esprit de dissipation et de frivolité

qui s'était glissé dans le cloître. Les religieuses gardaient une fenêtre ouverte sur la vie mondaine, recevaient des visites, conversaient avec les cavaliers. Sur ce point le témoignage de la sainte confirme ce que permettaient d'apercevoir certains drames de Caldéron et même les romans picaresques. Trop souvent les monastères devenaient des salons. Les âmes y couraient le risque du naufrage spirituel. Thérèse elle-même, vers sa vingt-cinquième année, fut entraînée par le courant et crut toucher aux portes de l'enfer. Sur ce point délicat, la réserve de sa plume est extrême. Elle avoue ses *conversaciones*, des entrevues dangereuses, expression vague, que les récentes éditrices traduisent par *liaisons*. L'une de ces *conversaciones* fit sur la jeune nonne une impression très forte. « Mon cœur, dit-elle, s'y complaisait beaucoup ».

Cette « récréation empoisonnée » se prolongea durant plusieurs années. Thérèse négligea l'oraison, se contentant d'une dévotion distraite. « Ma vie se traînait dans les plus bas sentiers de la perfection ». Le retour à la prière fut pour elle le commencement du salut. Elle gravit rapidement les degrés mystiques que je décrivais tout à l'heure. Et, dès lors, des visions de béatitude furent très fréquemment la récompense de son ascétisme.

Au temps de sa langueur religieuse se place un incident étrange. Elle avait choisi pour confesseur « un ecclésiastique d'une naissance et d'un esprit

distingués » avec qui elle s'entretenait souvent et qui lui témoignait beaucoup d'amitié. Un beau jour, le confesseur se confessa à la pénitente. Depuis sept ans le malheureux vivait dans le désordre, était la fable du pays, continuait néanmoins à dire la messe. « Il m'inspira une pitié profonde, car je lui avais voué un vif attachement ». Elle ouvrit donc une enquête sur la vie intime de ce prêtre. « Mieux au courant de ses égarements, je vis en même temps que l'infortuné n'était pas aussi coupable qu'il le paraissait ». La femme, cause du scandale, lui avait attaché au cou « une petite idole de cuivre » (*idollillo de cobre*) enchantée. La sainte obtint que l'idole lui fût remise. Elle la fit jeter à la rivière. Et, sur-le-champ, le prêtre, s'éveillant d'un sommeil de mort, se convertit à la plus rigide vertu. « Je n'ajoute pas une foi entière à ce que l'on raconte des charmes, mais je dis ce que j'ai vu, ajoute Thérèse, afin de mettre les hommes en garde contre ces femmes qui cherchent à les attirer à elles ».

Miséricorde et charité, est-il, pour les âmes très austères vouées à la recherche de la perfection chrétienne, une parure plus élégante ?

Saint Borgia [1]

Renan dit, un jour, que la vie serait douce, entre les murs d'une cellule — ou même d'une prison — si le reclus s'y trouvait enfermé en tête à tête avec les *Acta sanctorum.* Il aurait pour chaque jour de l'année (les saints de décembre étant, je crois, encore à venir), la compagnie de quelques-uns de ces hommes, les meilleurs qu'ait connus le monde, des paroles sublimes et des dévouements héroïques, les merveilles de la charité chrétienne et toute la suite de l'œuvre de civilisation poursuivie par l'Eglise dès son apparition. J'ajouterai à ce tableau séduisant des enchantements de toutes sortes : des apparitions, des fantômes, des miracles charmants, le tour folâtre que prennent parfois les lois de la nature, des moines qui montent en l'air comme des ballons dirigeables, une botanique inattendue, des bêtes fauves, lions, panthères ou loups, d'une dévotion attendrissante, et de délicieuses horreurs, des pestes, des guerres, des massacres, où se déploie la générosité des saints, des scènes de persécution où éclate la niaiserie méchante des grands poli-

(1) *Saint François de Borgia* (*1510-1572*), par Pierre Suau. — Paris, Lecoffre, 1905.

tiques qui croient étouffer des consciences et abolir les choses divines par la violence ou la piraterie conformes aux mœurs de leur siècle, la torture et le bûcher au bon vieux temps, l'exil, les gendarmes, le cambriolage et la spoliation aux époques de mansuétude moderne.

Mais les *Acta sanctorum*, les cinquante lourds in-folio des Bollandistes ne semblent point d'un usage très répandu et d'un maniement commode. Ils ne sont point portatifs en voyage. Ils dorment, relégués dans les grandes bibliothèques savantes, rarement tirés de leur rayon et de leur sommeil. Je leur garde une réelle tendresse pour les heures aimables qu'ils m'ont permis de goûter dans la société du bienheureux Joachim, abbé de Flora, au douzième siècle, de saint François d'Assise et de ses disciples, au treizième. Cependant, chaque fois que j'ai demandé un volume des *Acta,* j'ai cru surprendre, sur le visage du fonctionnaire chargé de dénicher mon saint, une ombre de surprise mêlée de mélancolie. « Si monsieur doit revenir demain, je laisserai le livre à la place de monsieur, car il est vraiment d'un poids excessif, et si encombrant à transporter ! »

Il convient donc de se féliciter de la publication fondée, il y a quelques années déjà, par des catholiques érudits, *les Saints,* petits volumes légers qui se glisseraient sans peine dans la valise des personnes sérieuses, même à la mer ou à la montagne. J'ai eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs de plusieurs d'entre eux. La collection, dirigée

par M. Henri Joly, est, à cette heure, très ample. On y rencontre des écrivains de marque, le duc de Broglie, Henry Cochin, André Baudrillart, Petit de Julleville, Henri Brémond, Welschinger. L'une des plus émouvantes figures de la série est assurément le personnage étudié par M. Pierre Suau, saint François de Borgia, l'arrière-petit-fils du Pape Alexandre VI, François Borgia, duc de Gandia, vice-roi de Catalogne, favori de Charles Quint, objet des haines tenaces de Philippe II, second successeur d'Ignace de Loyola au gouvernement de la Compagnie de Jésus. L'auteur de ce livre est sans doute lui-même jésuite. La dédicace au général actuel de la Société, le permis d'imprimer des examinateurs, autorisent cette opinion, et, plus encore, la parfaite indépendance de l'esprit critique. J'ai souvent rencontré cette liberté de la critique, appuyée sur une solide érudition, chez les écrivains de la Compagnie. Je ne vois plus, d'ailleurs, chez nous, que tel homme d'Etat de nature larmoyante, ou tel sénateur formé par une longue méditation du *Juif-Errant*, qui croient encore à la maxime *Perinde ac cadaver*, aveuglément appliquée à l'entière vie intellectuelle ou morale des Pères. M. Suau ne se croit pas tenu de jeter un voile sur les crimes des grands Borgia historiques. Alexandre et son fils César lui apparaissent la calamité de l'Eglise et, en quelques mots, il les a flétris. Il ne s'est pas cru obligé de dissimuler le fond d'orgueil despotique qui était en la haute conscience de François, héritage peut-être de son

bisaïeul, contre lequel il lutta toute sa vie. Un jour, à Valladolid, des gens s'attroupaient pour le voir. « Ils me regardent comme une bête curieuse, dit-il à son compagnon. Ils ont raison. Si Dieu ne m'avait pas enchaîné par les liens de la religion, je serais *une bête fauve* ». « Les saints, écrit M. Suau, ne se montrent sans imperfections que dans les histoires maquillées. En réalité, ils subissent tous les effets de l'infirmité humaine. On fait injure à leur mémoire, on les diminue en n'osant pas tout avouer d'eux. Pierre et Paul eurent des conflits; Paul et Barnabé ne s'entendirent point ». François de Borgia dut méditer sur l'événement terrible qui marqua d'une première tache de sang la chronique des Borgia : son aïeul, Juan de Gandia, fils aîné du Pape Alexandre, assassiné, une nuit d'été, à l'issue d'un souper chez sa mère Vanozza, par les spadassins de son frère, le cardinal César. On l'avait retiré le lendemain, du fond du Tibre, à la Ripetta, la gorge et la poitrine criblées de coups de poignard. Le jour même, Rome entière et les ambassadeurs de la chrétienté près du Saint-Siège avaient proclamé le nom du fratricide. Ce crime fut le fait décisif du pontificat. A partir de cette heure, Alexandre VI, saisi de terreur, avait abdiqué entre les mains de César son infinie puissance politique sur les affaires d'Italie, et le meurtrier, triomphant, jetant sa cape rouge aux orties, s'était rué, à la façon d'un chef de brigands, sur la péninsule, était devenu l'effroyable maître de Rome et de l'Eglise. Quand

une famille renferme en ses annales toutes proches une telle tragédie, il est nécessaire qu'un sillon de tristesse, d'angoisse et de gravité religieuse se creuse dans une âme d'élite, telle que fut l'âme de François de Borgia.

Tout enfant, à la cour de Gandia, François témoigna de sa vocation à la vie ecclésiastique. Son père ne le voyait pas sans impatience, ornant de petits autels et chantant le *Kyrie* avec ses pages. « Il vous faut des armes et des chevaux, François, et non des images et des sermons. J'ai demandé au ciel un duc et non un moine. Soyez dévot, mais restez chevalier ». A dix ans, à la mort de sa mère, après avoir pleuré et prié, il se flagella. A dix-sept ans, Charles Quint l'appelait à la cour de Valladolid. Comme il traversait Alcala, entouré d'un brillant cortège, il croisa les officiers de l'Inquisition qui emmenaient en prison un pauvre homme. Le jeune seigneur s'arrêta et regarda avec grande pitié l'inconnu tombé dans les griffes du Saint-Office et qui n'était autre qu'Ignace de Loyola.

Deux ans plus tard, il épousait Eléonore de Castro, favorite de l'impératrice Isabelle, qui lui donna, en 1530, son premier fils et dont il eut huit enfants. La mort de son père, en 1543, fit de lui un grand d'Espagne, et le prince d'un petit royaume détaché de ce royaume de Valence conquis jadis par l'épée du Cid, duché, marquisat et baronnies, plus de trois mille familles vassales, le long de la mer, en une contrée aussi riante que

l'Andalousie, toute parée des arbres et des fleurs de l'Afrique. En Espagne et dans l'empire, tant qu'il vécut dans le siècle, il parut l'une des figures les plus hautes, l'un des plus précieux conseillers de la couronne, tour à tour homme de guerre, compagnon de l'empereur en sa campagne de Provence, ou homme de gouvernement, réorganisant la Catalogne, fortifiant Perpignan, pacifiant le Roussillon. Infatigable justicier, il purge, autant qu'il se peut, sa vice-royauté des brigands qui l'infestent. Lui-même, à l'occasion, fait l'office de gendarme, mène l'assaut contre une bande réfugiée dans une tour, à une lieue de Barcelone. « J'en ai pendu six, les plus fameux. Celui qui s'en tirera à moins de frais est sûr de ramer toute sa vie. Ceci a calmé le pays... ».

Mais les brigands titrés, les hobereaux qui entretenaient les spadassins, même les très grands seigneurs qui se croyaient tout permis, causaient plus d'ennuis à François que les simples détrousseurs de campagne. Ces personnages formaient des ligues rivales entre elles, qui désolaient la contrée. Borgia s'estimait heureux quand il obtenait que les belligérants signassent une trêve de six mois. Parfois aussi, les misères de la morgue espagnole et de l'étiquette sacro-sainte l'occupaient d'autant plus qu'il tenait lui-même au respect de l'étiquette. M. Suau cite l'un de ses rapports à l'Empereur, alors à Ratisbonne, où se rencontre une histoire de baldaquin ducal qui eût réjoui Saint-Simon, et une querelle de préséance, sou-

levée par un comte mal élevé, et qui faillit finir en coup de dague.

Au cours d'une vie si remplie, on voit se développer, d'un mouvement régulier, la ferveur religieuse de l'homme qui, de jour en jour, se rapproche de Dieu. La méditation des Ecritures, tous les devoirs de la foi chrétienne, les œuvres de charité s'emparent de plus en plus de la conscience de Borgia. Des événements douloureux, des scènes tragiques enflamment l'imagination de ce chevalier espagnol : ainsi le désastre de la flotte et des armes impériales sur les côtes barbaresques et la lugubre chevauchee de quinze jours, de Tolède à Grenade, à la suite du cercueil d'Isabelle, et, la nuit, dans la cathédrale en deuil, la découverte et la reconnaissance officielle du cadavre décomposé, par les nobles compagnons du triste voyage. Plus tard encore, au chevet de Jeanne la Folle qui, depuis quarante ans, languissait à Tordesillas, et, depuis quinze ans, avait horreur des choses religieuses, c'est François de Borgia, déjà prêtre et jésuite, que l'on appela pour ramener à Dieu la veuve de Philippe-le-Beau. Il l'exhorta, la consola, lui récita le symbole des apôtres ; elle dit *Amen !* et mourut pieusement, le jour du Vendredi-Saint 1555, en murmurant : « ô Jésus crucifié, soyez avec moi ! » Ce fut le premier miracle de saint Borgia.

Il avait perdu sa femme Eléonore en 1546. Le 9 octobre de cette même année, Ignace de Loyola le recevait secrètement dans son ordre. Le 31 août

1550, il fit ses adieux à ses fils dont l'un, Jean, le second, l'accompagnait à Rome. « Quand il fut parvenu à deux jets de pierre, dans un chemin creux près duquel s'élève aujourd'hui une croix, François de Borgia se retourna pour saluer Gandia une dernière fois, puis il entonna le psaume : *In exitu Israël de Egypto* ».

Avec lui rentraient dans la ville sainte un nom sonore et tout un cortège de souvenirs propre à émouvoir, dans les cloîtres de l'Aventin, du Janicule et du Cœlius, les vieux moines qui, en leurs années d'enfance, avaient vu passer par les rues de Rome la figure magnifique, épanouie, souriante d'Alexandre VI, bisaïeul, et le visage masqué de César, grand-oncle du jésuite espagnol. Sans doute, dès les premiers jours, il fit des stations de prières douloureuses, à Sainte-Marie-du-Peuple, sur la tombe de Vanozza, son arrière-grand-mère et de don Juan de Gandia, son aïeul; aux caveaux de Saint-Pierre, sur la tombe d'Alphonse d'Aragon, second mari de Lucrèce, son grand-oncle, à l'église des Espagnols, sur le sépulcre du Pape Borgia, chef de la famille. Quelles pensées, quels effrois ou quelles espérances traversèrent alors son esprit et son cœur, aucun être humain n'en reçut la confidence.

Le Diable Capucin (1)

Il y a vraiment plaisir et profit spirituel à rencontrer le Diable, non point au coin d'un bois ou dans son alcôve, mais en peinture, en littérature légendaire ou dramatique. C'est presque toujours une rencontre rassurante. L'imagination populaire, dès les temps anciens, s'est évertuée à dépouiller peu à peu le personnage de son auréole de terreur. Je crois même que les moines du moyen âge aimaient mieux l'apercevoir face à face que soupçonner sa présence incertaine et formidable sous les espèces de la tentation, du rêve satanique, de la foi chancelante, de l'impureté souriante. Notre Raoul Glaber, qui vivait dans la première moitié du onzième siècle, — un siècle noir, où le Démon, magicien et antipape, se dressait parfois sur la chaire de Saint-Pierre, Glaber eut avec le grand ennemi du genre humain trois ou quatre entrevues où il garda assez de sang-froid pour imprimer en son souvenir l'image pittoresque, grimaçante, légèrement comique du visiteur inattendu. Un matin, tandis que la cloche de matines

(1) *Le Diable prédicateur*, comédie espagnole du dix-septième siècle, traduite pour la première fois par Léo Rouanet. — Paris, Picard ; Toulouse, Privat, 1901.

tintait, le Diable fit irruption au dortoir du couvent où les paresseux, les tièdes sommeillaient, chaudement enfouis sous leurs couvertures ; il bondissait follement, à la façon d'un chat sauvage et criait : « Où est mon Bachelier ? *Ubi est Baccalarius meus ?* »

(Remarquez, en passant, la valeur de ce témoignage. Donc, la France possédait des bacheliers à l'époque des premiers Capétiens. Elle produira des bacheliers jusqu'au refroidissement final de la planète. M. Georges Leygues pouvait, en abolissant la néfaste institution, introduire, dans notre histoire, un événement aussi considérable que la nuit du 4 août, et revêtir son nom d'une gloire immortelle. Puisse sa passion pour les traditions du moyen âge ne pas précipiter la ruine des bonnes études !)

Fermons cette trop longue parenthèse et revenons au Démon. Nos vieux pères ne semblent pas l'avoir pris fort au sérieux. Il leur parut passablement naïf, d'esprit léger, facile à duper. Et puis, son enfer passait parmi eux pour être assez mal tenu et surveillé. Tout y allait à la diable. Un jour, Satan, partant en campagne avec son état-major, confia la garde de ses chaudières à un malheureux jongleur que l'amour du jeu avait perdu. Saint Pierre, qui n'ignorait point ce détail, vint rôder autour des portes infernales, portant en poche un jeu de cartes. Le jongleur ouvrit imprudemment la géhenne à l'apôtre. Une partie de piquet fut, sur-le-champ, commencée. Saint Pierre trichait-il ?

Je n'ose le croire. Mais, après avoir gagné à son partenaire sa guitare et sa chemise, il lui proposa, comme enjeu, les âmes de la « cité dolente ». Il gagna jusqu'à la dernière, les enfouit toutes en sa gibecière et remonta allègrement au paradis. Jugez de la fureur du Diable quand il trouva son bercail vide ! D'un coup de pied, il lança le jongleur jusqu'au seuil du royaume des cieux, où le bon portier l'attendait et l'accueillit paternellement.

Trouverait-on, dans les légendes de la vieille Espagne si rigidement catholique, une tradition analogue : j'en doute. Mais, d'autre part, en aucune littérature dramatique, le Diable n'occupe une place plus importante que chez nos voisins. Sur ce théâtre, qui recherche si obstinément l'édification religieuse du spectateur et dont la *Comedia* est plus terrifiante parfois que divertissante, Satan joue un rôle d'aussi précieuse utilité que sur la scène française le Père noble ou le Financier. N'oublions pas que Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderon furent hommes d'église ou moines. Le Démon est le personnage le plus en vue de la plupart des *Autos Sacramentales*. Il finit toujours, après avoir tenté au péché les simples mortels, par être humilié et déconfit. Le charme surnaturel de l'Eucharistie déjoue tous ses artifices. Il est vaincu, tout prêt à entonner l'*O salutaris!* Au dix-septième siècle encore, l'Espagne le fit sortir des coulisses, pour le plus grand bien des âmes castillanes. La pièce étrange que M. Léo Rouanet vient de traduire nous montre un Lucifer

assez imprévu, franciscain, prédicateur, frère quêteur et thaumaturge, par la volonté de Dieu. L'auteur en est inconnu. Elle eut, au temps de Philippe IV et durant deux siècles, une extraordinaire popularité. Vers 1623 déjà, Lope de Vega avait écrit un *Frère Diable*, médiocre ouvrage encore inédit. Les deux comédies furent inspirées pas une aventure miraculeuse que rapporte un pieux écrivain valençais du seizième siècle, Cristobal Moreno, lequel s'appuie sur les témoignages de trois vénérables et doctes théologiens contemporains de Paul IV Caraffa. Voici l'histoire. Elle n'est point vulgaire.

Un jour, dans la ville de Lucques, en Italie, les bons frères franciscains déjeunaient paisiblement. On sonne à la porte du couvent. Le frère portier ouvre. Un inconnu, vêtu de l'habit de l'Ordre séraphique, demande à parler au Père gardien, en présence de la communauté. Il est conduit au réfectoire, et prononce ce petit discours qui dut faire tomber plus d'une fourchette :

« Père gardien, ne soyez effrayé, ni vous ni vos religieux, de ce que je vais vous apprendre. Je suis le Démon, tentateur des âmes, persécuteur acharné de quiconque sert Dieu. C'est le Tout-Puissant qui m'envoie. Ne craignez rien. Je resterai parmi vous, sous cette forme et figure, le temps qu'il plaira à la Divine Majesté. Pour vous, tenez le mystère secret et ne le découvrez à personne, afin de ne pas encourir son châtiment. J'irai moi-même demander par la ville toutes les

aumônes; telle est la volonté de Celui qui me créa et qui punit de la sorte mon orgueil ».

Et le Diable passa deux années dans ce couvent. Il allait par les rues et rapportait chaque soir à ses confrères une quête abondante. Seul, un riche marchand, dont l'avarice était sans bornes, refusait chaque jour son petit liard. En vain le démoniaque capucin prêchait-il à cet homme et à ses serviteurs la charité chrétienne et la pénitence. Leur cœur demeurait plus dur que le rocher. Le Diable, découragé, fit ses adieux à la communauté en lui prédisant la fin terrible du marchand. Le Père gardien, accompagné de ses plus saints religieux, se hâta de courir à la maison maudite. Il était trop tard ! Une affreuse tempête enveloppait le logis du mauvais riche, et ne permettait à personne d'y pénétrer. Quand elle se fut apaisée, on découvrit que les démons avaient emporté le marchand, corps et âme, et l'avaient précipité à la cuve infernale, dans le canton réservé aux avaricieux.

Lope de Vega comprit que cette légende monacale, pour devenir un bon drame espagnol, devait se compliquer d'amour et de jalousie. Il imagina de marier le marchand Federico à une jeune dame, Octavia, qui, éprise du jeune Felisardo, fils du gouverneur de Lucques, lui offre son cœur dès la première entrevue. Fureur du mari, coup de poignard, mort de l'épouse trop légère, intervention de la Sainte Vierge et du Diable, résurrection de la dame, damnation de l'époux, tel est le canevas

de la *comedia* précipitamment écrite par Lope et perdue dans le torrent de ses dix-huit cents œuvres dramatiques. L'auteur du *Diablo predicador*, moins fécond et moins essoufflé, traita ce thème tragique d'une main plus délicate et plus lente. Il fit d'Octavia une amoureuse que la pensée seule de l'adultère épouvante, et qui, par vertu, semble parfois haïr celui qu'elle aime, le beau Feliciano. Son Père gardien, à qui l'odeur du soufre et les paroles ambiguës de Lucifer vêtu d'un froc ont révélé la présence du Démon, accepte avec bonne grâce le confrère infernal qui, tout en quêtant pour la sainte maison, lui construira, vertigineux architecte, un beau couvent tout neuf.

Mais, comme le théâtre espagnol, destiné, dès son origine, au petit peuple aussi bien qu'aux lettrés et aux seigneurs, ne peut se passer d'un élément de bouffonnerie, voici frère Antolin, le moins mystique des moines, peureux et gourmand, mais d'une gourmandise qui jamais ne se rassasie. Son estomac est un gouffre sans fond où s'engloutissent incessamment jambons, cervelas et poulardes. Entre le franciscain Lucifer et ce goinfre encapuchonné, la relation dramatique, bien qu'un peu grossière, est assez comique. Le Diable s'amuse à tourmenter le pauvre homme en lui dérobant ses plus succulentes provisions ingénieusement enfouies dans les replis de ses vastes manches. Mais, fidèle imitateur de saint François qui nourrit, un matin de Pentecôte, dix mille de ses frères par

une apparition miraculeuse de provisions venues de tous les points de l'Ombrie, l'évangélique Lucifer apaise la faim d'une troupe de mendiants chargés de famille et de haillons grâce aux trésors culinaires qu'Antolin se préparait à déguster dans la solitude des champs. Mais le pauvre homme n'est point au bout de ses chagrins. On n'est point impunément le confrère d'un thaumaturge, l'instrument d'un miracle. Le peuple, persuadé que le moine est un saint authentique, ne lui laisse plus une heure de repos. Il accourt sur la scène, tout ahuri, poursuivi, dit-il, par une vingtaine de personnes armées de couteaux et de ciseaux. « Chacun voulait emporter un morceau de mon froc, si bien que, pour le défendre, je suis sorti de la mêlée criblé de piqûres aux cuisses, aux jambes et aux bras ». Cependant une pieuse dame apporte au frère un poulet rôti. Déjà le volatile descendait dans le large gosier d'Antolin, quand Lucifer, invisible pour le moine seul (les spectateurs acceptaient ce naïf jeu de scène), le saisit à la gorge et l'étrangla à demi comme « entre deux fers rouges ».

Ce sont là miracles carnavalesques. Mais, en Espagne, un bon drame d'édification religieuse a besoin de prodiges autrement redoutables. Octavia vient de tomber sanglante sous le couteau de son mari, fou de jalousie. Elle est morte. Tout à coup, un nuage s'abaisse des frises du théâtre. La Vierge, entourée d'anges, en sort, s'incline vers la jeune femme, la touche de ses mains divines. La

morte ressuscite. Lucifer est témoin du miracle. Malgré lui, tout frémissant de rage, il s'agenouille en face de la mère de Dieu. Lodovico, l'époux assassin, en revoyant vivante sa victime, ressent d'abord un trouble très naturel ; mais il se ressaisit, refuse de recevoir au foyer conjugal la femme innocente revenue de l'autre monde. Les exhortations du moine Lucifer, dont l'âme devient de plus en plus franciscaine, demeurent impuissantes contre la fureur de plus en plus satanique de Lodovico. En vain le Diable recommande-t-il au misérable l'intercession de saint François, l'efficacité de la prière et du repentir et, comme premier acte de conversion, une sérieuse aumône au couvent des chers frères mineurs. A lutter contre cette conscience perverse, il perd son temps et son latin. Lodovico est irrémissiblement condamné. La bouche de l'enfer s'ouvre sous ses pieds et, en présence de l'archange saint Michel, qui vient présider à la lugubre catastrophe, il disparaît parmi les flammes éternelles. Octavia, une fois ce déplaisant mari mis en lieu sûr, ne tardera pas à épouser Feliciano.

Le Démon confesseur de la foi catholique, champion de l'Eglise, chevalier des congrégations religieuses, voilà une surprenante imagination, qui eût fait ouvrir de bien grands yeux à notre vieux Raoul Glaber. Je recommande cette singulière comédie espagnole à ceux qui furent, pendant quatre années, nos députés ineffables. Peut-être, dans le nombre, s'en trouve-t-il quelques-uns qui

croient encore au Diable. Ils pourront saluer en lui la figure respectable d'un opportuniste libéral, bienfaisant et de joyeuse humeur.

Choses d'Espagne [1]

En dépit du mot de Louis XIV, il y a toujours des Pyrénées entre la France et l'Espagne, je veux dire une barrière intellectuelle qui sépare et même éloigne singulièrement l'une de l'autre les deux nations latines. Et peut-être ces Pyrénées sont-elles plus escarpées sur le versant français que du côté de nos voisins. La littérature espagnole nous semble plus étrangère que l'italienne ou l'anglaise. Les Français bien élevés ont lu *Don Quichotte* vers leur quinzième année. Ils entrevoient à travers Corneille la figure du Cid. Ils savent que *Gil Blas* est une adaptation des romans picaresques de l'Espagne. Les personnes pieuses ont une vague idée de sainte Thérèse. Victor Hugo nous a rendu quelques échos des héroïques *Romanceros*. Un point, c'est tout, ou à peu près. C'est un bien mince bagage.

Cependant, quelques écrivains, professeurs ou critiques, s'efforcent depuis quelques années, par les revues, les livres, les traductions et même la propagation de la langue espagnole, de nous rap-

(1) *L'Espagne littéraire, Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, par Boris de Tannenberg. Paris, Alf. Picard. Toulouse, Ed. Privat.

procher de nos amis d'outre-monts. Au nombre de ces critiques il faut signaler M. Boris de Tannenberg, qui a vécu longtemps dans la péninsule, a connu directement les plus notables lettrés de Madrid et nous fait volontiers part de ses découvertes. Son récent ouvrage sur l'*Espagne littéraire* nous présente quatre portraits fort intéressants : un poète dramatique, M. Manuel Tamayo y Baus ; un philosophe poète, M. Marcelino Menendez y Pelayo ; deux romanciers et conteurs, M. José Maria de Perada et Mme Emilia Pardo Bazan. En un spirituel avant-propos, il analyse les principales causes de l'indifférence des Français à l'égard « d'une littérature sœur de la nôtre », telles que « l'impuissance politique et financière de l'Espagne contemporaine », la séduction des littératures germaniques ou slaves, enfin, et je crois volontiers cette cause dominante, « l'abus que fit le romantisme de la prétendue couleur locale espagnole ; il nous a laissé l'image d'une Espagne d'opéra-comique impossible à prendre au sérieux et dont il est naturel qu'on ait assez. Et les Espagnols peuvent s'adresser à eux-mêmes le reproche d'avoir contribué, dans une large mesure, à nous persuader que toute leur vie nationale se résume aujourd'hui dans les *corridas de toros* et les danses des gitanes ». Ajoutez cette raison qui me frappe, pour ma part, d'une façon constante : l'absence de l'instrument nécessaire à la pratique assidue d'une littérature, à savoir une histoire de cette littérature allant des origines lointaines au temps

présent, une histoire précise, écrite avec goût, pure de toute recherche oratoire ou pittoresque, qui montrerait clairement le rapport entre la civilisation de l'Espagne et son œuvre littéraire, un livre qui devrait ressembler à l'excellent *Manuel* que M. Brunetière a consacré à la littérature française. L'histoire de Ticknor, lourde et confuse, a tout l'agrément d'un fagot d'épines. Et, d'ailleurs, elle n'a rien à nous dire sur la récente période intellectuelle de l'Espagne. Voyons, monsieur de Tannenberg, laissez-vous tenter : écrivez cette histoire !

J'aimerais à fixer l'attention du lecteur sur la pièce capitale de M. Manuel Tamayo, *Affaires d'honneur,* drame qui paraîtrait beau à tout auditoire lettré en Europe, mais dont la beauté, sur la scène espagnole, est inattendue, étrange, presque paradoxale.

L'âme espagnole, telle qu'elle se réfléchit idéalement dans la poésie épique, dramatique ou lyrique de cette race enthousiaste, au verbe sonore, est comme vivifiée par deux vertus éminentes, la passion de l'honneur et la foi chrétienne. La conscience des vieux ancêtres, au temps de l'âpre, de l'implacable croisade contre l'islamisme, n'imagina sans doute aucune distinction raffinée, aucun conflit vraisemblable entre ces deux vertus ; verser son sang pour la terre natale ou pour l'Evangile, porter un cœur ou un blason sans tache, se montrer digne du respect de ses pairs ou de la paix de Jésus-Christ, c'était, sans la moindre subtilité

psychologique, l'office, le devoir et la joie de tout bon hidalgo. Et comme les âmes étaient alors aussi simples que rudes, aussi naïves que violentes, elles se permettaient, sans scrupules, pour laver un affront, même contre un frère chrétien, les procédés sommaires qui passaient pour excellents à l'egard des musulmans. Dans la vieille *Cronica* du Cid, le comte Gomez de Gormaz enlève à Diego, père de Rodrigue, ses troupeaux et ses bergers ; par représailles, Diego enlève les bergers, les troupeaux de Gomez ; il lui ravit « ses lavandières qui lavent à la rivière », lui brûle son faubourg et quelques vassaux innocents. Brigandage pour brigandage ! Rodrigue, « qui n'a pas encore treize ans », tuera Gomez. La primitive religion de l'honneur, un peu sauvage, est satisfaite, et vous chercheriez vainement en ces justiciers du point d'honneur l'angoisse chrétienne. Voyez maintenant, au *Poème du Cid*, quand il s'agit de venger à tout prix l'injure que lui fit son roi, voyez l'état d'âme de Rodrigue. Il manque d'argent pour entrer en campagne. Son familier Antolinez le tire d'embarras. Les deux compères remplissent de sable deux coffres cloués « de clous bien dorés » et les présentent à deux bons juifs, usuriers candides. « Ils sont pleins d'or en lingots ». Les pauvres gens avancent six cents marcs sur ce gage dérisoire, et à trois reprises baisent la main du Campéador. Par-dessus le marché, ils donnent trente marcs et une fourrure à Antolinez. Il n'est pas bien sûr que, dans la suite, le Cid ait vrai-

ment remboursé Rachel et Vidas, banquiers d'ancien régime.

L'honneur offensé, exaspéré jusqu'à la fureur, la foi exaltée jusqu'au fanatisme, jusqu'à l'extase ou l'épouvante, furent, dans l'horlogerie dramatique de l'Espagne, deux ressorts aussi énergiques que l'amour, et, renforcés par l'amour affolé de jalousie, montrèrent une incomparable puissance. Voyez, dans le *Médecin de son honneur*, de Calderon, l'horrible procédé qu'un mari emploie pour tuer sans se compromettre sa femme innocente, et avec quelle sérénité ledit mari, avant que la morte ne soit ensevelie, reçoit du roi don Pèdre une seconde épouse. L'imagination catholique des écrivains risque sur la scène les miracles les plus inattendus, les apparitions d'anges et de démons pour répondre à l'angoisse de la mort, à la terreur de l'Enfer. Dans la *Dévotion à la Croix*, un assassin, un sacrilège, amant de sa sœur qu'il a ravie à son couvent, ressuscite du fond de sa tombe afin de recevoir l'absolution que lui méritait la protection d'un crucifix perdu dans la campagne, au pied duquel il était né. Mais rien, peut-être, en ce théâtre, n'exprime d'une façon plus émouvante l'infernale vision de l'âme scélérate prête à paraître devant Dieu que ce cri, ce râle de la Célestine empoisonneuse, entremetteuse et sorcière, à demi étranglée par deux assassins, la nuit, dans son taudis :

« Confession ! confession ! »

Supposez maintenant que ces deux forces souve-

raines du drame espagnol, l'honneur outragé et le sentiment religieux, au lieu d'agir isolément chacune en son domaine propre, se contredisent et se heurtent, et que l'une d'elles, plus profondément engagée dans les consciences, triomphe de l'autre, vous apercevez l'idée initiale de Manuel Tamayo, une thèse hardie, déconcertante pour ses compatriotes, la foi plus forte que l'honneur, le duel reculant en face du verbe divin : *Non occides* — tu ne tueras point.

Affaires d'honneur sont heureusement affranchies du personnel et du cadre romantiques. Elles mettent en scène non des chevaliers, mais des députés : don Fabian, austère catholique et Villena, un libéral de Centre gauche, les deux fils de ces messieurs, Miguel et Paulino, le beau-frère de Fabian, gouverneur de province, Medina, enfin, la femme de Fabian, dona Candelaria. Nous sommes bien loin de toute crise d'héroïsme, au début du drame. Villena a cru qu'il renverserait le ministère en étalant le scandale d'une élection effrontément ministérielle due à la complicité du préfet Medina. Mais, — beauté de la cuisine parlementaire, — au lieu de bousculer le Cabinet, Villena, en l'attaquant, l'a raffermi. Non que M. Tamayo nous laisse entendre que plus un ministère est abreuvé de honte, plus il se raffermit. Il y a quarante ans, un tel paradoxe eût paru, en Europe, simplement ridicule. Un ministère déshonoré tombait, généralement, à la première secousse méthodique, tel qu'un fruit gâté. Mais

Fabian a si bien défendu son beau-frère, que la Chambre a voté la confiance aux ministres. Fabian a traité Villena de menteur : Villena a riposté par de grossières injures. Ceci est encore du plus pur parlementarisme. La conclusion de cette mémorable séance s'impose : duel inévitable entre les deux députés ; duel nécessaire entre Villena et le préfet calomnié par l'impétueux centre-gauche ; enfin, duel qu'on ne pourra empêcher entre les deux petits jeunes gens, bons amis jusqu'à l'heure où les exigences exquises de la politique les obligent à se couper la gorge. C'est la gorge de Miguel, fils de Fabian, qui paiera pour tout le monde.

Don Fabian, chrétien de vieille roche, fidèle au Décalogue, refusera d'abord de se battre. Il refusera, bien qu'Espagnol et brave absolument, mais comme chrétien : « Mon Dieu qui m'a créé et est mort pour moi sur la croix... C'est pour cela que je ne me bats pas, pour cela, rien que pour cela ! ». Villena lui écrit un billet outrageant et vient, à son foyer, le provoquer. Fabian résiste toujours. Il jette à la face de Villena ces mots : « Je ne me bats pas avec une canaille ! » Villena bondit en avant. L'Espagnol se réveille en Fabian : « Je veux vous tuer ! », crie-t-il. « Enfin ! il était temps », clame Villena. Et le pieux Fabian gémit : « Nous voilà tous deux également infâmes ! ».

Eh bien ! pas encore. Dona Candelaria s'est glissée à la fin de la scène. Elle voit en son mari un apostat.

« Fabian, dit-elle, ce soir, à neuf heures, une diligence part pour Zamora. Allons-nous-en ! ».

Est-ce l'entrée de la comédie dans le drame? Non, car tout aussitôt la femme a éclairé la conscience de ce chrétien *S'il mourait sans confession !* « Que se passera-t-il alors dans le cœur du fils et de l'épouse lorsqu'ils verront condamner à un exil infâme les os de l'époux et du père, sans pouvoir même leur dire : Reposez en paix ! ».

Fabian, vaincu, partira par la diligence.

De grâce, ne souriez pas. La tragédie se précipite. Villena soufflette Fabian dans la rue. Paulino et Miguel se provoquent et vont se massacrer. Fabian, enragé, n'écoute plus Candelaria qui lui rappelle en vain les soufflets reçus, pour son salut à lui, par Jésus. Villena reparaît, bouleversé, annonçant le duel imminent des deux jeunes gens. Les deux pères, oublieux de leurs haines, volent vers le champ clos. Trop tard ! Le pauvre Miguel agonise, tout sanglant. La mère accourt, amenant un prêtre. Miguel meurt en pardonnant, en demandant pardon, en invoquant la Vierge et Jésus, comme eût fait un héros de Calderon. Mais il faut qu'une conversion suprême, douloureuse, mette le sceau à la réconciliation des deux pères agenouillés près de cet enfant mort. Le préfet Medina survient et murmure à l'oreille de Villena : « Vous avez donné un soufflet au père, vous avez causé la mort du fils. Vous comprendrez que je veuille vous tuer. *Mais vous tuer est trop peu.* Tiens, misérable ! » Soufflet.

Villena se redresse et retombe terrassé par l'émotion religieuse : « Je mérite cela ; je le souffrirai pour l'amour de Dieu, de ce Dieu sur qui j'ai craché, que j'ai crucifié !... Dieu de nos pères, Dieu véritable, je crois en toi ! ».

C'est le coup de foudre de la grâce. Mais c'est aussi une quintessence d'esprit et de drame castillans. Cette pièce, dépouillée de la grandiloquence espagnole, réussirait-elle à la scène de Paris? En présence d'un auditoire académique, peut-être. Mais au boulevard, un drame privé d'intrigue amoureuse et orné de deux soufflets ! La gifle parlementaire nous paraîtrait maintenant un ressort usé. Et puis, il me semble que si un premier soufflet sonne tragiquement, le contre-soufflet est inévitablement un peu comique. Enfin, la diligence de Zamora est tout de même embarrassante. Parlez donc de diligence à des spectateurs qui ont vu jouer *le Courrier de Lyon* et que la vie parisienne forme aux charmes discrets de l'automobile, aux délicieuses angoisses du Métropolitain !

François Rio

Parmi les « Portraits de croyants du dix-neuvième siècle » que M. Lefébure vient de nous dépeindre avec une si religieuse sympathie, il est une figure, moins illustre et populaire que celle du comte de Montalembert, mais d'une assez rare originalité, que j'aimerais à retracer d'après le tableau de mon éminent confrère. Le nom de François Rio est peut-être aujourd'hui quelque peu effacé de la mémoire des hommes. Cependant, à cet historien « délicat et bien informé de l'Art chrétien », à ce généreux esthéticien nous devons le retour à la justice en matière de critique d'art. Le premier il eut le courage de reviser la sentence traditionnelle, faite de préjugés et d'ignorance, qui frappait la peinture des peuples modernes, surtout des Italiens, antérieure à Raphaël. Sur ce point, Chateaubriand lui-même, dans son *Génie du christianisme,* témoignait d'une impatience presque égale à celle du spirituel président de Brosse en ses Lettres de voyage. C'est à peine s'il estime la grande école des primitifs italiens au niveau des Carraches. M. Cousin, un peu plus tard, parlait des « mystiques ébauches » de Fra Angelico de Fiesole avec le dédain habituel aux personnes philosophiques qui

méprisent les réalités, négligent la vie et s'entêtent d'un dogmatisme rigide à la façon d'une géométrie.

L'entrée de Rio dans l'histoire est bien inattendue. En mars 1815, ce petit Breton était assis sur les bancs du collège de Vannes. Les collegiens apprennent un beau matin la nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Juan. Voilà toutes ces jeunes cervelles à l'envers. Un vent de révolution souffle de classe en classe. Foin des vers latins, de l'histoire romaine, de la physique et de la métaphysique ! Ces jeunes gens se décident à l'insurrection, déchirent la Constitution impériale affichée à la porte du collège. Un élève de rhétorique harangue ses camarades : leur parle-t-il, en paroles de flamme, de Philippe de Macedoine, ou de Tarquin le Superbe, ou de Jules César, ou de Caligula ? Nous ne savons. Mais il leur conseille de s'organiser militairement, se met lui-même en campagne, entre en conciliabule avec ce qui reste là-bas de vieux chouans, fait acheter des fusils de chasse, des pistolets d'arçon, fabriquer des cartouches, fondre des balles dans les greniers. Au collège même, il trouve le moyen d'exercer ses condisciples au maniement du fusil dans les chambres basses ou les couloirs mal surveillés de la maison. Enfin, ce Masaniello du Morbihan met la main sur le condottiere breton, d'âge canonique, qui pourra commander la petite troupe imberbe, un certain chevalier Margadel, vétéran des grandes guerres vendéennes, une sorte de géant, le général et le

tambour-major à la fois de ces écoliers révolutionnaires.

Or, l'inventeur de ce beau mouvement était le jeune François Rio.

A force de commander l'exercice et de fondre des balles, il finit par éveiller l'attention du principal et du commissaire de police. Rio recueille en ville un bruit fâcheux ; la menace, pour une cinquantaine de petits chouans, d'être menés garrottés à Belle-Isle, puis incorporés aux bataillons coloniaux. En même temps il est informé de l'esprit de résistance armée à l'ogre de Corse qui court sur les départements de l'Ouest. Il fallait se hâter. De grand matin les conspirateurs sortent de la ville par petits groupes. La police armoricaine à cet exode ne voit que du feu. On a pris rendez-vous au château du brave Margadel. Les filles du chevalier distribuent des cartouches, attachent à la poitrine paternelle la croix de Saint-Louis.

Nos jeunes héros devaient rejoindre le corps principal de l'insurrection, commandé par le général de Sol de Grisolles. A leur tête marchait un barde, Le Tiec, dont les chants rappelaient Tyrtée à ces échappés de réthorique. Comme la petite armée manquait de munitions et n'avait pas un seul canon, elle évolua vers l'embouchure de la Vilaine, espérant communiquer sur la côte avec un bâtiment signalé comme porteur de cartouches royalistes. Le 10 juin, on couchait dans la petite ville de Muzillac, à vingt-cinq kilomètres de Vannes.

Le réveil fut désagréable. Le général Rousseau, lui, avait des canons, et la compagnie scolaire, détachée sur une crète rocheuse, entendit bientôt, sans aucun plaisir, le ronflement des boulets. Leur pauvre Tyrtée se mit à chanter à tue-tête : il n'acheva pas sa cantilène ; un boulet lui fracassa le crâne.

L'affaire se gâtait pour les écoliers de Vannes. Mais ils étaient soutenus par Cadoudal et ses chouans ; ils savaient qu'un autre chef de partisans, Gamber, un simple fermier, arrivait avec une troupe fraîche... Ils tinrent bon sur leur coteau. Rousseau lança ses soldats à l'assaut de la position. Les écoliers ne pliaient point. Margadel leur criait : « A moi ! mes enfants, si vous n'avez plus de munitions, faites semblant d'en avoir ; ça fera le même effet ». Et le bataillon enfantin, enlevé par ce mot d'une beauté antique, chargea avec furie les assaillants, qui reculent et dégringolent sur la pente de la colline. Rousseau se décide à balayer le plateau par des volées de biscayens. Autour des jeunes gens, la roche granitique vole en éclats. Tout à coup, les canons cessent le feu et se retournent ; le général de l'Empereur battait en retraite. Gamber paraissait enfin, ce que ne fit point Grouchy huit jours plus tard. La bataille de Muzillac était gagnée par les Vendéens.

L'affaire d'Auray fut plus fâcheuse. Les Chouans furent battus. Mais, à la nouvelle de Waterloo, la paix fut vite conclue entre les mains de Rousseau, qui, pendant toute la campagne, s'était montré

toujours très humain, et qui peut-être, à Muzillac, n'avait reculé que devant l'extrême jeunesse de l'ennemi. Les deux partis fraternisèrent. Rousseau félicita Gamber et les écoliers, qui passèrent au drapeau national. Républicains, chouans et impérialistes firent savoir au général prussien qui commandait à Rennes que le Morbihan résisterait désespérément à l'invasion de l'étranger. Le détachement allemand qui avait reçu l'ordre de marcher sur Ploërmel fut rappelé.

« Quand le collège de Vannes, écrit M. Lefébure, ouvrit ses portes dans l'automne de 1815, on vit, traversant la ville, ses livres sous le bras, un jeune élève de philosophie auquel les sentinelles rendaient les honneurs militaires : François Rio avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur ».

La conspiration de ces adolescents n'avait point ôté, quant à Rio lui-même, la fantaisie en quelque sorte littéraire d'un esprit échauffé par le commerce des *Conciones* et de fréquentes conversations avec les grands rebelles de l'antiquité, Alcibiade ou Catilina.

Le jeune homme, par tradition de famille, se sentait entraîné vers la tragédie vécue. De ses deux grands-pères, l'un avait été massacré à Quiberon, l'autre avait péri en mer sur un vaisseau démantelé par la tempête. Son père, traqué à la fois par les républicains et les chouans, succombait à la mutilation causée par un accident de mer, laissant sa femme avec trois enfants, la maison pillée, les biens confisqués. Elle-même, sa mère avait failli

périr, jeune fille, parmi les émigrés de Quiberon ; mariée, tenant un enfant dans ses bras, elle s'était vue sommée, par les gendarmes, le sabre au poing, de révéler la retraite de son mari. François avait reçu, à l'île d'Arz, où se réfugia sa mère, l'éducation et l'influence morale de trois hommes de haut caractère, dom Bousquet, le curé, pasteur d'une paroisse où ne se trouvaient plus que des veuves et des orphelins, les maris et les pères étant sur les pontons de l'Angleterre; un ancien chef de chouans, le colonel Vincent, un républicain austère, le capitaine Dréano. Dréano, officier de la marine royale, avait fait la guerre de l'indépendance américaine ; puis, il était tombé entre les griffes des corsaires barbaresques et avait langui quelque temps au bagne d'Alger; il s'était fait corsaire lui-même, courait sus aux navires anglais, transportait en Espagne, sur son vaisseau, les prêtres français qui fuyaient la persécution. Aux chouans qui le saluaient, de la côte, de leurs acclamations et criaient : « Vive le Roi ! » il répondait : « Vive la République ! ». Il avait fini, dit M. Lefébure, par être désenchanté des républicains (un accident qui n'a rien de fort extraordinaire), et par admirer Napoléon, tout en demeurant « attaché à une république idéale, faite de justice et de liberté ». Une bien belle république, assurément. On finira, quelque jour, par la découvrir, peut-être chez les Lapons, peut-être dans la lune.

Cette âme adolescente, tourmentée, ennoblie

par de si profondes émotions, devait encore traverser des crises de conscience et d'intelligence avant de se fixer à sa vocation définitive. Il eut quelques jours la pensée d'entrer dans les ordres. Ce fut un passage rapide. Plus sage que La Mennais, cet autre Breton, il ne voulut point franchir le seuil du séminaire. Ses maîtres le prirent, à l'issue de sa philosophie, comme collaborateur. Il résolut d'achever une éducation que la campagne du Morbihan avait un peu désorientée. Il lut, au hasard, tous les livres qui lui tombaient sous la main, Rousseau en particulier, qui n'inquiéta pas sérieusement sa foi chrétienne. Il s'abandonna, en compagnie d'un ami très cher, Duc, à l'enthousiasme romantique bien avant que le romantisme n'eût pris en France figure d'école littéraire. Il allait faire des promenades nocturnes au cimetière de l'île d'Arz, déclamant aux étoiles des passages des *Nuits* d'Young. Il se passionnait pour l'Océan, emmenait en pleine mer, dans sa péniche, ses élèves préférés, matelots volontaires. Il eut le bonheur de ne point faire naufrage le long des terribles côtes de Bretagne. Il aimait à naviguer en vue des plus farouches promontoires, des roches formidables battues par un vent éternel.

Après quelques légères mésaventures universitaires, il finit par obtenir une chaire d'histoire dans un lycée de Paris. Les grandes relations qu'il noua dès lors dans la haute société littéraire, Chateaubriand, Villemain, Cuvier, Rémusat, Laromiguière, La Mennais, puis Montalembert, tout

jeune homme, lui ouvrirent les larges horizons intellectuels. Son premier ouvrage, en 1828, *Essai sur l'histoire de l'esprit humain depuis l'antiquité*, fut une œuvre ambitieuse, où apparaissait cependant une vue intéressante, sur laquelle on peut méditer aujourd'hui encore, à savoir le contraste entre le progrès des sciences et la décadence de la poésie, des arts, des croyances populaires et des idées philosophiques.

En 1828, M. de La Ferronnays, ministre des affaires étrangères, l'attacha à son cabinet. L'année suivante, ce ministre, que l'état de sa santé avait obligé de renoncer à son portefeuille, succédant à Chateaubriand dans l'ambassade de Rome, emmenait Rio en Italie. Ce voyage est la date décisive dans la vie de l'écrivain. Dès lors, Rio, peu soucieux de diplomatie, devient un incomparable pèlerin d'art. Il entreprend l'œuvre capitale de son génie, la recherche des origines de l'art chrétien, l'explication de ses caractères essentiels, de son évolution historique. Il parcourt en tous sens la péninsule, parfois en compagnie de Montalembert, étudie à Munich, étudie à Londres. Sa méthode est très forte, vraiment philosophique. Il replace l'artiste et les écoles d'artistes dans leur temps, leur cité, les crises de la vie publique, l'état de la conscience religieuse contemporaine. Il fut ainsi le fondateur d'une critique supérieure, que reprendra Taine trente ans plus tard, mais sans la préoccupation qui domine en Rio, d'établir et de prouver une thèse chrétienne.

Les missions diplomatiques le reprirent et ralentirent la composition de son grand ouvrage, *l'Art chrétien*, dont les quatre volumes ne parurent qu'en 1861. Napoléon III, qui avait connu Rio à Londres, voulait fonder pour lui une chaire d'esthétique au Louvre. C'était le rêve de toute sa vie, que l'écrivain allait enfin réaliser. Malheureusement, l'opposition opiniâtre du ministre d'Etat Fould fut plus forte que le désir de l'empereur. La chaire ne fut point créée.

François Rio vécut assez longtemps pour prendre sa part des douleurs de 1870 et de 1871. Il mourut en 1874, à Paris, solitaire et presque oublié.

Figures Episcopales (1)

Un prêtre savant — je dirais volontiers un Bénédictin, si je ne craignais d'attirer sur sa personne l'attention du pouvoir civil — M. l'abbé Martin publie une histoire du grand diocèse de Toul et des deux diocèses de Nancy et Toul et de Saint-Dié ; celui-ci n'étant qu'un démembrement de la vieille métropole ecclésiastique de la Lorraine. Le livre commence à l'apostolat de saint Mansuy. qui vint probablement de Grande-Bretagne prêcher l'Evangile sur les rives de la Moselle. Il nous présente le tableau souvent dramatique de la florissante époque épiscopale de Toul, qui s'étend du dixième au quatorzième siècle, au cours de laquelle l'évêque, haut seigneur féodal, connut les jours difficiles que dut traverser la Lorraine, province d'indécise frontière et de chemin d'invasion, ouverte à l'Empire et à la France. Toutes les crises politiques ou religieuses qui tourmentèrent l'Occident, l'éveil des libertés communales, la lutte des Investitures, le grand Schisme, la Réformation protestante eurent dans l'Eglise de Toul un contre-

(1) *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, par l'abbé Eug. Martin, docteur ès lettres; 3 forts vol. — Nancy, Crépin-Leblond, 1903.

coup violent. Ces vieux évêques lorrains passèrent leur vie à batailler, tantôt contre leur duc, tantôt contre les gentilhommes de leur juridiction, ou contre les bourgeois, les *citains* de Toul, parfois même contre le Pape. Innocent IV, au treizième siècle, exempta les nobles du diocèse de toute censure portée contre eux par leur père spirituel. Quelques années plus tard, c'était la rébellion triomphante de la cité, le chapitre se retirant à Vaucouleurs et abandonnant ses maisons au pillage de ses ouailles ; l'évêque Conrad se retranchant en son palais, puis s'enfermant dans les murs de Liverdun et essayant de surprendre de nuit sa ville épiscopale à l'aide d'une troupe prêtée par le seigneur de Verdun. Mais le guet cria aux armes, le tocsin sonna, et les bouchers coururent aux remparts et forcèrent les assaillants à s'enfuir. Conrad ne put rentrer dans sa cathédrale qu'avec le secours de ses confrères de Metz et de Strasbourg. Vainqueur, il ne se montra point tendre. Il imposa aux Toulois des conditions de paix très sévères, envoya les plus mauvaises têtes de la ville à Saint-Jacques de Compostelle, obligea les bourgeois et le peuple à se rendre pieds nus et sans chapeaux à la rencontre des chanoines le jour où le chapitre reviendrait de son exil. Mais les gens de Toul étaient rancuniers. Ils attendirent un siècle entier l'occasion de prendre leur revanche, et se soulevèrent contre l'évêque et les chanoines qu'ils enfermèrent en leur cloître et réduisirent par la famine. Le dernier Pape légitime

d'Avignon, Grégoire XI, dut intimider par la menace de l'interdit ces chrétiens agités. Ils relâchèrent leurs chanoines légèrement amaigris.

M. l'abbé Martin est assurément un érudit auquel, pour cette longue histoire, n'échappe aucune source d'information et qui conduit son lecteur, d'un pas aisé, à travers tous les incidents, politiques, monastiques et liturgiques, au temps de l'ancien régime lorrain, sous la monarchie, la Révolution, la Terreur. le Directoire, le régime concordataire, les mutilations successives du diocèse primitif de Toul au profit de Nancy et de Saint-Dié, la constitution définitive du diocèse de Nancy, auquel Toul ne semble plus s'ajouter qu'en qualité d'annexe déchue de sa primauté historique. Le troisième volume s'arrête au démembrement douloureux imposé à l'Eglise de Lorraine par le traité de Francfort. Cette dernière partie de l'œuvre est singulièrement vivante. L'historien y manifeste de très fines aptitudes de moraliste et de peintre épiscopal. Les figures d'évêques qu'il évoque et fait défiler processionnellement sous nos yeux sont ressemblantes, sans doute, mais elles se présentent avec le trait le plus original de leur physionomie ecclésiastique ou mondaine, et la façon parfois un peu vive, même despotique, dont deux ou trois d'entre eux gouvernèrent leur clergé. M. l'abbé Martin se souvient du doux et grave Mgr Foulon, qui fut l'évêque de l'invasion et qui, le 10 septembre 1873, entouré des évêques de Strasbourg et de Metz, Mgr Roess et le noble

Dupont des Loges, des curés doyens dont les paroisses venaient d'être arrachées à la France, fit, sur cette colline de Notre-Dame de Sion, d'où l'œil embrasse une vaste partie de la Lorraine, un adieu si pathétique à ses diocésains en deuil de la mère-patrie, que les juges de M. de Bismarck s'empressèrent de le condamner, par contumace, à deux mois de forteresse. L'historien a pu connaître, étant très jeune, « Charles le Magnifique » ; celui qui fut l'apôtre de l'Afrique, le cardinal de Carthage, Allemand-Lavigerie. Le portrait qu'il en trace me paraît d'une fidélité frappante :

« Il avait reçu de Dieu, pour l'administration d'un diocèse, une intelligence vive, pénétrante, intuitive, qui, du premier coup, se rendait un compte exact des besoins et des ressources, des abus et des lacunes, et qui, dans la complexité du présent, savait deviner les exigences du lendemain. Son activité, toujours en éveil, suscitait les œuvres les plus diverses, sans se laisser absorber ou diminuer par elles ; son étonnante facilité de travail se prêtait à toutes les besognes. Ses talents d'organisateur trouvaient pour ses créations une forme presque définitive. Sa décision prompte, soudaine et souvent audacieuse ne reculait devant aucune entreprise jugée nécessaire ou simplement utile, et sa volonté ferme et tenace poursuivait son but en dépit des obstacles et des difficultés. Mais il poussait à l'excès toutes ses qualités, et l'âge n'avait pas encore calmé cette ardeur, cette impatience, cette impétuosité de désirs qui fait la

force et l'écueil d'une jeunesse généreuse. Il avait trop conscience de ses droits et de ses pouvoirs d'évêque ; il avait accepté trop facilement les préventions qui subsistaient contre le clergé meurthois ; son courage, jusqu'alors consacré aux labeurs du zèle et de la charité, s'était exalté par le succès, sans avoir été ni assoupli par la pratique de l'obéissance, ni mûri par l'exercice du commandement ; sa nature, irascible jusqu'à la violence, impressionnable jusqu'au caprice, autoritaire jusqu'à l'absolutisme et jusqu'à l'arbitraire, n'admettait ni observations ni résistance, précipitait les solutions, sans considération ni d'état, ni de situation, ni de personnes, brisait impitoyablement les hommes et s'emportait aux mesures extrêmes, sauf à les réparer ensuite par d'humbles excuses, d'affectueuses démonstrations ou des volte-face inattendues ».

Son prédécesseur, Mgr Darboy, disait que les Lorrains (lui-même était de la race avec complication de Champenois) « ont un caractère froid et peu démonstratif qui aime à être conduit avec quelque lenteur et un grand esprit de suite ». Celui-ci fut un politique, un grand évêque de gouvernement, peu soucieux de l'éclat extérieur, de la pompe romaine, et qui, trouvant, au jour de son intronisation, un clergé que la bonté de Mgr Menjaud avait déshabitué d'une stricte discipline, commença par un petit coup d'Etat ses relations avec son chapitre. Depuis une vingtaine d'années les chanoines venaient délibérément à

l'évêché pour y tenir conseil autour du prélat. C'était la tradition capitulaire du moyen âge. Ces messieurs entrèrent donc comme en un moulin au cabinet de Monseigneur. L'évêque les reçut avec la courtoisie un peu sèche qui lui était familière et, remerciant les chanoines de leur dévouement, leur déclara que désormais le conseil ne se tiendrait plus à jour fixe, mais sur convocation. Un murmure de stupeur courut d'un bout à l'autre du diocèse. M. Darboy avait écrit trois mois auparavant ces lignes dans son *Journal :* « On me dit le clergé difficile à conduire, susceptible, froid, jaloux, frondeur et conseilleur. Voir venir, écouter et parler peu ». Il laissa donc murmurer les mécontents, rappela à l'ordre, sans aigreur ni dureté, les récalcitrants, et bientôt l'Eglise de Nancy reconnut et estima « dans cet administrateur calme et réservé, ferme et équitable, soigneux et expérimenté, le maître qu'il lui fallait ». Elle a gardé pieusement la mémoire de l'évêque martyr.

C'est à dessein que je parcours cette galerie de portraits au rebours de la suite chronologique des pontificats. J'arrive à une figure que M. l'abbé Martin n'a point aperçue de ses yeux, à Mgr Menjaud, qui mourut archevêque de Bourges et premier aumônier de l'empereur. Ce portrait, si j'y ajoute un peu d'illusion venue de mes souvenirs personnels, m'apparaît tel qu'un pastel délicat où revivent les traits souriants du gracieux prélat. Petit, très élégant en sa démarche trotte-menu, avec sa merveilleuse chevelure blanche (j'ose à

peine me rappeler qu'elle était artificielle), sa parole caressante, légèrement teintée d'accent provençal, Alexis-Basile Menjaud gouverna longtemps le diocèse lorrain, plus encore par le charme de son caractère, la mansuétude de son visage que par l'ascendant de son autorité canonique. Il avait reçu comme coadjuteur d'abord, après Mgr Donnet, puis comme évêque titulaire, l'héritage difficile de Forbin-Janson, un apôtre d'âme très haute, mais d'un zèle trop ardent pour le mysticisme très tempéré de son troupeau. Mgr de Forbin-Janson, exilé par la Révolution de 1830, partit pour évangéliser le Canada et les Etats-Unis. Alexis-Basile se donna la mission d'un pacificateur. Mais à force de pacifier, il laissa son autorité décliner. Il vieillissait, séjournait trop longuement aux Tuileries, et sa petite main blanche ne savait plus manier avec vigueur la crosse symbolique. Un jour, il se trouva jeté en d'effroyables difficultés à la suite d'un carême prêché sur le mariage par un prêtre impétueux, le curé de sa cathédrale. Il voulut arrêter l'effet de cette éloquence trop imagée au moment où les sermons furent livrés à l'impression. Alors ce fut une crise lamentable où le clergé, les fidèles, la ville, le diocèse, partagés d'opinion, entraînèrent le pauvre et charmant évêque en un tourbillon d'ennuis. Il voulut donner sa démission. Le siège de Bourges venant à vaquer, abreuvé d'amertume, il se résigna à une promotion qui lui semblait un exil. Il partit tout en larmes, après des adieux attendris à son

diocèse : « O Eglise antique, Eglise vénérée et chérie de Nancy et de Toul, Dieu nous est témoin que nous aurions voulu ne jamais nous séparer de vous ; que nous n'avons point désiré pour nos mains affaiblies un nouveau champ à cultiver ! Que c'est à vous, et à vous seule que nous espérions demander le repos de l'ouvrier après sa journée terminée ».

Il est bien curieux de signaler la délicatesse et la sûreté de touche, toujours égales, dans l'œuvre de l'historien aux yeux de qui ces figures d'évêques paraissaient de plus en plus lointaines. L'image de Mgr Menjaud est aussi juste que celle de Mgr Foulon. Je crois apercevoir la raison de ce talent de peintre. Les ecclésiastiques ont, pour l'histoire de leur diocèse propre, un avantage précieux. La tradition se maintient longtemps dans leur monde. Elle se perpétue à l'état de chronique orale que les vieux prêtres transmettent fidèlement aux jeunes clercs. De vénérables souvenirs flottent sous la feuillée ; dans l'humble jardin des presbytères et, dans l'ombre tiède des sacristies imprégnées d'un vague parfum d'encens, passe souvent un souffle d'outre-tombe, la voix des grands évêques d'autrefois.

Un Lorrain Evêque au Japon (1871-1892) [1]

L'étude des lointaines chrétientés orientales semble attirer M. l'abbé Marin par une irrésistible vocation d'historien. On connaît son curieux livre sur *les Moines de Constantinople,* de l'origine du monachisme byzantin à la mort de Photius. Aujourd'hui il nous retrace la vie et l'œuvre apostolique d'un prêtre lorrain, M. Midon, qui, pendant vingt-deux années, évangélisa le Japon et mourut évêque d'Osaka. Cette histoire est une véritable autobiographie ; elle est formée en grande partie d'extraits ou de résumés de la volumineuse correspondance entretenue par l'évêque asiatique avec sa famille et ses amis de Lorraine. On y trouve le charme d'édification particulier aux annales des missions étrangères, l'abnégation, le dévouement sans réserve à la tâche joyeusement acceptée, patiemment poursuivie; la douceur inaltérable à l'égard des païens, parfois la finesse d'esprit et la délicatesse diplomatique de sa conduite, un héroïsme obscur qu'aucun obstacle ne

---

(1) *Mgr Midon, évêque d'Osaka*, par l'abbé Marin, lauréat de l'Académie française, professeur à la Malgrange. — Paris, Lethielleux, 1901.

découragé et que raffermirait, à l'occasion, la nécessité du martyre. Ajoutez l'âme profondément française de ces hommes ; le plus grand nombre d'entre eux ne reverront plus la patrie dont ils portent amoureusement le souvenir et l'image en leur cœur. Celui-ci, l'abbé Félix Midon, tour à tour professeur, préfet d'études, vicaire en une paroisse de Nancy à l'âge de trente ans, s'embarque à Marseille pour l'Extrême-Orient dès le début même de la guerre de 1870. Chemin faisant, d'escale en escale, et durant un séjour de six mois à Hong-Kong, il apprend les nouvelles désastreuses, l'invasion, Sedan, Paris assiégé, l'interminable guerre par un hiver atroce ; mais, dans le même temps, il ignore la destinée de son pauvre village lorrain, où il a laissé son père et sa sœur. Il sait seulement qu'on a brûlé et massacré Bazeilles, brûlé Fontenoy. La France est en ruines ; aucune lettre des siens ne parvient jusqu'à lui. Cette grande angoisse, à l'origine de sa mission, n'abat point son courage, que soutient l'allégresse intime de la conscience. Il écrit : « Les larmes me viennent aux yeux en pensant à la Lorraine, à mes parents, à vous tous... Rien, rien, pas un mot de ma famille, ni de personne depuis Marseille ; oh ! que l'absence est parfois un lourd sacrifice ! ». Dans le même temps, un de ses oncles, le frère Adamnan, des Ecoles chrétiennes, âgé de soixante-six ans, recueillait, sous les balles prussiennes, dans la neige, nos soldats blessés et, de ses mains, enterrait les morts.

Je ne puis qu'indiquer rapidement les principaux traits d'un caractère sacerdotal, et comme les lignes les plus éclatantes d'une *Légende dorée.* Du livre de l'abbé Marin et des lettres de Mgr Midon, je voudrais dégager quelques faits et quelques réflexions d'une portée soit historique, soit politique.

Et tout d'abord apparaît une réalité d'importance singulière : pour l'aptitude au christianisme, entre la Chine barbare, enfantine et cruelle, et le Japon, on aperçoit un abîme. Nous connaissons depuis bien des années, la facilité, l'empressement même des Japonais à rechercher la civilisation européenne. Il est permis peut-être de penser que cette race ingénieuse et spirituelle entrera quelque jour dans le concert de la chrétienté, ou, pour parler d'une façon moins vague, dans le giron de l'Eglise. Mgr Midon s'est-il fait, sur ce point délicat, une généreuse illusion? Au moins la communique-t-il au lecteur de ses lettres. Là-bas, le déclin du bouddhisme semble se précipiter. Les bonzes ont perdu sur l'esprit du peuple toute autorité morale. Ils manquent de bonté, de charité. Et puis, « les têtes rasées » se montrent trop souvent parmi les fleurs des bateaux. Ils cherchent à maintenir par la corruption leur prestige chancelant. En 1873, le P. Midon écrivait : « Ces messieurs, après avoir subi une perte très sensible, ont réussi à revenir sur l'eau. J'ai ouï dire qu'ils ont employé le remède si cher à Philippe de Macédoine ; pour prendre d'assaut la

place (l'influence politique), ils y ont introduit un mulet chargé d'or. Mais enfin, si le diable se remue, c'est qu'il se trouve dérangé, et nous verrons bien un jour si le bon Dieu n'a pas le dernier mot ». Les bonzes qui, jadis, tenaient le monopole de la science en Extrême-Orient, sont aujourd'hui d'une ignorance parfaite. La puérilité de leurs superstitions s'allie sans embarras à des rêves de cruauté. L'évêque d'Osaka nous révèle un incident remarquable de ses missions, une discussion contradictoire dans une pagode, devant quatre ou cinq cents auditeurs, païens ou chrétiens, entre un catéchiste et le clergé de Bouddha. Un bonze, « qui, d'après la doctrine, taxe de crime l'écrasement d'une puce ou d'un moustique, s'oublia jusqu'à dire que ce serait une œuvre méritoire d'occire le catéchiste chrétien ». Bien entendu, comme il arrive aux réunions électorales des peuples civilisés, les tapageurs, par leurs huées et leurs coups de matraque, mirent fin brutalement au colloque. Il fallut se disperser. Mais pas un catéchumène ne trahit sa foi nouvelle. Et cette conversation mouvementée, entre deux religions inconciliables, est, à elle seule, un fait qui mérite l'attention.

En 1885, le P. Midon écrivait encore : « De l'aveu des Japonais eux-mêmes, le bouddhisme ne saurait tenir contre le christianisme ». Un journal japonais écrivait, à la même époque : « C'est un fait indéniable que les pays civilisés de l'Europe et de l'Amérique ne sont pas seule-

ment supérieurs à cause de leurs institutions politiques, mais encore à raison de leur religion, de leurs mœurs et de leurs usages. Ces caractères constituent une sorte de couleur distinctive, et les peuples qui en sont privés sont exposés à être de la part des autres un objet de dérision. C'est pourquoi l'adoption de la religion, des coutumes et des usages de l'Occident est le seul moyen d'arriver à un degré d'assimilation suffisant pour écarter les barrières à nos relations et nous concilier les sympathies... En prohibant le christianisme, nous restons séparés des peuples européens. D'ailleurs, nous aurions beau lui refuser la liberté, nous n'empêcherions pas sa propagation au Japon... Nous ne voulons pas dire que le Japon fera, dès demain, partie de la chrétienté, mais la victoire du christianisme n'est qu'une affaire de temps, elle arrivera infailliblement ». Et le même journal ajoutait : « Tandis que nous remarquons l'ignorance parmi les bonzes comme parmi leurs adeptes, nous constatons chez les chrétiens des connaissances, en toutes matières, bien supérieures aux nôtres, et les prêtres sont encore infiniment au-dessus des fidèles ».

Voyez maintenant dans le progrès de la tolérance religieuse, l'évolution historique du Japon et de son gouvernement, depuis un tiers de siècle.

En 1871, quand le P. Midon abordait à Yokohama, la condition du christianisme au Japon était fort précaire. En vertu des traités conclus avec l'Europe, les missionnaires pouvaient résider,

sans inquiétude, en sept villes de la côte. Mais l'apostolat leur était interdit dans l'intérieur du pays où ils ne pouvaient pénétrer. Des édits rigoureux, affichés dans les villes et les villages, menaçaient de peines sévères les catéchumènes. En 1870, quatre mille chrétiens avaient été arrachés à leurs villages, jetés aux mines et aux prisons. Douze cents périrent de misère. Les survivants ne furent rendus à la liberté qu'en 1873. En 1871, dans la rade de Nagasaki, on enlevait encore soixante chefs de famille chrétiennes. Ils furent délivrés quelques semaines plus tard. Les officiers japonais leur disent alors : « Adorez, si vous voulez, le *Maître du Ciel* (le Dieu chrétien), mais du moins adorez aussi les Kamis (dieux du Japon) ». Le P. Midon entrevoit alors finement que le gouvernement met le pied « sur le chemin des concessions ». Les fonctionnaires eux-mêmes témoignaient parfois, avec une réelle bonhomie, de la valeur morale du christianisme. Le missionnaire pose à l'un d'eux cette sincère objection : « Comment se fait-il, à votre jugement, qu'il se trouve de mauvais sujets parmi les chrétiens ? » Et le préfet aux yeux bridés de répondre : « Ah ! ce n'est pas la faute de leur loi ! » — « Si c'était permis au Japon, ajoute le P. Midon, je l'aurais bien embrassé ».

D'ailleurs, les signes d'espérance se multipliaient. A Osaka, dont il devait plus tard être évêque, le Père a le plaisir de rencontrer, de nuit, chez l'unique missionnaire de la ville, des prison-

niers chrétiens à qui les geôliers permettent de sortir à la brune pour aller à confesse, et qui rentrent loyalement à la prison. Regulus n'eût pas mieux agi. Puis, c'est un chrétien qui, « par ses réponses convaincues et d'un à-propos surprenant, vient d'obtenir, en plein tribunal, d'être déchargé de ses chaînes, avec la permission d'être chrétien « à son aise ». Et le juge, par surcroît de justice, lui rend son scapulaire et son chapelet!

Voilà de favorables symptômes. Mais jusqu'au jour où fut accordée par décret impérial la liberté religieuse, l'œuvre des missionnaires dut s'accomplir dans l'ombre, avec une extrême prudence. Plus d'une fois, en lisant le livre de l'abbé Marin, il m'a semblé retrouver une chronique chrétienne des premiers siècles de l'Eglise, au temps des persécutions à Rome et dans l'ancien monde païen. Chaque Père dirigeait une île ou un district, gardait la liste des chrétiens baptisés et des catéchumènes dont l'initiation n'était point achevée. Ceux-ci étaient surveillés et enseignés par les catéchistes indigènes. Un mois ou quinze jours à l'avance, ils étaient à tour de rôle, convoqués à Nagasaki pour l'examen du missionnaire. Personne ne manquait à l'appel. On voyait arriver, de trente ou quarante lieues, par terre ou par mer, des hommes mûrs, dociles comme des enfants. Ils n'osaient débarquer en rade de Nagasaki qu'après le soleil couché, par petits groupes, et ils se rendaient à la résidence apostolique, en passant par un étroit chemin de ronde. Le portier

faisait le guet et avertissait le Père de l'arrivée des néophytes. Un jour, la tempête jeta à la côte une barque chargée de catéchumènes qui venaient de cinquante lieues. L'équipage échoua près d'un village chrétien qui le réconforta. Il passa par les montagnes et vint au rendez-vous, après quelques journées de retard, épuisé de fatigues et l'âme joyeuse.

Cependant, le gouvernement du Mikado s'acheminait peu à peu vers la tolérance. Il levait les édits affichés publiquement, sous le diplomatique prétexte qu'ils étaient assez connus ; il renvoyait à leurs foyers, par caravanes, les familles chrétiennes emprisonnées et donnait des ordres pour que les maisons des pauvres exilés fussent évacuées par les gens qui s'y étaient établis. Il renonçait à continuer au bouddhisme le privilège et la dignité de religion d'Etat. Le vicaire apostolique au Japon, Mgr Ozouf, archevêque de Yokohama, présentait au Mikado, en audience solennelle, une lettre du Pape Léon XIII. Bientôt après, le 11 février 1889, l'empereur accordait enfin aux Japonais « la liberté de croyance religieuse en tout ce qui n'est pas préjudiciable à la paix et au bon ordre, ou contraire à leur devoirs de sujets ». Le christianisme entrait dans le droit commun. Je recommande à nos législateurs et à nos maîtres cette leçon de tolérance et de justice. Un fonctionnaire japonais peut aujourd'hui aller à la messe sans être dénoncé par les hurlements d'une meute et disgrâcié par ses supérieurs.

C'est alors que fut institué le vicariat apostolique du Japon central. Le P. Midon en fut le premier évêque. Il posa la première pierre de l'église catholique de Kioto, la Rome du paganisme japonais. Mais les préoccupations et les fatigues de la vie épiscopale achevèrent d'épuiser les forces de ce vaillant prêtre. Vingt années de labeur mêlé d'angoisses avaient usé la vie du missionnaire. Il avait assez fait pour sa foi. Il voulut revoir la France, la Lorraine, son village où sa sœur l'attendait toujours. Puis il songea à saluer le tombeau des grands apôtres, à rendre compte à l'évêque universel de ses travaux et de ses sacrifices. Mais il ne devait point atteindre l'étape suprême de son pèlerinage terrestre. La mort le surprit à Marseille, le 12 avril 1893.

Ne pourrait-on renouveler la Peinture religieuse ?

La peinture religieuse n'est pas en progrès. Elle languit tristement. Elle n'apparaît plus que rarement, à la dérobée, dans les immenses bazars de toiles coloriés où se pressent, chaque année, des multitudes effarées qui, parmi l'amoncellement des tableaux, sentent vaguement descendre sur leurs fronts l'implacable migraine des expositions. Est-ce donc que le public ne peut plus prendre plaisir aux scènes évangéliques? Mais croyez-vous qu'il s'intéresse davantage aux baigneuses, aux pêcheuses de crabes et aux pécheresses, aux épisodes funèbres, aux cliniques d'hôpital, aux exhibitions de ministres, de sous-secrétaires d'Etat, aux parades officielles qui reviennent à chaque Salon ?

On essaya, en ces vingt dernières années, de rajeunir les thèmes de sainteté, en mêlant le Christ aux personnages du temps présent, gens en habit noir ou en blouse, petits bourgeois de petite ville; la tentative n'eut point de suite, et je m'en réjouis. C'était l'entrée dans l'art religieux de la fantaisie sociologique ou du roman-feuilleton. Et maintenant nous avons beau consulter l'horizon. Rien de nouveau, de vivant, d'ému, ne

vient à nous. Et ce ne sont pas les imageries, hâtivement appliquées aux murs de certaines églises neuves, qui nous rassureront sur l'avenir ds la peinture religieuse en France.

Le même phénomène d'épuisement apparut jadis en Italie, au déclin de la Renaissance. Des Italiens de toutes les écoles avaient peint tant de *Madones,* de *Saintes Familles,* d'*Adorations des Rois Mages,* d'*Adorations des bergers* et de petits saint Jean-Baptiste, avec leur croix de roseau, et de beaux anges aux chevelures ondulées et d'ascétiques saint Jérôme, tant de *Crucifixions* et de *Dépositions de Croix,* que le pinceau tomba de lassitude de leurs mains. En vain le Véronèse encadra les Noces de Cana d'une architecture magnifique et du luxe princier des grands seigneurs ou des grands banquiers de Venise, de Milan, de Florence : dans cette splendeur même l'émotîon religieuse s'est éteinte, et la parole touchante de la Vierge à Jésus n'a plus de sens : « Ils n'ont plus de vin ! ».

Si les peintres d'Italie, si habiles virtuoses de la couleur, avaient daigné rouvrir les livres saints, si nos artistes, qui ont souvent une si belle intuition du paysage, du décor, du costume historique, daignaient reprendre les récits évangéliques, je vous affirme qu'ils y feraient de précieuses découvertes et nous donneraient des visions pittoresques bien plus touchantes que leurs baigneuses, leurs pêcheuses et leurs pécheresses.



L'enfance, l'adolescence de Jésus, dans les jardins de Nazareth, inspireraient sans doute de fort gracieuses idylles. La fuite en Egypte, le voyage de la Sainte Famille dans le désert du Nil, à travers les cités étranges, peuplées de dieux formidables et difformes, seraient encore bien favorables à l'imagination des peintres. Rappelez-vous le beau tableau de Luc-Olivier Merson, l'enfant et sa mère endormis entre les griffes du Sphinx, dans l'ombre solennelle de la Pyramide, sous la caresse des étoiles. Du foyer allumé par Joseph monte, toute droite, une flamme dans la nuit très pure, et l'âne trouve paisiblement une touffe de chardons au pied de ce tombeau royal, plus vieux qu'Abraham, qui vit passer Moïse, Jérémie et Platon.

Mais quelles esquisses sont toutes tracées entre les versets des Evangélistes ! Quels tableaux, dont le sujet paraît usé — *pompier*. disent les jeunes gens — et que l'on rajeunirait par l'intelligence de l'architecture hébraïque ou du paysage palestinien ! Jésus chassant les marchands du temple, par exemple. Voyez-vous, sous le bras levé, terrible du Seigneur, l'écroulement de cette bande grimaçante qui fuit, éperdue, haineuse, entraînant pêle-mêle dans sa course les comptoirs des changeurs, les étoffes multicolores, brodées d'or, de l'Asie, les vases d'aromates, les coupes pleines de monnaies d'or qui coulent et roulent sur le pavé

des portiques? Et l'arrestation de Jésus, au Jardin des Oliviers, parmi les arbres au feuillage pâle, argenté par la lune pascale, la troupe soudoyée par les prêtres, munie de lanternes, hérissée de piques, qui marche en désordre, tumultueuse; le désarroi des disciples et le grand geste tragique de Judas que le vieux Giotto sut inventer dans sa fresque de Padoue, Judas embrassant, enveloppant de ses deux bras recouverts de son manteau rouge, deux ailes d'oiseau de proie, le Fils de l'homme! *Amice ad quid venisti?*

Dans les quatre Evangiles de la Passion, plus d'un épisode secondaire est à signaler, qui serait un motif de peinture pathétique. A-t-on jamais représenté dans la cour du prince des prêtres Caïphe, au petit jour grisâtre, Pierre accroupi près d'un brasero, Pierre qui, trois fois, vient de renier son maître et se redresse épouvanté au chant du coq? « Il sortit au dehors, écrit saint Mathieu, et pleura amèrement ». A ces deux tableaux consacrés à la défaillance de l'apôtre pourrait se rattacher, comme en un tryptique à la Van Eyck, l'entrevue douloureuse de Judas avec les Anciens de la synagogue. Poussé par le remords, il leur rapporta les trente deniers d'argent, disant : « J'ai péché en livrant le sang du juste ». Mais ils lui répondirent : « Que nous importe? c'est ton affaire! ».

Au verset qui suit, on voit les prêtres ramassant les pièces blanches à l'effigie de Tibère, les palpant à la fois avec tendresse et dégoût. « Nous

ne pouvons les verser au Trésor, car elles sont le prix du sang ». Et, dans le même moment, Jésus, toujours entouré par la police sacerdotale, cheminait de la maison de Caïphe au palais de Pilate, le long des rues étroites, à demi ténébreuses encore, de Jérusalem, poursuivi, le long des portiques, par la foule sauvage qui, tout à l'heure, pressée dans la cour du proconsul, hurlera le cri, l'éternel cri des démences populaires : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! »

Aux jeunes peintres que charmeraient encore des figures de mystère, des scènes de miracles, formidables ou troublantes, ou pénétrées d'ineffable tendresse, je recommande quelques tableaux évangéliques auxquels on ne songe plus depuis bien des générations artistiques. Qu'ils relisent la *Tentation de Jésus* selon saint Marc, les trois actes d'un drame étrangement fantastique. Voici le désert de Judée, les steppes arides, les ravins pierreux, le lit desséché des torrents, les rochers et les sables, l'horizon morne, le ciel d'un azur intense. Le démon s'approche du solitaire épuisé par quarante jours de jeûne et dit : « Si tu es le fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains ».

Puis, sur le pinacle du Temple, planant au-dessus de la cité sainte, le Tentateur montrant le vide, l'abîme vertigineux : « Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : « Il a « recommandé à ses Anges de te recevoir entre « leurs mains, afin que ton pied ne heurte point

« la pierre ». Enfin, au haut de la montagne, en vue des chemins qui mènent à l'Asie, à l'Egypte, à Babylone, à Memphis, en vue de la mer lointaine, qui conduit à Athènes, à Syracuse, à Rome, le démon, superbe d'orgueil, montrant, d'un geste impérial, tous les royaumes du monde, ose dire au Seigneur : « Adore-moi et je te les donnerai tous ! ».

Jadis, Sandro Botticelli, chargé par Sixte IV de décorer la Sixtine, en compagnie de Ghirlandajo, du Pinturrichio, de Fra Diamante, avait entrepris de reproduire les trois épisodes de la Tentation. Mais son pinceau, tour à tour païen ou mystique, merveilleux de grâce suave, n'avait point la vigueur dramatique capable de traduire la page de saint Marc. Par une fantaisie familière aux peintres de la Renaissance, il plaça côte à côte, au même panneau de mur, les trois scènes évangéliques, mais il les relégua à l'arrière-plan des six ou sept épisodes, accumulés les uns sur les autres, de la vie de Moïse, au delà des filles madianites de de Jethro et de l'exode d'Israël, s'exilant loin de l'Egypte et de ses oignons, *de populo barbaro*. Le motif de la Tentation semble donc intact.



De même les apparitions inattendues, rapides, pour ainsi dire impalpables, du Seigneur après la Résurrection. Mais, ici, il faudrait un pinceau de l'école de Rembrandt, habile au clair-obscur, aux

jeux les plus fuyants de la lumière et de l'ombre. Ne pourrait-on tenter de nouveau les *Pèlerins d'Emmaüs*? Le Titien a montré le mouvement de stupeur et d'adoration commençante des deux disciples au moment où le Christ rompt le pain et le bénit. Restent à peindre trois ou quatre tableaux : sur la route déserte, à la tombée du jour, la rencontre du passant mystérieux qui se joint aux disciples ; puis, au crépuscule, la conversation des trois voyageurs, Jésus expliquant le secret des Ecritures à ses compagnons accablés de tristesse et que la Résurrection, annoncée par les Saintes Femmes, n'a point consolés.

« Nous espérions qu'il serait la rédemption d'Israël; et maintenant, tout est fini, car voilà le troisième jour que ces choses se sont accomplies ».

A la porte du château d'Emmaüs, quand la nuit, une nuit printanière de Palestine, descend transparente et légère sur la campagne endormie, ils le prient, lui qui « feint d'aller plus loin », de demeurer avec eux. Enfin, dès le début du souper, après la bénédiction du pain, après l'épisode choisi par le Titien, quand ils devinent le miracle, la place de Jésus est vide déjà; une traînée lumineuse glisse vers la porte de l'appartement. « Et « ils se disent l'un à l'autre : Notre cœur ne brû- « lait-il pas tandis qu'il parlait en marchant avec « nous et nous révélait les Ecritures ? »

L'Evangile du dimanche de Quasimodo serait encore très suggestif. La figure du Seigneur y apparaît plus aérienne peut-être que sur le che-

min d'Emmaüs. « Un soir de jour de Sabbat, comme les portes étaient closes, là où les disciples étaient réunis, à cause de la peur qu'ils avaient des Juifs, Jésus vint, se tint au milieu d'eux, et dit : « Que la paix soit avec vous! ». Et, quand il eut dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent donc réjouis par la vue du maître ».

Je le sens bien : je crie dans le désert. La clientèle des peintures religieuses disparaît. Une florissante baigneuse est assurée d'entrer sans se rhabiller, dans le salon ou la galerie des Mécènes d'aujourd'hui. Saint Pierre sanglotant dans la pénombre du porche de Caïphe est une image moins séduisante. Les jeunes artistes qui sembleraient fréquenter trop assidûment saint Luc ou saint Marc devraient renoncer à la bienveillance de l'Etat, aux fructueuses commandes, aux palmes académiques, aux sourires de ces messieurs du gouvernement, Médicis ennemis de toute superstition et qui craignent l'eau bénite comme le feu. Et puis, la Palestine, la Galilée, c'est si loin de Trouville, d'Etretat, de nos Elysées variés, de nos Olympias et autres sanctuaires du grand art!

Lointains souvenirs offerts à la Statue d'Ernest Renan

I

Aux premiers jours de février 1865, mon directeur de l'Ecole française d'Athènes, Daveluy, me fit appeler en sa *loggia* orientée vers l'Acropole et la mer, toute verdoyante de clématites et de rosiers grimpants.

— M. Renan, me dit-il, venant d'Egypte, arrive de Smyrne. Il passera ici quelque temps. Mme Renan l'accompagne. Je désire que, demain, vous lui serviez de *cicerone* pour sa première visite aux ruines d'Athènes.

Le lendemain, par les ruelles escarpées de la vieille ville turque qu'habitèrent Châteaubriand et Byron, nous grimpions tous trois à l'Acropole. Quand il fut arrivé aux derniers degrés des Propylées, tout en face du Parthénon, Renan s'arrêta pour respirer un peu et s'essuyer le front :

— Ah ! dit-il, quel air léger et pur, et puis, comme on se sent ici au-dessus des sottises, des misères et des médiocrités du monde !

Il ajouta : « au-dessus des sots » ; mais sans amertume. Les sots alors ne s'étaient point encore syndiqués en toute-puissante corporation. M. Ho-

mais, en 1865, vendait d'assoupissantes têtes de pavots, très modestement, et ne craignait point de porter une calotte.

Nous arrivions au Parthénon. Loyalement je dois déclarer que, là, Renan n'éprouva aucune secousse mystique, aucun élan de piété païenne, ne fit rien entendre des litanies de la fameuse Prière. Il n'y eut point de coup de foudre, d'éblouissante révélation. La Prière dut être imaginée et méditée lentement, dans les conditions que j'indiquerai tout à l'heure. Si demain, à Tréguier, mon témoignage souffle sur quelque belle vision symbolique, je m'en consolerai bien volontiers. Pendant plus de deux heures, nous errâmes de ruine en ruine, et c'était merveille d'ouïr les paroles de notre hôte, l'inoubliable conversation archéologique, les fines pensées de Renan sur Phidias et sur Athènes.

De l'Acropole, nous descendîmes au plateau de la colline où se voit encore le dé de pierre, piédestal des orateurs politiques, du haut duquel Périclès, immobile comme une statue, parlait au peuple. Renan salua courtoisement, mais sans enthousiasme visible, cette relique parlementaire. Il proféra même à ce moment, tout en promenant sa main potelée d'archiprêtre sur la pierre rugueuse, quelques mots terriblement durs à l'adresse des démagogues, charlatans d'éloquence, qui sont la peste des républiques. Il cita quelques traits d'Aristophane, contre les corroyeurs et charcutiers d'Athènes, maîtres de l'opinion et de l'Etat.

Combien je regrette de n'avoir pas noté, le soir même, les épisodes de notre promenade ! J'aurais eu du plaisir à le signaler aux hommes de Bretagne qui écouteront demain les hommes venus de Paris.

Le soleil penchait sur Salamine. Renan me dit :

— Et l'Aréopage? Menez-nous à l'Aréopage. Le rocher où saint Paul a parlé vaut mieux pour l'histoire que la tribune de Démosthène.

Je lui montrai de la main ce long rocher, en dos d'âne, escarpé de tous les côtés, abordable seulement par la face tournée vers la mer, qui semble un escabeau posé sur le seuil de l'Acropole. Cinq minutes plus tard, nous gravissions, parmi les rocailles, le sanctuaire d'Arès.

Renan semblait ému. Il allait et venait, comme cherchant la trace de quelqu'un ou de quelque chose. Il était plus calme, tout à l'heure, sur les degrés d'Athéna.

— Est-ce bien l'Aréopage ? disait-il. Mais qu'importe ? Il faut tenir à la tradition, à la légende. Pour nous, cette pierre est sacrée. C'est le second berceau du christianisme.

Il s'assit au point culminant de l'Aréopage, contemplant la plaine, la mer, les montagnes, les îles qu'avait embrassées jadis le regard de saint Paul. Et, dans les jours qui suivirent, je l'ai aperçu souvent, de loin, vers le soir, assis à la même place de « la pierre sacrée ». Parfois, il se tournait vers l'Acropole et, dans sa méditation d'historien et de poète, rapprochait certainement

et comparait entre elles les deux grandes étapes du pèlerinage accompli par l'humanité, la période rationaliste vivifiée par le génie d'Athènes, la période mystique, d'idéalisme transcendant, inaugurée par le christianisme. Cherchait-il alors la conciliation rêvée par tant d'âmes excellentes entre la sagesse rationnelle et l'Evangile, cet accord pour lequel le moyen âge a tant peiné? On ne saurait l'affirmer. Mais je crois bien qu'en ces heures de contemplation solitaire, la *Prière sur l'Acropole* surgit et grandit à la lumière de sa conscience. Quel dommage qu'il n'ait point retrouvé un second « papier jauni », souvenir de son voyage d'Athènes, témoin de son grave tête-à-tête avec l'ombre de saint Paul! Rien que quelques lignes sur cette parole de l'apôtre :

Ubi spiritus Dei, ibi libertas,

qu'il serait bon de crayonner, cette nuit, au charbon, sur les murs de Tréguier.

II

Et maintenant, cher M. Homais, voilez votre face, arrachez le gland d'or de votre calotte, votre calotte elle-même ! Ce que je vais conter vous sera une grande douleur. Et le Bloc en éprouvera une petite secousse.

Quelques semaines après cette visite aux débris les plus augustes de l'ancien monde, j'abordais en Egypte, muni de lettres affectueuses

de Renan pour Mariette et les représentants de la France sur la terre des Pharaons. Ma première entrevue, à Alexandrie, fut d'un de mes compatriotes lorrains, le docteur Gaillardot, médecin sanitaire de notre nationalité en cette ville d'où l'on surveille le périlleux retour du pèlerinage de la Mecque. Un soir, tout en fumant son tchibouk, Gaillardot me dit :

— Ecoutez une histoire qui va vous étonner. (Je rappelle au lecteur que l'incident se produisit trois ans après *la Vie de Jésus*, quelques mois avant la publication des *Apôtres*). J'ai accompagné Renan, au retour de son voyage sur le Nil, en Syrie, à Beyrouth, à Gazir, où reposent, dans un petit cimetière de chrétiens maronites, les restes de sa sœur Henriette, morte de la fièvre pernicieuse au pied du Liban, lors du premier voyage en Orient. Un matin, Renan me dit :

— Gaillardot, convoquez en mon nom les curés de rite latin de cette région. Vous leur donnerez à chacun un petit écu, un cierge et un dîner. Il faut que, dans la plus proche église catholique, ils célèbrent un service funèbre pour l'âme de ma sœur Henriette, au jour anniversaire de sa mort, dans quelques jours.

— Ma surprise fut si vive, continua le docteur, que je ne pus la dissimuler. Renan sourit et dit :

— Mon bon ami, je veux une chose très sage. Ma sœur est ensevelie en cette terre lointaine, à perte de vue de la France, dans un pays de braves gens, bons chrétiens, un peu primitifs, à

qui l'on dira peut-être un jour que moi je fus une figure de l'Antechrist, ennemi mortel de leur foi. Or, je ne veux pas que les cendres d'Henriette courent quelque risque pour le mauvais renom de son frère. Faites donc comme je le désire. Ceci ne sera, de ma part, ni une capitulation de conscience, ni une manifestation hypocrite. J'abrite simplement la paix d'une tombe sous la bénédiction de ces vieux prêtres du Liban qui donnèrent à ma sœur l'hospitalité de leur rustique Campo-Santo, dans l'ombre de leurs cyprès, entre la montagne et la mer.

— Et ce qu'il souhaitait s'accomplit sur les roches ensoleillées de Gazir, « et près des eaux de la sainte Byblos, où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes ».

— Renan avait raison, poursuivit Gaillardot. Ce fut une cérémonie très simple et très touchante. Et notre ami put quitter la Syrie persuadé que le Liban chrétien respecterait le sommeil dernier de sa sœur Henriette.

Le bon Gaillardot est mort depuis longtemps, mais ses deux fils (l'un d'eux tout au moins) sont attachés à nos grands consulats d'Egypte. Il n'est pas possible qu'ils ignorent cette histoire.

III

Elle est déconcertante, je l'avoue, pour les grands esprits géométriques, impuissants à saisir les nuances de la vie morale, et qui croient que

l'homme, après avoir renoncé à la foi traditionnelle, après être sorti de la vieille Eglise, ne gardera plus aucun contact avec le christianisme, même avec l'Eglise. C'est la théorie des gens de conscience épaisse à qui manquent les sens les plus délicats de l'âme, le respect des souvenirs d'enfance et de jeunesse, la vénération des traditions les plus hautes du genre humain, le profond instinct de l'histoire. Or, tout au moins en sa qualité d'historien et de savant, Ernest Renan avait conservé d'intimes attaches avec le christianisme. La préoccupation d'études communes sur l'admirable mouvement religieux de l'Italie au treizième siècle m'offrit plus tard l'occasion fréquente d'entretiens avec le grand écrivain. Il est un signe qui, je crois, ne peut tromper, c'est l'accent d'enthousiasme avec lequel un historien prononce certains noms, évoque la mémoire de quelque grande crise du temps passé. Quand il me disait : « Et le vieux Joachim ? » ou bien encore : « Et sainte Douceline de Provence, qui a connu Jean de Parme ? », sa voix, d'ordinaire un peu mordante et facilement ironique, se tempérait en caresse, presque en dévotion. Le Calabrais Joachim de Flore, que Dante mit en son paradis ; le général des Franciscains Jean de Parme, que Rome obligea à déposer sa charge, ont, je le sais, quelque peu côtoyé l'hérésie ou le schisme. C'étaient des chrétiens singuliers, qui vécurent dans l'attente d'une troisième révélation, d'un troisième et definitif Testament, celui du Saint-

Esprit. Mais l'Eglise, la maternelle Eglise italienne, a cependant octroyé à Joachim la béatitude, à Jean le chapeau de cardinal. Ernest Renan se trouvait à son aise dans cette chapelle où l'on pouvait entrer, d'où l'on pouvait sortir à son heure et à son gré. Et ce « vieux Joachim » n'avait-il pas inscrit, en une page magnifique de ses prophéties, la parole de saint Paul que je citais plus haut, et qui dut revenir plus d'une fois à la pensée du pèlerin de Minerve-Athéna assis sur « la pierre sacrée » de l'Aréopage :

« Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté ».

O maître ! parmi les pesantes couronnes de verroterie et de clinquant qu'on enverra demain autour de votre statue, laissez-moi glisser ce bouquet de souvenirs lointains où j'ai recueilli les pâles asphodèles de l'Acropole, les rouges anémones de Gazir, les lauriers roses de la Calabre, les roses franciscaines de l'Ombrie !

Urbs [1]

J'avais grande envie d'inscrire, en tête de ce feuilleton, ce titre : *Apocalypse de Rome.* Le livre de M. René Schneider est, en effet, à la fois une révélation et une évocation. Œuvre d'historien, de poète, de voyageur enthousiaste, de rêveur, il nous communique la sensation même qui possédait et charmait l'écrivain : il dresse sous nos yeux non point le plan pittoresque d'une ville très vieille, unique sur la terre, mais la figure vivante d'une personne, auguste comme un symbole, l'image d'une cité qui, des temps légendaires, antérieurs à l'action des Etrusques, jusqu'à l'heure présente, s'est élevée, au cœur de sa prairie indéfinie, dans l'hémicycle de ses montagnes, au bord de son fleuve farouche, en face de la mer, telle qu'une acropole aux sept promontoires, *Roma Septicollis*, attirant à elle les regards du monde, redoutable et nécessaire à la race des hommes, sanctuaire antique où les Sibylles chantaient l'avenir, camp retranché où se prépara la conquête universelle, école de sagesse où s'élabora l'idée de la justice, rendez-vous de

---

(1) *Rome : Complexité et Harmonie*, par René Schneider. — Paris, Hachette, 1907.

toutes les civilisations, prestigieuse hôtellerie où se rencontrèrent tous les dieux, toutes les philosophies, toutes les chimères et tous les songes, Rome jetée à bas de son trône impérial par les Barbares, relevée par l'Eglise, métropole religieuse du genre humain, la Ville par excellence, la Ville Eternelle, *Roma caput mundi.*

La plupart de nos lecteurs connaissent le premier livre publié par le jeune voyageur : *l'Ombrie, l'âme des cités et des paysages.* L'Ombrie n'est point une région très fréquentée par les touristes toujours pressés d'arriver au plus loin et de s'en retourner par les voies rapides. Cette promenade en terre étrusque, les souvenirs tragiques qui flottent sur le lac de Pérouse, les petites fleurs franciscaines qui s'épanouissent toujours d'Assise à Spello, à Foligno, à Gabbio éveillaient en nous des émotions tantôt poignantes, tantôt exquises : les légions de Flaminius noyées par Annibal dans ces eaux d'un bleu si doux au soleil d'avril, les gentils miracles de saint François, la tendresse de l'apôtre pour toute créature de Dieu, la grâce de ce christianisme souriant tout à coup parmi les tristesses du treizième siècle, tout ce pays d'héroïsme et d'amour palpitait entre les pages. Mais ici, M. Schneider n'avait fait que nous rendre la vision historique ou mystique que l'Ombrie solitaire, intacte, à peine troublée par la vie moderne, lui avait donnée. Il avait regardé, s'était souvenu, puis écrivait. A Rome, l'œuvre d'art qu'il rêvait de ciseler, était autrement déli-

cate et difficile. C'était la grande capitale d'une nation méditerranéenne, non plus seulement la solennelle et mélancolique Rome des Césars et des Papes qui s'offrait à ses yeux, et la ville nouvelle, hâtivement et magnifiquement édifiée au cœur de l'antique, pouvait lui dérober la vue du passé, étouffer sous la rumeur de ses grandes avenues bruyantes la voix des choses séculaires et des civilisations ensevelies. J'étais tout disposé, avant d'ouvrir ce livre, à plaindre ce jeune homme, doué d'un si beau talent, qui n'avait pu contempler, étant né trop tard, la Rome de Pétrarque, de Claude Lorrain, du Poussin, du Piranèse, de Chateaubriand et de Stendhal, la Rome de Pie IX et du cardinal Antonelli. Il n'a vu ni le camp prétorien, dans l'encadrement sinistre des vieux remparts, ni le Forum antérieur au déchaînement des archéologues, tel que l'avaient lentement façonné les brutalités de l'histoire, les caprices de la nature et la familiarité des mœurs populaires ; ni les régions inquiétantes de la Regola, du Transtévère et du Ghetto, ni la prairie plantée de mûriers qui allait de Saint-Jean-de-Latran à Sainte-Croix-de-Jérusalem, ni les solitudes ombreuses aboutissant à la Porte-Saint-Jean, à la Porte-Majeure, à la Porte-Saint-Laurent. Il n'a point parcouru l'étonnante rue *delle sette Sale*, qui reliait Sainte-Praxède à San-Piero-in-Vincoli, une rue dépourvue de maisons, toute en angles brusques entre de hautes murailles, où il n'était pas prudent de s'aventurer à l'heure de

midi. Et la vie ecclésiastique qui depuis trente-cinq ans se dérobe progressivement aux regards, pareille à un lac dont les eaux fuient, ne manquerait-elle point aux impressions du touriste attiré par la grandeur de la relique latine et païenne, intéressé et amusé par le mouvement italien de la jeune capitale ? La Maison de Savoie, debout sur le Quirinal, ne masquerait-elle point à ses yeux la vieille majesté pontificale du Latran ou du Vatican ?

M. Schneider possède heureusement les dons les plus précieux du voyageur lettré : il a la foi, je veux dire le sentiment profond de la dignité historique et de la noblesse poétique attachées à chacun des sites qu'il visite, à chacune des ruines dont il pénètre les ronces ; il tient en sa mémoire la chronique complète de Rome, depuis les jours du bon Evandre, jusqu'aux grands Papes de la Renaissance ; il sait retrouver les couches successives d'événements, ou de fonctions originales accumulées par les siècles sur le plateau des Sept Collines, et, des brumes du passé, il réveille, avec une aisance admirable, de longues théories de fantômes, consuls, tribuns, empereurs, impératrices, figures terribles, empourprées de sang, capitaines chargés de lauriers, courtisanes effrénées, anachorètes pacifiques, Messaline et sainte Hélène, Néron et le Pape Sylvestre II, Virgile et Michel-Ange.

En vérité, il voit peut-être mieux la Rome présente que nous autres, les hôtes vieillissants de la

Rome papale, obstinément emmurés en nos admirations, nos souvenirs et nos regrets. Moi-même, je le confesse volontiers, je ne ne manque jamais une occasion de doléance contre les édiles, les ingénieurs et les doctes démolisseurs qui ont transfiguré la Ville Eternelle. J'ai tort, sans doute, mais ce n'est plus la peine, à mon âge, de changer de sentiment à l'égard de ma vénérable amie. Ceux qui viendront désormais, formés à l'école de M. Schneider, auront l'indulgence plus facile. Mais qu'ils gardent au moins l'ironie légère et le ton de fine critique dont ce livre donne çà et là le modèle. Méditez sur ces jolies lignes :

« En son aspect actuel, chaque colline reste individuelle : si la Célimontane est une paysanne qui cultive des légumes, si la Pinciana est une cosmopolite qui offre des fleurs de cinq à sept avec un sourire fardé, la Vaticane est une nonne qui marmotte ou intrigue, et la Capitoline une virago assez vaniteuse qui gère les affaires municipales sous l'enseigne S. P. Q. R. ». Exprimer, par une rapide esquisse, la physionomie des sites, en signaler, par la restitution de l'histoire, le symbole dramatique et de tous ces traits d'une infinie diversité, de tous ces gestes, de tous ces débris, nous rendre la figure séculaire de Rome ; de tous ces instruments, les flûtes de roseaux où soufflaient les pâtres du Latium, les cymbales d'airain des religions d'Etrurie, le lituus des légions, la lyre d'Horace, le clairon épique de Virgile, les orgues des grandes basiliques, les cloches de l'*Ile son-*

nante, tirer une harmonie, créer un ample oratorio à la gloire de Rome, telle est l'œuvre d'art que M. Schneider a voulu accomplir. Le tableau qu'il nous présente, très mouvementé, de couleurs très méridionales, risquerait d'éblouir nos yeux ; l'oratorio, aux accords parfois précipités, troublerait nos oreilles si l'artiste n'avait sans cesse embrassé passionnément l'idéal de grandeur austère et simple qui s'offre à la pensée de quiconque a su bien voir Rome et a mérité de l'aimer. Cet idéal met de l'ordre dans le tourbillonnement des sensations ou le tumulte des souvenirs. Et les quelques lignes tracées à propos du Palatin sont comme la formule de cette unité que la symphonie de la nature et de l'histoire impose à toutes choses dans Rome et autour de Rome : « A l'extrémité opposée du Palatin est un autre promontoire de ruines d'où surgit une harmonie plus grandiose. Celle-ci est impériale en tous les sens : la majesté de Septime Sévère régna dans cet énorme palais, le palais élève sa note sur le Palatin, le Palatin dans Rome, Rome dans la campagne romaine, et celle-ci dans le grand paysage du Latium. C'est un crescendo qui va s'élargissant toujours jusqu'aux monts d'Albe, de la Sabine et de l'Etrurie, où il se heurte un instant pour repartir vers l'indéfini ».

Les paysages, les *vues* abondent en ce livre, ensoleillées de couleurs purpurines, coupées d'ombres profondes, à la Poussin, rehaussées, autant qu'il se peut faire, de taches sanglantes. Car il n'est pas facile de cheminer dans Rome sans sou-

lever du pied la poussière de quelque tragédie. Je vous recommande le paysage du Pincio. Tandis que, à l'heure du soleil couchant, « de multiples bourgeois, appuyés au parapet comme au podium d'un amphithéâtre, se remémorent des pages de romans historiques, s'assouvissent de décadence latine », M. Schneider reconnaît, toute vivifiée de poésie méditerranéenne, la « colline des Jardins » où les grands seigneurs de Rome respiraient la fraîcheur embaumée des soirs, où le grand épicurien Lucullus planta — bienfaiteur du monde européen — les premiers cerisiers. Du haut des terrasses, au delà des massifs de lauriers roses, de chênes verts et de cyprès, le voyageur aperçoit bien des choses émouvantes, héroïques ou terribles : au pied du Saint-Ange, les « prés de Néron », où l'âme maudite de l'impérial cabotin erra longtemps, la nuit, sur l'aile des corbeaux ; plus près, à Ripetta, le Tibre blond, à l'endroit même où Jean de Borgia, fils aîné du Pape, assassiné par les spadassins de son frère, fut précipité, en une aurore d'été ; plus près encore, la Porte du Peuple où passa le roi Charles VIII, cavalcade chevaleresque où chevauchaient les cardinaux parmi les canons, les premiers canons roulants qu'ait vus l'Italie. Dans les bosquets de ce Pincio, après la gourmandise de Lucullus, s'était étalée la luxure de Messaline. Quand le soleil descend derrière le dôme de Saint-Pierre, le Vatican, le Saint-Ange, vus du Pincio, s'enveloppent d'une ombre dorée, tandis que les Prati sont inondés par les derniers

rayonnements du ciel : les avenues, les buissons de roses du Pincio flamboient. M. Schneider a la vision d'une scène de pourpre et de sang où « passe Messaline, robe défaite, échevelée », puis de l'incendie de Rome par la torche de Néron. Et les bourgeois de tout à l'heure, me direz-vous ? J'imagine qu'ils entrevoient alors, en une nuée d'odorante vapeur, une soupière de *spaghetti* tintés de rouges *promi d'Oro*, ou bien un plat de *brocoli* aux tons de claires émeraudes. Puis, comme le bourgeois, le *Quirite* romain, a une peur affreuse du crépuscule, du serein sous les arbres, ces braves gens s'empressent de redescendre en ville et d'aller dîner. Et je suis sûr que M. Schneider en fait autant.

Monsieur Homais au Vatican

M. Loubet n'y alla point. Premier magistrat d'une république qui affiche la Liberté sur tous ses monuments, il n'eut pas la liberté d'accomplir, à Rome, un acte de nécessaire courtoisie. M. Homais, lui, y est allé, sans bienveillance, à la vérité. D'abord, il voulait, avant de mourir, visiter Rome, qu'il considère comme la Terre Sainte des bons républicains, la Rome des deux Brutus et des Gracques, celle des Tarquins, d'Auguste ou des Antonins n'étant point inscrite en son *Codex* historique. Puis, il souhaitait voir de près le lieu qu'il qualifie, en son langage de pur démocrate, de « citadelle de l'ultramontanisme », ou encore, de « forteresse du parti prêtre ».

Donc, il y a quelques années, vers la fin du règne de Léon XIII, un soir de septembre, il débarquait, à l'hôtel d'Angleterre, en compagnie de Mme Homais et de sa fille, Mlle Cornélie Homais.

Sur le registre de la maison, il écrivit de son écriture hautaine :

« Homais, pharmacien de première classe, son épouse et sa fille Cornélie, bachelière ès sciences ».

Une heure plus tard, il dînait en famille, à une petite table ornée d'un bouquet de dahlias roses. Il s'était coiffé de sa calotte grecque à gland

d'or. Dès le potage, il démontrait à ces dames comment quinze siècles de gouvernement ecclésiastique avaient fait de la campagne romaine une solitude qu'il jugeait affreuse, n'étant le disciple ni de Claude Le Lorrain, ni du Poussin, ni d'Hébert, ni de Benouville.

« Là où les moines ont passé, dit-il en pelant une poire, il ne reste que poussière et que cendre ».

Mme Homais ne contredit jamais aux sentences et apophtegmes de son mari. C'est une sorte de brebis peureuse, bêlante, larmoyante. Elle se cache pour prier et court furtivement entendre la messe dans un village voisin. Et le spirituel apothicaire explique ainsi l'absence de la pauvre femme :

« Mme Homais est encore aux catacombes ! ».

Cornélie, que l'on n'a point baptisée, ne croit qu'au génie de son père et aux programmes physico-chimiques de l'Université. M. Homais, qui est homme de progrès et grand féministe, a décidé de plonger cette vierge en pharmacopée profonde. Et déjà, de ses mains grêles de bachelière anémique, elle découpe élégamment en triangles — M. Homais étant ce que vous devinez bien — les pâtes pectorales et les amères pastilles redoutées du ver solitaire.

Le lendemain, par une divine matinée d'automne, le trio entreprenait la découverte méthodique de la Ville Eternelle.

⁂

M. Homais impose à toutes les démarches de sa vie la discipline rigoureuse de son officine et de son laboratoire. Tout, chez lui et les siens, va par séries fondées sur de solides analogies, comme les bocaux multicolores et les biberons hygiéniques. Ce voyage de Rome avait été préparé selon les règles de la plus stricte classification : la Rome antique, puis les musées, puis la Rome moderne, enfin la campagne et les alentours fameux. Les églises n'avaient point un rayon particulier ; on en verrait une ou deux, à l'occasion, en allant ailleurs. Saint-Pierre et le Vatican étaient relégués à la veille du départ. M. Homais, dont l'expérience psychologique est très forte, était assuré de recevoir sur la colline papale, de pénibles émotions qui eussent gâté tout le séjour aux rives du Tibre.

L'antiquité lui ménageait de douloureuses déceptions. Le poudreux chaos où, depuis dix ans, les archéologues ont enseveli le Forum ne lui disait rien d'intelligible sur la Rome de son cœur. Où se tenait l'assemblée du peuple ? Où la tribune aux harangues ? Comment recueillir, dans ce désordre sauvage, l'écho des rugissements poussés par les Jaurès de jadis, contre les riches et les aristocrates ? Où sont enfouies les reliques des Gracques ? Des briques, des pierres informes, des trous béants, des pots cassés, c'était là toute la République. M. Homais, toujours sensible aux grâces de la botanique, ne fut touché qu'à la vue des corbeilles de pétunias dont on ose fleurir le

sépulcre du Peuple-Roi. Le reste des monuments, temples, débris de palais, arcs de triomphe, c'était l'Empire, la Tyrannie, Tibère, Néron, Vitellius. Toutefois, le Colisée lui apporta quelque consolation. N'y avait-on pas donné une sévère leçon au fanatisme qui déjà désolait le monde?

— Depuis Jean-Jacques et la Révolution, dit-il du haut des couloirs supérieurs, penché sur l'arène tragique, oui, depuis 93, nos mœurs, auxquelles l'ancien régime laissait leur brutalité, se sont bien adoucies. Il serait aujourd'hui étrange, pour ne pas dire choquant, de livrer aux tigres nos trop ardents cléricaux. Toutefois, à défaut de panthères, nous avons les bons journaux et une saine majorité parlementaire. Ceci n'est plus qu'un souvenir, mais combien grand !

La Rome moderne, toute neuve, avec ses longues et larges avenues, ses quais où le Tibre est emmuré comme un lion en cage, ses beaux cafés, ses pharmacies étincelantes et ses tramways, le charma. Il remarqua l'allure raisonnable des automobiles qui ne sont point, en Italie, des entreprises de massacres tolérées par la police. Mme Homais, qui n'ouvrait guère la bouche que pour bâiller, insinua timidement :

— C'est peut-être un effet du régime monarchique.

M. Homais jeta à la bonne dame un regard d'ironique mansuétude, haussa les épaules et ne répondit rien.

***

Les visites aux galeries de peinture furent dépêchées à bride abattue par la famille Homais. Aux palais Borghèse, Barberini, Doria, Pamphili, Corsini, il se trouvait trop de saintes familles, de rois mages, de saints et de saintes, de cardinaux et d'évêques.

De loin en loin une Vénus, une Léda, une kermesse flamande consolaient M. Homais de ce débordement de toiles mystiques. Mais les *Assomptions* l'exaspéraient comme une violation trop choquante des lois assignées par la physique à la pesanteur des corps.

La campagne romaine ayant, dès le premier jour, perdu pour lui tout son prestige, on la parcourut sommairement. Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, Tivoli, Ostie furent rayés du programme. La Via Appia fut concédée, mais cette promenade faillit tourner fort mal. Mme Homais prétendit s'arrêter à la chapelle du *Domine quo vadis?* La mauvaise humeur accumulée depuis cinq jours dans l'âme du pharmacien normand éclata en brusque orage.

— Voilà l'effet de vos lectures, madame, et de votre roman polonais ! Ces livres-là vous font voir des étoiles en plein midi. M'arrêter ici, au feu d'un si terrible soleil, tandis que vous aurez là-dedans quelque vision, jamais ! Hier je vous ai permis de monter à genoux votre escalier miraculeux de la *Scala Santa*. Mais Cornélie et moi, nous attendions à l'ombre de ce grand ridicule portail de Saint-Jean-de-Latran.

« Maintenant, c'est fini. Toute cette religiosité gêne ma liberté. Et vous ne verrez point Joachim Pecci. (Il disait « Pecci » sans étonnement, comme aujourd'hui M. Ranc écrit « Sarto »). Entre moi et lui, le fossé est trop profond. J'ai dit.

— Hélas ! bêla la pauvre femme.

***

Le jour d'après, ce fut le tour de Saint-Pierre et du Vatican.

M. Homais se vêtit tout de noir, afin de paraître avec le plus grand air dans la citadelle du parti-prêtre. Il tira de sa malle un chapeau mécanique de forme préhistorique, mit à sa redingote un large ruban violet, conquis au dernier comice agricole de son canton. Cette tenue austère, sa face glabre, son nez de perroquet et ses lunettes d'or lui prêtaient la mine d'un dignitaire des pompes funèbres présidant aux funérailles de son propre grand-oncle.

A Saint-Pierre, il fut victime d'un accident tragi-comique. Tandis que Mme Homais priait au pied de la statue de l'apôtre et que Cornélie s'éventait en face du tombeau de Paul III, il vaguait non sans dédain du côté des confessionnaux réservés à toutes les langues du monde chrétien. Le confesseur du *Pro lingua hispanica* abaissait la longue baguette liturgique vers le front d'un pénitent agenouillé sur le pavé. M. Homais, hanneton solennel, les yeux haussés aux voûtes,

donna droit dans la baguette et reçut le choc en plein front. Il faillit crier au meurtrier et se rejeta vers le *Pro lingua teutonica*. Un bénédictin y lisait son bréviaire, la main droite appuyée au terrible engin qu'il balançait d'un mouvement très doux.

M. Homais, entouré, menacé par les tentacules d'une douzaine de monstres, saisi d'une sorte de vertige, courut avec des gestes d'effroi vers les deux femmes et, sans une parole, les entraîna précipitamment en dehors de la formidable basilique.

De lourds nuages passaient sur le ciel de Rome. L'orage de l'équinoxe se préparait.

— Hâtons-nous, dit M. Homais. Nous allons en voir de belles là-haut. Tous les mystères du Vatican. Des sbires à face sinistre, des inquisiteurs, des espions et, partout de louches Jésuites, partout Rodin, l'éternel Rodin !

En gravissant le vestibule du palais, il releva la tête, bomba sa poitrine, se fit une figure de défi. Il marchait avec la majesté d'un symbole. En lui, le libre esprit laïque, l'esprit de la Révolution et de la science montait vers le Princes des Prêtres.

Un petit garde suisse, jaune et noir, allait et venait gentiment, sa hallebarde sur l'épaule, au seuil de l'antre pontifical. En un coin du corps de garde, quatre petits suisses, de même couleur, jouaient aux dominos. La cour était déserte, les escaliers déserts. Deux petits chats, jaunes et noirs, comme les suisses, folâtraient dans un

rayon de soleil. Sur un palier, un jeune gendarme, assis, lisait tranquillement l'*Osservatore romano*. Le ruban violet de M. Homais lui sembla l'insigne d'un vaincu de Mentana. Il se leva et fit le salut militaire.

M. Homais rendit le salut. Rodin ne se montrait toujours point.

L'aspect du ciel fit supprimer les *Stance*. Le trio descendit à la chapelle Sixtine.

Elle était vide. Seul, sur un banc de cardinaux, le custode sommeillait.

C'est une admirable condition qu'un après-midi orageux pour visiter la Sixtine. Les prophètes et les sibylles de Michel-Ange, comme voilés de deuil, prennent un visage plus douloureux. Ne va-t-on pas entendre la lamentation de Jérémie, le cri d'épouvante d'Ezéchiel et là-bas, au *Jugement Dernier*, jetés par la vague multitude des morts qui revivent, les premières clameurs du *Dies iræ?*

M. Homais ne ressentait aucune de ces impressions trop puériles. Mais en lui grandissait un sourd mécontentement mêlé d'un peu d'inquiétude. Il eût été si heureux de surprendre quelque horreur du Saint-Office ! Que faisaient donc, à cette heure, les inquisiteurs et les jésuites ? Se moquerait-on de lui, M. Homais ? Ici la paix des choses était vraiment irritante.

— Une idée lui vint alors, qui le fit frémir. C'était peut-être depuis quarante ans qu'on se moquait de lui !

⁂

Au dehors, on entendit la lourde porte de la chapelle Pauline tourner sur ses gonds. Des pas légers, lents, venaient à la Sixtine, scandés parfois par le rythme d'une canne sur les marbres de Sixte IV. Et dans la vieille église entraient un garde noble, puis un valet de chambre portant un pliant de peluche rouge, enfin, appuyé au bras d'un prélat en robe violette, le pape Léon XIII.

Mme Homais se prosterna. Cornélie courut à son père. M. Homais chancela.

Léon XIII s'arrêta un instant à contempler la noble sibylle delphique, en qui Michel-Ange mit l'ineffable grâce de la pensée grecque. Puis il reprit son chemin vers l'autel.

Il s'arrêta de nouveau, à trois pas de M. Homais, sous le prophète Daniel.

Gallus? interrogea-t-il. Il prononçait *Gallous.*

M. Homais s'effarait visiblement. Son grand corps se balançait comme un mât de navire. Il laissa tomber son chapeau mécanique et n'osa pas le ramasser. Le Pape humaniste cherchait en quelle comédie de Plaute il pouvait replacer ce *gloriosus* si peu au courant de l'étiquette vaticane.

— De quel diocèse de France êtes-vous, mon fils ?

Son diocèse, à lui, colonne du Temple, ponosse triangulaire de la loge Puits de Jacob ! Brusquement, sur cette conscience bouleversée, la nuit tomba. Il répondit en bredouillant, comme s'il récitait l'Annuaire de la Seine-Inférieure :

— Rouen, monseigneur, je veux dire Saint-

Père, Rouen, préfecture, cour d'appel, école supérieure de pharmacie, lycée...

— Archevêché, interrompit Léon XIII souriant. J'ai beaucoup aimé l'un de vos derniers archevêques, le grand cardinal de Bonnechose.

— Très grand cardinal, bégaya M. Homais.

— Nous l'avez connu, mon fils ?

— Moi ? Jamais, Saint-Père. Je suis pharmacien de première classe.

Léon XIII eut pitié du malheureux. Il étendit sur la famille étrange une large bénédiction. M. Homais tenta de ployer le genou droit, perdit l'équilibre et s'effondra sur la place du cardinal Rampolla. Déjà la blanche vision se retirait par la petite porte qui s'ouvre près de l'autel, du côté de l'Epitre.

Un grand éclair sanglant traversa la Sixtine. Les Sybilles et les Prophètes parurent toucher la voûte de leurs fronts. Du *Jugement Dernier* partit un grondement de tonnerre.

M. Homais, très pâle, se releva comme du milieu d'une ruine, la ruine de son orgueil et de son insondable sottise. Du docteur infaillible il ne restait plus que le petit apothicaire. En présence de l'évêque universel, il avait revu, comme en un songe, ses têtes de pavots et son bocal de revalescière. Il s'était pesé lui-même, avec le scrupule professionnel, et se trouvait bien léger.

Il ne rentra point chez lui meilleur chrétien, mais mieux élevé. Il ne dit plus « Joachim Pecci », mais simplement à la française : « Léon XIII ».

Au Vatican.
L'Homme vêtu de blanc

C'était dans les dernières années du pontificat de Pie IX. Un Français présentait ses deux fils au Saint-Père. Le Pape bénit les jeunes garçons et leur dit : « Allez en paix ; si, longtemps après moi, à votre tour, vous amenez dans ce palais vos enfants, ils trouveront toujours ici un homme vêtu de blanc comme moi ».

J'ai vu bien souvent Pie IX avant l'année 1870. La dernière fois, un soir d'automne, le roi de Rome descendait à pied la grande avenue de la villa Borghèse avec une allure toute militaire, très leste, la tête haute, la face souriante, escorté de quelques prélats qui suivaient un peu essoufflés la soutane blanche. Quinze ans plus tard, un dimanche, étant assis sur les degrés de l'obélisque dressé par Sixte-Quint en la place de Saint-Pierre, je vis paraître à une fenêtre du Vatican, soulevant un rideau vert que la bise de tramontane agitait, la figure grêle de Léon XIII. Il parcourait d'un regard lent l'incomparable horizon de la Ville éternelle, la plaine indéfinie, déserte, semée de ruines, les montagnes latines couronnées de verdure sombre, les montagnes rocheuses

de Sabine, arides, revêtues d'or pâle et d'azur. Il demeura près d'un quart d'heure penché sur sa métropole, écoutant le bruissement vague de Rome et retenu par le charme triste des choses qui ne sont plus. Son camail se détachait en note très claire de l'ombre du rideau. Et je me souvins alors de la grave parole de Pie IX.

Encore quelques jours et l'interrègne de la séculaire royauté cessera, et l'Homme vêtu de blanc sortira de la chapelle Sixtine sous le regard terrible des prophètes et des sibylles de Michel-Ange, traversera les Stanzes de Raphaël et viendra s'asseoir tranquillement à la table de travail où l'attendent, tracés d'une main mourante, les derniers vers latins de Léon XIII.

Tu es petrus et super hanc petram... Il faut le reconnaître : cette pierre où repose l'Eglise latine n'est point près de tomber. La papauté survivra même à l'incident du *nobis nominavit*. Elle a bien survécu aux violences comme aux misères des pontifes tragiques que le désordre d'un monde horrible jetait, à la veille et au lendemain de l'an mille, sur la chaire apostolique. Du troisième au quinzième siècle, trente-cinq antipapes l'ont envahie, violentée, saccagée. A deux reprises, à l'époque de saint Bernard et vers la fin du grand schisme, trois papes, dont chacun semblait légitimement élu, l'ont occupée simultanément, parmi les foudres qu'ils se lançaient dans l'ombre de miséricorde. Et la pierre angulaire n'a point

chancelé. L'Homme vêtu de blanc se tient toujours là-bas, plus puissant peut-être aujourd'hui qu'au temps où il régnait sur un lambeau de l'Europe, prince italien dont se méfiait, par tradition, le reste de l'Italie, prince chrétien dont les grands Etats catholiques se disputaient âprement les faveurs et que son irrémédiable faiblesse en Italie obligeait à rechercher humblement la protection de la France ou de l'Empire, de l'Espagne ou de l'Autriche, et même, à l'occasion, du roi des Deux-Siciles.

Ce phénomène historique pourrait solliciter la méditation de nos ministres et de leur petite famille. Songez qu'en cent années, la France a usé ou détruit violemment sept ou huit Constitutions et que, sur douze chefs du pouvoir exécutif en ce pays, un seul, Louis XVIII, après deux exils et de fort pénibles émotions, est parvenu à mourir aux Tuileries. Et les Tuileries sont brûlées...

TABLE DES MATIÈRES

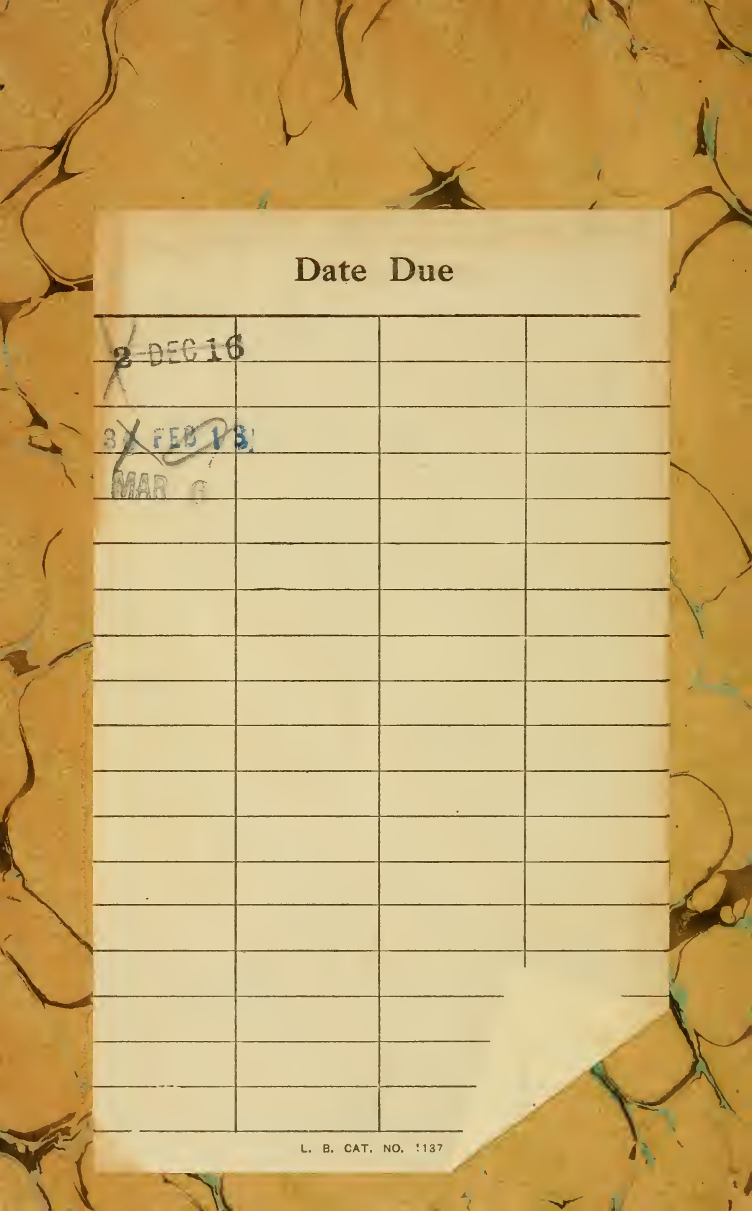
Pages

Avant-Propos. I

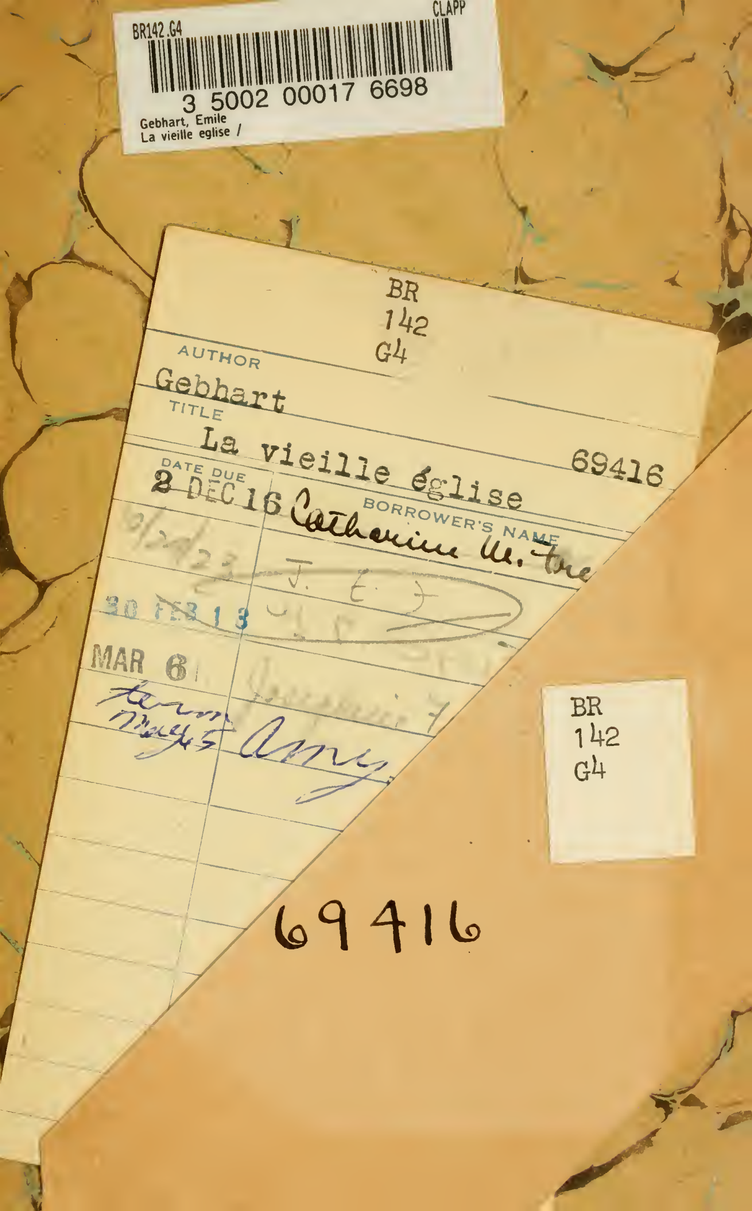
L'Egypte antique et les Grecs. 1
Procès d'impiété. 9
L'Empereur Justinien.. 17
Un Pontificat ambulant. 25
L'Empereur Byzantin de la première Croisade.. . 35
Chanson de geste féodale. 43
Français de Terre Sainte. 51
Le Pape Innocent III. 63
Saint François d'Assise. 81
L'Hérésie Albigeoise. 89
Raymond Lulle.. 97
Les Héroïnes de Dante. 105
Pour le Centenaire de Pétrarque. 113
L'Angelico. 131
Paganisme Florentin. 141
Vieux Carnaval romain. 149
Un Anglais humaniste et martyr.. 157
Calvin à Genève. 173
Un livre sur Sainte Thérèse. 183
L'Originalité de Sainte Thérèse. 193

Saint Borgia. 201
Le Diable Capucin. 209
Choses d'Espagne.. 219
François Rio.. 229
Figures épiscopales.. 239
Un Lorrain évêque au Japon (1871-1892). 247
Ne pourrait-on renouveler la peinture religieuse? 257
Lointains souvenirs offerts à la statue d'Ernest Renan.. 265
Urbs.. 273
Monsieur Homais au Vatican. 281
Au Vatican. — L'homme vêtu de blanc.. 291

Paris. — J. Mersch, imp., 4 bis, Av. de Châtillon. — 6522.



Date Due
2 DEC 16
3 FEB 18
MAR 6
L. B. CAT. NO. 1137



BR142.G4
CLAPP
3 5002 00017 6698
Gebhart, Emile
La vieille eglise /
BR
142
G4
AUTHOR
Gebhart
TITLE
La vieille église
69416
DATE DUE
BORROWER'S NAME
2 DEC 16
MAR 6
BR
142
G4
69416

